SEP 18 1930

Année. N° 16. 15 Août 1930.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		ages
te Sforza	*Italie et France*	721
ré Malraux	*La Voie royale.* — I	737
Comte de Palikao	*La Reddition d'Abd-el-Kader*	768
n Giraudoux	*The Kid* (fin)	787
dimir Pozner	*Quelques aspects de la Littérature russe*	816
and Lunel	*Noire et Grise.* — V	840
lphandéry	*Le Satan du « Livre de Job »*	875
mandant Mojon	*Metz 1870* (fin)	898
te de Fels	*La Réforme de l'État*	926
ry Bidou	*Parmi les Livres*	934
lbert-Petit	*Les Livres d'histoire*	946

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La **REVUE DE PARIS** *publiera prochainement* :

Les Aveux complets

par JACQUES CHENEVIÈRE

Le Château de Versailles sous Louis-Philippe

par PIERRE FRANCASTEL

Journal écrit en hiver

par EMMANUEL BOVE

Les Variations de Schlieffen

par le Lieutenant-Colonel DE THOMASSON

Une grande dame anglaise de France :

Lady Bolingbroke

par FERNAND BALDENSPERGER

Falk

par JOSEPH CONRAD

ITALIE ET FRANCE

Il n'est pas rare — surtout quand la France est en cause — que les relations entre deux nations se compliquent d'une pointe d'irritation parce qu'on voulut, d'un côté ou de l'autre, tenir un peu trop compte de « liens historiques indissolubles », de « fraternité de race », d' « identité de culture »...

Des raisons de cette sorte, plus encore que des conflits concrets, ont été à l'origine d'une certaine gêne dans les rapports entre les États-Unis et la France; ces raisons — si je puis user de toute la liberté qu'on m'a offerte ici — risquent de rendre moins bonnes qu'on ne le dit à l'heure des toasts les relations entre la France et la Pologne.

Elles représentent aussi, — je l'ai toujours cru, — un danger pour les rapports entre France et Italie. Des hommes d'État et des diplomates français qui savaient combien profonde était chez moi la conviction de l'opportunité d'une entente cordiale entre mon pays et la France, ont plus d'une fois mal caché leur surprise en voyant — quand j'étais au pouvoir à Rome ou ambassadeur à Paris — le tiède accueil que je faisais à des suggestions de fêtes, d'anniversaires, de réunions franco-italiennes. Il se peut qu'ils aient fini par comprendre que je servais ainsi la cause qui ne leur tenait certes pas pas plus à cœur qu'à moi.

Les dissemblances de tempérament et de psychologie entre Italiens et Français n'auraient pas grande importance si

elles ne se révélaient que dans nos deux littératures[1]. Elles se manifestent constamment dans la façon de raisonner, d'envisager les événements, l'avenir. La puissante clarté cartésienne du rationalisme français est pour les esprits italiens ce qu'est un phare dans la nuit : un excès de lumière qui ignore la valeur des ombres.

Il n'est pas indifférent de songer que l'âge d'or des rapports italo-français fut, non pas la communauté du destin partagé pendant la guerre, mais la forme prise par la Triple Alliance après 1902.

Les historiens français n'ont pas toujours rendu justice à la loyauté qui a inspiré la politique italienne dans la période de la Triple Alliance; leur excuse a un nom : Crispi. Mais, après tout, la vraie faute du patriote sicilien fut de n'être qu'un tempérament essentiellement émotif. Une maturité intellectuelle qui lui manqua toujours aurait pu, seule, persuader son ardent amour de la patrie que l'Italie ne pouvait pas sortir armée et complète, comme Pallas Athéna, de quatre siècles de domination étrangère et papale; d'où sa fiévreuse agitation, sa recherche constante d'un succès immédiat, sa satisfaction naïve à la première phrase flatteuse que Bismarck lui adressa. Crispi avait toujours reproché à des hommes comme Minghetti et Visconti Venosta, dont il ne pouvait même pas comprendre la hautaine dignité morale, d'avoir été trop « français ». Comme il ne comprit jamais que son prédécesseur au ministère des Affaires étrangères, le comte de Robilant, avait mieux sauvegardé la dignité nationale par son action silencieuse que lui par son exaltation. Robilant avait signé la Triple Alliance; mais Bismark répétait de lui : « Quel homme peu commode... » Pour Crispi, Sicilien, l'occupation de la Tunisie en 1881 avait été une blessure profonde, pas très différente de celle qu'il dut ressentir en 1866, à l'issue de notre guerre malheureuse avec l'Autriche. Il resta, dès lors, sur un *qui-vive* perpétuel. Plus d'une fois — ainsi qu'il

1. Corneille et Racine sont des livres fermés pour les Italiens. Des grands écrivains italiens du XIXe siècle, un seul a un amour et une connaissance profonds de l'esprit français; c'est — il est vrai — un des plus grands : Manzoni. Mais lui-même est pratiquement inconnu en France. J'en parlai un jour, tout jeune homme, avec Zola. Malgré son sang italien, il ne se rappelait, de tout les *Promessi Sposi*, que la scène d'un cheval en fuite au Lazaret de Milan.

arrive aux vieillards — Giolitti m'a raconté dans sa patriarcale demeure de Cavour la surprise profonde qu'il ressentit lorsque, étant, jeune encore, ministre du Trésor avec Crispi, celui-ci le convoqua d'urgence un beau matin pour l'informer que la France préparait un coup de main sur la Spezia; qu'il en avait les « preuves ». Tous les raisonnements de Giolitti pour lui démontrer que la chose était impossible furent vains; l'excellent homme qui, malgré l'avis de Giolitti, fit venir d'urgence une escadre anglaise à Gênes, crut qu'il avait sauvé la patrie d'un terrible danger[1].

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que la politique de Crispi soit un précédent de l'épisode fasciste. Le vieux conspirateur du Risorgimento pensait vraiment servir l'Italie, idéal de sa vie; se servir de l'Italie, s'emplir la bouche de son nom pour assourdir une nation bâillonnée, lui aurait paru le pire des blasphèmes. Respectueux du Parlement, il croyait d'ailleurs dans la liberté. Rien de commun, donc, entre lui et le phénomène mussolinien. Tout au plus entre lui, avec ses typiques limitations intellectuelles, et ce qui aux premiers temps s'engouffra d'honnête et de naïf (bourgeois lettrés, anciens combattants, etc.) dans le torrent trouble du Fascisme où tant d'appétits et de passions se mêlèrent sans se fondre.

Mais, période Crispi mise à part, la Triple Alliance ne fut pratiquée par les hommes d'État italiens que comme une assurance de paix — surtout vis-à-vis de l'Autriche, avec laquelle il nous fallait être ou alliés ou ennemis — et comme une garantie de notre intégrité territoriale[2]; rien de plus. Le passage suivant d'une lettre — inédite encore — de Visconti Venosta, ministre des Affaires étrangères, au comte de Robilant, alors représentant italien à Vienne, lettre antérieure de quelques années à la conclusion de la Triplice,

1. Devenu à son tour président du Conseil, Giolitti voulut savoir comment Crispi avait pu se tromper à ce point; et il découvrit que l'origine de l'incroyable histoire se trouvait dans un rapport secret que des gens du Vatican, payés par Crispi comme informateurs, lui avaient envoyé.

2. Intégrité territoriale : l'ouverture des archives autrichiennes que le nouveau gouvernement de Vienne a eu le rare mérite de vouloir aussi complète que possible, nous a permis de connaître les démarches de Léon XIII auprès de François-Joseph pour une « croisade des princes chrétiens » contre l'Italie.

vaut encore la peine d'être reproduite (ce qui est rare pour les documents diplomatiques qui perdent si vite toute saveur, basés comme ils le sont sur des hypothèses) :

« Si une guerre devait être provoquée par une folie ou une imprudence de la France, ou si elle devait éclater sur la question cléricale, notre position serait claire; et nous aurions un intérêt direct et commun avec l'Allemagne. Mais, si une guerre devait éclater par la volonté délibérée de l'Allemagne d'attaquer la France, l'Italie ne saurait pas prendre part à la guerre à côté de l'Allemagne; elle ne semblerait pas une alliée, mais plutôt un sicaire auquel on va payer son prix. D'ailleurs le résultat d'une guerre entre la France et l'Allemagne serait toujours nuisible et dangereux pour l'Italie. Si l'Allemagne allait de nouveau écraser la France, elle voudrait en arriver à un démembrement qu'elle jugerait à tort définitif : une de ces combinaisons excessives, artificielles et par cela même éphémères, à l'instar de celles dont Napoléon se servait pour faire et défaire ses paix. Or, l'Italie n'aurait ni force ni avenir dans une Europe qui aurait perdu son équilibre. »

A part l'allusion aux préoccupations qui nous venaient alors de France — cette page de Visconti Venosta décrit non pas sa pensée seule, mais celle de tous les hommes d'État dignes de ce nom qui lui succédèrent.

Le traité de la Triple Alliance ne représenta parfaitement la pensée du Gouvernement italien qu'avec le renouvellement de 1902. Le traité fut signé le 20 juin; mais le 3 juillet avant que le traité ne fût ratifié, Delcassé faisait à la Chambre française, avec l'assentiment du Gouvernement italien, la fameuse communication suivante :

« Les déclarations qui nous ont été faites par le Gouvernement italien nous ont permis d'acquérir la certitude que la politique de l'Italie, par suite de ses alliances, n'est dirigée ni directement, ni indirectement contre la France; qu'elle ne saurait en aucun cas comporter une menace pour nous, et qu'en aucun cas et sous aucune forme, l'Italie ne peut devenir ni l'instrument, ni l'auxiliaire d'une agression contre notre pays. »

Cinq jours après, le 8, on procédait à l'échange des rati-

fications entre Rome, Berlin et Vienne : ce qui prouvait que les Empires centraux avaient reconnu qu'il n'y avait pas la moindre contradiction entre l'entente de l'Italie avec la France et son alliance avec les deux Empires.

En son temps Bülow parla assez dédaigneusement de ces actes de la diplomatie italienne comme de « tours de valse »; de même que, la guerre survenue, on jeta de Berlin et de Vienne une avalanche de « deutsche Treue » — fidélité germanique — sur l'ex-allié latin. En vérité, même, et surtout, dans la forme extrême que prirent en 1902 les mesures de prudence pacifique de l'Italie, notre conduite aurait pu constituer un exemple de loyauté pour tout le monde, à commencer par l'Allemagne des Hohenzollern. L'Italie garantissait sa neutralité à la France et à la Grande-Bretagne et en informait ses alliés; tandis que Bismarck avait conclu son fameux traité de contre-assurance avec la Russie à un moment où une guerre austro-russe semblait possible (ce qui augmentait la gravité de l'acte) et gardait secret son traité, bien qu'il fût formellement obligé par un des articles de la Triple Alliance de communiquer des conventions de ce genre à Rome et à Vienne. Mais il est entendu que seule l'Italie est « machiavélique » : et puis-je me demander — ce qui explique encore pas mal de nos malentendus réciproques — combien d'écrivains politiques français ont pensé cela et pensé à le mettre en relief?

La guerre a créé des liens dont la force est plus grande qu'on ne pense; mais c'est une force à l'état potentiel. A la surface, la guerre n'a porté, par contre, que les fruits qui, de tout temps, ont mûri sur les arbres des coalitions. Pourquoi s'étonner de ce qui est toujours arrivé? Impossible de nier que les rapports psychologiques entre États-Unis et Angleterre, entre États-Unis et France, par exemple, étaient meilleurs avant la guerre menée en commun.

Si, un siècle auparavant, la France sortit plus qu'honorablement de l'épreuve difficile du Congrès de Vienne, ce fut, en partie, parce que Talleyrand sut faire de son pays le champion d'une *idée*, ce qui vaut toujours plus qu'un *intérêt*; mais surtout parce que la France traitait avec une coalition de puissances qui se détestaient entre elles bien plus qu'elles ne détestaient l'ennemi de la veille.

En plus des différends inévitables entre alliés, il y eut entre France et Italie, pendant la Grande Guerre, des raisons particulières, je ne dirai pas de friction, mais de mésentente; l'ennemi principal était, pour la France, l'Allemagne, pour l'Italie, l'Autriche-Hongrie.

Nous eûmes là une série d'exemples saisissants de ce que des ombres, derrière lesquelles il n'y a rien, peuvent créer d'incompréhensions et de suspicions réciproques.

Après avoir déclaré la guerre à l'Autriche, l'Italie tardait-elle à la déclarer à l'Allemagne? A l'Élysée et au Quai d'Orsay on savait bien à quoi s'en tenir; on savait bien là, d'ailleurs, qu'on pouvait tout reprocher au baron Sonnino — ce que nous lui reprochions surtout, nous Italiens, c'était son manque de vision d'ensemble — mais que sa loyauté était au-dessus de tout soupçon. Mais dans combien de salons « bien informés » hochait-on alors gravement la tête, à Paris, en songeant à ce témoignage du légendaire machiavélisme italien...

En Italie, d'un autre côté, on était énervé par la crainte des éléments austrophiles qui continuaient leur œuvre en France, surtout dans les cercles bien pensants; dans leur patriotisme ardent, mais mal informé, ces amis de Vienne ne savaient pas combien leurs rêves et leurs regrets allaient au rebours des intérêts français. On ignore encore, en France et en Italie, que l'entente de Londres (avril 1915) liant pour toute la durée de la guerre la France, la Grande-Bretagne, la Russie et l'Italie était déjà moralement, sinon juridiquement acquise, lorsque Sazonow proposa à l'ambassadeur de France de faire une paix séparée avec l'Autriche; et que, si la suggestion fut repoussée avec indignation par le président Poincaré et son gouvernement, il n'en fut pas ainsi — loin de là — pour plusieurs agents français, dont on peut supposer qu'ils gardèrent au fond du cœur la sensation que les grands chefs responsables en France auraient été mieux avisés en agissant autrement.

La paix — les négociations de paix — furent ce que tout le monde sait. Probablement les erreurs de méthode furent à peu près égales des deux côtés. Mais les erreurs des négociateurs italiens furent surtout des erreurs de psychologie vis-

à-vis de leur propre peuple. Pas une nation, à la vérité, n'avait au même degré que l'italienne atteint ses suprêmes buts de guerre; ni la France qui dans une Europe sans vraie paix aurait toujours à craindre un formidable voisinage à l'est; ni la Grande-Bretagne qui perdait définitivement sa séculaire suprématie navale. L'Italie, par contre, avait gagné un seul avantage peut-être, mais inestimable : la disparition de l'Autriche, ce qui lui donnait du coup toute liberté d'action pour l'avenir, délivrée qu'elle était du tragique dilemme : ou alliée ou ennemie de la monarchie des Habsbourg. Au lieu de constater ce résultat magnifique, la petite bourgeoisie italienne — qui constitua ensuite ce qu'il y eut de plus sincère dans la première période du Fascisme — ne vit que cela : ses plénipotentiaires isolés à Paris, et, une fois au moins, bernés lorsque les Alliés réunis à Paris saisirent l'occasion du départ d'Orlando et de Sonnino pour donner Smyrne à la Grèce — cadeau fatal.

Probablement MM. Wilson, Clemenceau et Lloyd George ne méritèrent jamais autant la reconnaissance du peuple italien que ce jour-là où ils pensèrent lui jouer un mauvais tour. Mais quoi d'étrange si des groupes italiens, appartenant surtout à cette petite bourgeoisie qui est partout plus sensible aux excitations des chauvinismes nationaux, crurent que la victoire avait été « mutilée »?

En ce qui concerne les discussions qui eurent lieu à Paris pour Fiume et la Dalmatie, je suis forcé moi-même de reconnaître — quoique j'aie toujours été l'adversaire déclaré, en Italie, d'une politique de conquête de terres et d'âmes slaves — qu'il y avait, pour ceux qui pensaient différemment, des arguments qui eussent été impressionnants dans tous les pays, au point de vue sentimental. La conquête dalmate, telle qu'elle avait été conçue par Sonnino et ses nationalistes, n'était qu'une manifestation de faiblesse, ou — ce qui revient au même — de méfiance : un fil de fer barbelé contre des voisins auxquels, convaincu comme je l'étais de la supériorité italienne, je voulus, après Sonnino, ouvrir nos portes pour permettre une avance de l'influence italienne vers l'Orient. Mais, je le répète, quoi de plus naturel qu'une opinion publique mal informée, ignorante du fait que la grande majorité des Dal-

mates étaient des Slaves et voulaient rester Slaves, supportât avec difficulté — après une victoire qui avait coûté tant de sang — l'idée de perdre les anciennes possessions de Venise? Et en faveur — disait-on — de ces voisins orientaux qu'on fêtait à Paris et dont la moitié s'était battue avec acharnement contre nous sous les drapeaux *gelb und schwarz* de l'Autriche.

Opposé comme je le fus toujours — sur le front d'Orient, pendant la guerre; ministre des Affaires étrangères après — à une stérile politique anti-slave qui nous aurait privés des fruits essentiels de notre victoire puisqu'elle nous aurait faits les héritiers du système de compression policière de cette Autriche que nous avions détruite, j'avoue que, plus d'une fois, je ne pus pas ne pas sentir combien sonnaient faux certains conseils de « largeur de vues » qui nous étaient prodigués de Paris; non pas que ces conseils fussent mauvais; au contraire. Mais ils nous étaient parfois octroyés du haut de chaires où l'on aurait probablement été annexionniste contre les vrais intérêts du pays des prédicateurs, si ceux-ci s'étaient trouvés dans un cas analogue au nôtre.

Aventuriers et pêcheurs en eau trouble à part, il n'est pas trop étrange que, dans ces classes moyennes qui avaient perdu tant de milliers de leurs enfants sur les champs de bataille du Carso, on ressentît de l'irritation, en présence de cette avalanche de conseils, — si justes qu'ils fussent.

Ceci valait la peine d'être rappelé, pour expliquer les racines lointaines de ce qu'il y a de réel dans l'une des questions que l'on considère actuellement comme la source des nouveaux différends officiels franco-italiens : le traité franco-yougoslave, que la presse fasciste a indiqué si souvent à l'opinion publique italienne comme une des preuves de la mauvaise volonté française vis-à-vis de ma patrie.

Mais, comme cette question est connexe non seulement avec les discussions présentes, — ce qui ne serait pas beaucoup dire, — mais avec les intérêts essentiels et permanents de nos deux pays, — ce qui seul compte, — je préfère examiner ici d'abord les deux autres questions qui pourront et devront être discutées un jour par nos deux diplomaties, dans la seule atmosphère où deux grands pays peuvent discuter utilement,

c'est-à-dire dans une atmosphère exempte de haine et de menaces.

La première est celle des compensations coloniales que l'Italie demande à la France.

L'autre est celle du statut des Italiens de Tunisie.

La question des compensations coloniales de l'Italie tire son origine de l'article 13 du traité de Londres du 26 avril 1915, qui régla l'entrée de l'Italie dans la guerre.

Les choses dont on parle le plus étant souvent celles dont on connaît le moins les termes exacts, voici le texte de l'article :

« Dans le cas où la France et la Grande-Bretagne augmenteraient leurs domaines coloniaux d'Afrique aux dépens de l'Allemagne, ces deux Puissances reconnaissent en principe que l'Italie pourrait réclamer quelques compensations équitables, notamment dans le règlement en sa faveur des questions concernant les frontières des colonies italiennes de l'Érythrée, de la Somalie et de la Libye et des colonies voisines de la France et de la Grande-Bretagne. »

La Grande-Bretagne s'acquitta de sa dette en cédant à l'Italie une grosse tranche du territoire colonial britannique dans l'Afrique orientale, territoire qui fut rattaché à la colonie italienne de la Somalie.

La France, à son tour, admettait de rectifier la frontière entre la Tunisie et la Tripolitaine de façon à faire passer sur territoire italien une route reliant l'intérieur avec les deux oasis de Ghat et de Gadamès; une autre route parallèle restant sur territoire tunisien pour les besoins français.

Il est difficile de penser que cette légère quoique utile rectification de frontière puisse représenter une exécution pleine des engagements pris par l'article 13 du traité de Londres. Je crois pouvoir avancer, d'ailleurs, que le Gouvernement français ne l'a jamais prétendu.

Il est encore plus difficile de penser qu'une question pareille puisse constituer autre chose — entre les gouvernements de deux grands pays — qu'une de ces nombreuses affaires qui sont destinées à être résolues en bloc dans une atmosphère de cordialité, ainsi qu'il arriva entre France et Grande-Bretagne lorsqu'on conclut l'Entente cordiale après

des décades de luttes stériles. Il y a bien des questions, en politique étrangère, qu'il est plus facile de résoudre en bloc qu'une à une. Les questions coloniales sont de celles-là.

J'avoue que, quand je fus ministre des Affaires étrangères, je me bornai à tenir la question en vie, sans presser pour une solution immédiate. La connaissance directe que j'avais de l'état d'esprit musulman et de la situation qui se préparait en Asie — où les intrigues soviétiques ne sont qu'un apport misérable à des causes de malaise bien plus profondes — me faisait envisager des formules qui me semblent encore aujourd'hui tellement plus utiles et plus sûres. Il est, hélas, devenu encore plus prématuré d'en parler. Mais parfois le bien vient de l'excès du mal — et il se peut que l'on saisisse un jour tout le ridicule de longues discussions pour le passage d'un drapeau à l'autre de quelques kilomètres africains, quand la question est bien autre et bien plus grave : — trouver le moyen de garantir réciproquement les dominations africaines, qui doivent devenir un bénéfice commun de la civilisation européenne, tout en ne touchant pas aux drapeaux, aux couleurs sur les cartes, héritages sentimentaux du sang des pionniers. Dans ce champ-là, ce qu'on ne fera pas par amour, on le fera un jour par nécessité universellement sentie. Les périodes de haine ou tout simplement de discussions aigres-douces ne peuvent que retarder l'adoption des seules formules fécondes que l'avenir nous réserve.

Le problème du statut des Italiens en Tunisie est plus grave : plus grave aussi, parce qu'il est réellement posé dans l'opinion italienne, en dehors des agitations factices créées par ceux qui savent que leur pouvoir ne peut se concevoir que dans une maladive atmosphère de fièvre.

Le forme et le moment étant, dans des questions de politique étrangère, presque aussi importants que le fond, je me permets de douter que la diplomatie française ait en une pensée particulièrement heureuse lorsque, à la fin de la guerre, en 1918, elle dénonça les conventions italo-françaises concernant la Tunisie. Ces conventions, conclues à Paris en 1896, et qui furent une des premières manifestations du rapprochement entre nos deux pays, constituaient une transaction et une concession de la part de l'Italie sur les droits et privi-

lèges qui lui étaient garantis par le traité italo-tunisien de 1868. Ce n'était peut-être pas ce qu'il y avait de mieux à faire, à la fin d'une longue guerre soutenue en commun, que d'informer tout simplement le cabinet de Rome par la note d'une ambassade que, « dans le but d'adapter librement son régime commercial aux situations nouvelles créées par la guerre », on dénonçait les conventions de 1896. D'autant plus qu'on devait vite s'apercevoir que les préoccupations qui avaient inspiré la décision étaient politiques, et non pas simplement commerciales.

On sentit d'ailleurs si bien la gravité de l'acte à Paris, que l'on proposa en même temps que les anciennes conventions soient renouvelées tacitement de trimestre en trimestre jusqu'à la conclusion de nouveaux instruments.

Tous ceux qui ont goûté aux joies du pouvoir savent comment de pareilles choses arrivent : les agents de l'intérieur et les bureaux qui, dans la capitale, reçoivent leurs rapports sont tous, dans tous les pays, sincèrement convaincus que le salut de la patrie dépend d'une des questions qu'ils suivent, cultivent et, parfois, enveniment avec amour, dans l'illusion de servir ainsi les intérêts les plus vitaux de leurs patries respectives. Un jour où je me plaignais auprès de Balfour, dans une conversation amicale, de certaines insistances agaçantes et tatillonnes que Curzon m'infligeait — en vain d'ailleurs — depuis des mois à propos des rapports italo-afghans auxquels j'avais donné une forme diplomatique, le délicieux vieillard me répondit : « Que voulez-vous, George Curzon appartient à la terrible race de ceux *who have been there* » (qui ont été là) et qui, — voulait dire Balfour — ayant été « là », pensent que ce qui compte est « là ».

Rien d'étrange qu'un pareil phénomène se vérifie aussi parfois en France. Mais à un étranger qui n'a jamais eu besoin d'envelopper dans des phrases mielleuses son amitié profonde, on permettra de trouver que, lorsqu'on s'appelle France, point n'est besoin de croire tout le temps qu'il y a un danger extérieur à éventer.

Il est clair, d'un autre côté, que lorsqu'il s'agit d'une question comme celle des Italiens de Tunisie, sérieuse, mais loin d'être insoluble, la façon la plus sûre d'éloigner l'entente est

de remplir l'air de phrases belliqueuses — même, lorsque ces phrases n'ont d'autre raison d'être que les nécessités de vie d'une faction.

C'est, par contre, une nécessité nationale française que Bismarck n'ait pas eu raison lorsqu'il disait à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin en 1881 : « Je suis très content; les Français à Tunis, c'est l'impossibilité d'une entente entre France et Italie. »

Mais, pour sérieuses que ces questions soient, elles sont encore de celles dont l'exposé ne donne pas prise aux contestations et qui ne provoquent que des divergences saisissables.

C'est rarement sur des questions pareilles que les frictions entre deux pays s'accusent, lorsqu'elles sont provoquées par un malaise psychologique des masses, ou d'une faction dominante qui se targue de parler au nom des masses. Dans ces cas-là, l'argument qui est élevé au rang de symbole de la discorde est souvent le fruit de l'imagination.

Pendant longtemps le grief imaginaire que l'on a soulevé du côté fasciste de préférence à d'autres questions dont je n'ai pas caché le caractère sérieux et réel, a été l'alliance de Paris avec Belgrade. On voulait y voir un danger d'encerclement : tant il est vrai que des régimes personnels finissent tous par se répéter avec une monotone similitude qui peut parfois paraître inquiétante — pour ses possibles développements ultérieurs — aux Italiens fidèles aux traditions du Risorgimento. Comme dans l'Allemagne du dernier des Hohenzollern on voit réapparaître en Italie les « poudres sèches », l' « encerclement ». — On dirait que tous les nationalismes exaspérés ont en commun la manie des grandeurs et la manie de la persécution.

A la vérité, il m'est impossible d'apercevoir, dans ce cas spécial, quels seraient les torts du gouvernement français. La première idée et la première proposition d'un traité à trois, entre France, Italie et Yougoslavie partit de Rome, en 1923, le Fascisme étant déjà au pouvoir. La suggestion ne se cristallisa pas. Elle fut reprise à la fin de 1925, sur l'initiative de M. Ninchitch, alors ministre des Affaires étrangères à Belgrade et partisan chaleureux dans son pays de la politique d'entente et de collaboration diplomatique entre

Rome et Belgrade que j'avais inaugurée en 1920 et 21 avec le traité de Rapallo et la Convention anti-habsbourgeoise. Cette fois-ci ce fut de Paris que les propositions partirent pour Rome; mais le gouvernement fasciste, qui n'y avait pas paru hostile au premier abord, finit par soulever des objections nombreuses et par demander à Belgrade une alliance formelle à l'exclusion de toute autre puissance. Le résultat fut celui qu'il aurait été facile de prévoir : Belgrade, craignant l'isolement, commença à négocier simultanément avec Paris et Rome; ces négociations, prêtes à aboutir à Paris, furent retardées par le désir courtois de M. Briand d'attendre l'issue du côté italien. Le traité italien paraissant imminent, Briand se contenta de parapher le sien pour permettre au gouvernement fascite de conclure et de signer le premier le sien. Ce paraphe fut renouvelé à trois reprises au cours de 1926 et 27 afin de laisser au cabinet de Rome le soin d'aplanir les difficultés toujours renaissantes qui empêchaient son entente avec Belgrade. Et lorsque M. Briand procéda à la signature du traité le 11 novembre 1927, il ne le fit qu'après avoir averti un mois et demi à l'avance le cabinet de Rome de la prochaine conclusion du traité, ainsi que des conditions dans lesquelles il avait été négocié.

Si une presse libre pouvait renseigner mon pays, il n'y a pas de doute que toute l'opinion publique reconnaîtrait que M. Briand fit tout ce qu'il put pour permettre à l'Italie de garder le rang et la situation à laquelle elle a droit en Orient; droit que M. Briand aurait été tout prêt à admettre de la façon la plus formelle.

Mais les questions de prestige et d'apparence ont toujours chez les gouvernements personnels une importance qui va parfois au détriment des intérêts réels du pays.

Il semble évident qu'un traité à trois, avec la reconnaissance loyale de la part de la France des intérêts spéciaux de l'Italie, aurait assuré mieux que tout traité à deux les plus grands avantages pour l'Italie — et pour la cause de la paix. Pour ma part, mis en face d'une proposition pareille, j'aurais craint seulement l'opposition de ceux qui en France croient à leur tour que leur patrie est diminuée si elle n'a pas partout une position exclusive.

Il n'est pas encore reconnu par tout le monde, ni en France ni en Italie (et je parle aussi de l'Italie réelle, de celle qui se tait derrière le rideau fumigène des phrases à la Hohenzollern), que la prospérité et l'indépendance des États successeurs de l'Autriche sont un intérêt suprême pour nos deux pays. Tant que l'Italie tiendra au maintien de la victoire qui amena la destruction de cet anachronisme européen qu'était la conservation d'un grand État dynastique dont les chefs n'avaient pour mot d'ordre que leur séculaire et haineux *divide et impera*, tant que l'Italie voudra que le sacrifice de 500 000 de ses enfants n'ait pas été vain, elle devra vouloir la vie indépendante de ces États nationaux que Mazzini invoquait déjà en 1850 comme conséquence de la libération de notre patrie et comme condition de sa vraie indépendance. Que, échappés à la longue hégémonie germano-magyare qui ne voyait en eux que des organismes humains nés pour servir[1], les nouveaux États aient commis des erreurs et des excès, loin de moi de vouloir le nier; mais cela prouve seulement que la violence appelle la violence. L'essentiel reste; et si à Rapallo j'obtins la reconnaissance cordiale et volontaire par le gouvernement de Belgrade du fait qu'un demi-million de Slaves devaient devenir italiens, puisqu'ils se trouvaient de notre côté des Alpes, cela ne fut que grâce au fait que je sus faire comprendre qu'un commun danger émanant des Habsbourg existait encore et que l'amitié et la bienveillance d'une grande puissance comme l'Italie valaient bien quelque sacrifice.

Peu de temps après, la tentative du malheureux Charles — victime innocente de la Némésis de sa famille — prouva combien j'avais eu raison; et la rapidité avec laquelle nous l'enrayâmes — les ministres de la Petite Entente et moi — prouva qu'aucune action, aucune sympathie ne pouvaient rien là où s'affirmait la volonté de concorde de l'Italie et des États successeurs.

Pour la France l'intérêt ne doit pas être considéré comme moins fort. Il ne doit pas l'être — quelque opposées que

1. *Tot ember, nem ember* (le Slovaque n'est pas un homme); que de fois j'ai entendu ce proberbe, sur de hautaines lèvres magyares, dans les montagnes pittoresques de la Tatra...

soient les préférences en politique intérieure. Les uns, en France, devraient être portés à craindre que la remise de la couronne de Saint-Étienne au jeune prince de Habsbourg qui atteindra sa majorité le 20 novembre 1930, n'ait chance de rallier l'Autriche au nouveau souverain; et cela signifierait le commencement d'une nouvelle organisation germanique de l'Europe centrale et orientale, un *Mittel Europa* avec un nouveau *Drang nach Osten*. Les autres, en France, ne devraient pas oublier que malgré toutes les désillusions de la paix, une organisation de l'Europe n'est possible que parce que la guerre a éliminé les Hohenzollern, les Habsbourg, les Romanoff. Si des hommes d'État ont pu envisager sérieusement la possibilité de l'union de l'Europe sous un lien commun, c'est surtout parce que ces organismes héréditaires, dont chacun était essentiellement anti-européen, ont disparu. Malgré toutes leurs erreurs, et malgré toutes les erreurs que nous, grandes puissances, avons commises devant leur berceau, les nouvelles nations qui ont pris la place de l'artificielle Autriche sont des réalités vivantes; elles sont le matériel permanent avec lequel une nouvelle Europe organisée pourra surgir un jour.

Il est difficile d'établir ce qu'il y a de vrai dans les plans que l'on a attribués récemment à des groupes hongrois et tendant à préparer le retour des Habsbourg. Il s'agit des mêmes groupes d'où sont sortis les mitrailleuses fascistes de Saint-Gotthard et l'affaire des « réparations orientales ». Que la nouvelle diplomatie pontificale[1] agisse, dans la mesure où elle le peut, pour la réalisation de ce rêve, pas de doute.

Devant ce danger, les intérêts de l'Italie, de la France, des États successeurs, sont absolument identiques, et, puisqu'il s'agit de l'avenir et de la paix de l'Europe, infiniment plus lourds, dans la balance, que toute autre divergence.

J'ajouterai que les forces de rénovation en Allemagne ne peuvent pas ne pas avoir là des vues identiques aux nôtres.

1. Je dis la nouvelle diplomatie pontificale, car il faut rendre cette justice à Benoît XV qu'il chercha le salut et la vie de l'Église romaine dans des méthodes de liberté. C'est son successeur, Pie XI, qui a mis de nouveau sa confiance dans les alliances avec des organismes que seuls des esprits qui s'arrêtent à des apparences théâtrales peuvent prendre pour des expressions d'ordre et d'autorité.

C'est pourquoi je suis optimiste. Les intérêts suprêmes des peuples finissent toujours par s'imposer — surtout si les peuples n'ont pas abdiqué leur droit de décision entre les mains de gouvernements dictoriaux ou personnels. Et ces abdications, lorsqu'elles se produisent, ne sont pas éternelles; loin de là.

Est-il possible que certains gouvernements dictatoriaux ou personnels pensent vraiment à lier leur pays avec une Hongrie féodale méditant une restauration des Habsbourg? Comme homme de parti je devrais le souhaiter, car rien ne rendrait plus évident, même pour les aveugles, l'antithèse entre ces gouvernements et les traditions les plus sacrées et les plus vitales de l'Italie. Mais, devant l'intérêt et l'honneur de ma patrie, tout autre sentiment disparaît en moi; et je suis heureux de penser — pour attristant que, d'un autre côté, cela soit pour ma dignité d'Italien — que ces gouvernements personnels n'ont en réalité d'autre but que de continuer à vivre de semestre en semestre; ils peuvent, dans le style de journalisme jaune qui est le leur, parler de « grands desseins »; mais ils n'ont pas la force de les poursuivre. Les « grands desseins » ne peuvent être poursuivis que par un Cavour; car Cavour savait que tout un peuple était derrière lui. C'est ce qui explique pourquoi il aimait toujours répéter: « Le premier venu peut gouverner avec l'état de siège. »

SFORZA

LA VOIE ROYALE

I

Pour la première fois, l'obsession de Claude entrait en lutte. Il regardait opiniâtrément le visage de cet homme, tentait de distinguer enfin quelque expression dans la pénombre où le laissait l'ampoule allumée derrière lui. Forme aussi indistincte que les feux de la côte somalie perdus dans l'intensité du clair de lune où miroitaient les salines bleu pâle : il n'écoutait pas un homme, mais un ton de voix d'une ironie insistante, dont la cause semblait se perdre elle aussi dans l'obscurité africaine, y rejoindre la légende informe que faisaient rôder autour de lui ces passagers avides de potins et de manilles, la trame de bavardages, de roman et de rêveries qui accompagne les blancs qui ont été mêlés à la vie publique des États indépendants d'Asie.

« Les hommes jeunes comprennent mal... l'érotisme. Jusqu'à la quarantaine, on se trompe, on ne sait pas se délivrer de l'amour... Mais il y a l'époque où la hantise du sexe, la hantise de l'adolescence, revient, plus forte. Nourrie de toutes sortes de souvenirs... »

Claude, sentant soudain l'odeur de poussière, de chanvre et de mouton attachée à ses habits, revit la portière de sacs légèrement relevée derrière laquelle une femme lui avait montré, tout à l'heure, une adolescente noire, nue (épilée), une éblouissante tache de soleil sur le sein droit pointé; et le

pli de ses paupières épaisses qui exprimait si bien l'érotisme, le besoin maniaque, « le besoin d'aller jusqu'au bout de ses nerfs », disait Perken... Celui-ci continuait :

— ... Ils se transforment, les souvenirs... L'imagination, quelle chose extraordinaire! En soi-même, étrangère à soi-même... L'imagination... elle compense toujours...

Son visage accentué sortait à peine de la pénombre, mais la lumière luisait entre ses lèvres, sur le bout de sa cigarette, doré sans doute. Claude sentait que ce qu'il pensait approchait, peu à peu, de ses paroles, comme cette barque qui venait à lentes foulées, le reflet des feux du bateau sur les bras parallèles des rameurs.

— Que voulez-vous dire exactement?

— Vous comprendrez de vous-même, un jour ou l'autre... les maisons de danse somalies sont pleines de surprises...

Il semblait que cette voix s'adressât, au-dessus de lui, à Perken, lui-même. Il connaissait cette ironie haineuse qu'un homme n'emploie guère qu'à l'égard de soi-même ou de son destin.

— Pleines de surprises, — répéta Perken.

Tous deux venaient de là même. Perken avait reculé; son masque de brute consulaire apparut en pleine lumière, accentué par l'ombre des orbites et du nez. La fumée de sa cigarette monta, droite, se perdit dans l'intensité de la nuit.

Il avança le bras droit, comme pour accompagner d'un geste une phrase, mais hésita, luttant contre sa pensée.

— L'essentiel est de *ne pas connaître* la partenaire. Qu'elle soit : l'autre sexe. Ou, au plus : celle qui accepte.

— Qu'elle ne soit pas un être qui possède une vie particulière?

— A l'imagination on annexe ce que l'on peut, et non ce que l'on veut. Les plus stupides des prostituées savent combien l'homme qui les tourmente, ou qu'elles tourmentent, est loin d'elles : savez-vous comment elles appellent les irréguliers? Des cérébraux...

Claude pensa que le mot : irréguliers, lui aussi... Il ne quittait plus du regard ce visage tendu. Cette voix convaincante, cette voix d'un homme voué à ses nerfs, lui montrait soudain que cette conversation était orientée comme l'interro-

gatoire posé au médecin de rencontre par celui que tourmente une maladie cachée : cet homme ne s'efforçait-il pas de justifier une angoisse, sinon lui-même?

— Des cérébraux, — reprit Perken. — Et elles ont raison. Il n'y a qu'une seule « perversion sexuelle », comme disent les imbéciles : c'est le développement de l'imagination, l'inaptitude à l'assouvissement. La recherche forcenée d'amants toujours nouveaux ne donnera jamais de tempérament aux femmes qui n'en ont pas; mais le supplice de Tantale peut exister, avec un perfectionnement imprévu, si l'on mange les fruits...

Il se leva. « Veut-il dormir, se demanda Claude, ou rompre cette conversation?... » A travers la fumée qui montait, Perken s'éloignait, enjambant l'un après l'autre les négrillons qui dormaient entre les paniers de coraux blancs, la bouche ouverte, rose. Son ombre se raccourcissait, celle de Claude resta seule allongée sur le pont. Ainsi, son menton avançant semblait presque aussi vigoureux que les mâchoires de Perken. L'ampoule bougea, et l'ombre commença à trembler : dans deux mois, que resterait-il de cette ombre, et du corps qu'elle prolongeait? Forme sans yeux, sans ce regard résolu et anxieux qui l'exprimait bien plus, ce soir, que cette silhouette virile qu'allait traverser le chat du bord. Il avança la main : le chat s'enfuit. L'obsession retomba sur lui.

Encore quinze jours de cette avidité; quinze jours à attendre sur ce bateau, avec une angoisse d'intoxiqué privé de sa drogue. Il sortit une fois de plus la carte archéologique du Siam et du Cambodge; il la connaissait mieux que son visage... Il était fasciné par les grandes taches bleues dont il avait entouré les Villes mortes, par le pointillé de l'ancienne Voie Royale, par sa menaçante affirmation : l'abandon en pleine forêt siamoise. « Au moins une chance sur deux d'y claquer... » Pistes confuses avec des carcasses de petits animaux abandonnés près de feux presque éteints, fin de la dernière mission en pays jaraï : le chef blanc, Odend'hal, assommé à coups d'épieux, la nuit, par les hommes du Sadète du feu, dans le bruissement de palmes froissées qui annonçait l'arrivée des éléphants de la mission... Combien de nuits devrait-il veiller, exténué, harcelé de moustiques, ou s'endormir en se fiant

à la vigilance de quelque guide?... On a rarement la chance de combattre... Perken connaissait ce pays, mais n'en parlait pas. Claude avait été séduit d'abord par le ton de sa voix (c'était la seule personne du bateau qui prononçât le mot : énergie, avec simplicité); il croyait y deviner que cet homme aux cheveux presque gris aimait bien des choses qu'il aimait aussi. Il l'avait entendu, pour la première fois, devant un grand pan rouge de la côte d'Égypte, conter dans un remous d'intérêt et d'hostilité la découverte de deux squelettes (des pilleurs de sépultures sans doute) trouvés, lors des dernières fouilles de la Vallée des Rois, sur le sol d'une salle souterraine d'où partaient des galeries tapissées à l'infini de momies de chats sacrés. Une expérience assez restreinte avait suffi à lui montrer que les imbéciles sont aussi nombreux parmi les aventuriers qu'ailleurs, mais cet homme l'intriguait. Depuis, il l'avait entendu parler de Mayrena, l'éphémère roi des Sedangs :

« Je pense que c'était un homme avide de jouer sa biographie, comme un acteur joue un rôle. Vous, Français, vous aimez ces hommes qui attachent plus d'importance à... voyons oui... à *bien jouer le rôle* qu'à vaincre. »

Claude se souvint pourtant de son père qui, à la Marne, quelques heures après avoir écrit : « Maintenant, mon cher ami, on mobilise le droit, la civilisation et les mains coupées des enfants. J'ai assisté dans ma vie à deux ou trois déferlements d'imbécillité : l'affaire Dreyfus n'était pas mal, mais ceci est assurément supérieur aux essais précédents en tous points, et même en qualité », s'était fait tuer avec un grand courage, en service volontaire.

— Cette attitude, — reprit Perken, — exalte la bravoure, qui fait partie du rôle... Mayrena était très brave... Il a emmené à dos d'éléphant le cadavre de sa petite concubine chame, à travers la forêt insoumise, pour qu'elle pût être ensevelie comme les princesses de sa race (les missionnaires lui avaient refusé leur cimetière)... Vous savez qu'il est devenu roi en combattant deux chefs sedangs au sabre, et il a tenu quelque temps en pays jaraï... ce qui n'est pas très facile...

— Vous connaissez des gens qui ont vécu chez les Jaraï?

— Moi : huit heures.

— C'est court, — répondit Claude en souriant.

Perken sortit de sa poche sa main gauche et la mit sous les yeux de Claude, les doigts écartés; chacun des trois plus grands était creusé d'un sillon profond, en spirale, comme un tire-bouchon.

— Avec les mèches, c'est assez long.

Blessé de sa maladresse, Claude hésita; mais Perken revenait à Mayrena :

— En somme, il est mort bien mal, comme presque tous les hommes...

Claude connaissait cette agonie, sous une paillotte de Malaisie : l'homme décomposé par son espoir trompé comme par une tumeur, terrifié par le son de sa voix que répercutaient les arbres géants...

— Pas si mal...

— Le suicide ne m'intéresse pas.

— Parce que?

— Celui qui se tue court après une image qu'il s'est formée de lui-même : on ne se tue jamais que pour *exister*. Je n'aime pas qu'on soit dupe de Dieu.

Chaque jour la ressemblance qu'il avait pressentie était devenue plus évidente, accentuée par les inflexions de la voie de Perken, par sa façon de dire « ils » en parlant des passagers — et peut-être des hommes — comme s'il eût été séparé d'eux, par son indifférence à se définir socialement. Sous le ton de cette voix, Claude devinait une expérience humaine vaste, quoique peut-être minée en quelques points, et qui s'accordait à merveille à l'expression du regard : pesante, enveloppante, mais d'une singulière fermeté lorsqu'une affirmation tendait un instant les muscles fatigués du visage.

Maintenant, il était presque seul sur le pont. Il ne dormirait pas. Rêver ou lire? Feuilleter pour la centième fois l'*Inventaire*, jeter encore son imagination, comme sa tête contre un mur, contre ces capitales de poussière, de lianes et de tours à visages, écrasées sous les taches beues des villes mortes? et, malgré la foi têtue qui l'animait, retrouver ces obstacles qui déchiraient sa rêverie, toujours au même endroit, avec une impérieuse constance?

Bal-el-Mandeb : Portes de la Mort.

Pendant chaque entretien avec Perken, les allusions à un passé que Claude ignorait l'irritaient. La familiarité née de leur rencontre à Djibouti — s'il était entré dans cette maison, non dans une autre, c'est qu'il avait entrevu, sous le bras tendu d'une grande négresse drapée de rouge et de noir, la forme confuse de Perken — ne le délivrait pas de la curiosité angoissée qui le poussait vers lui comme s'il eût prophétiquement vu son prore destin : vers la lutte de celui qui n'a pas voulu vivre dans la communauté des hommes, lorsque l'âge commence à l'atteindre et qu'il est seul. Le vieil Arménien avec qui il marchait parfois le connaissait depuis longtemps, mais il parlait peu de lui, obéissant à une préméditation inspirée sans doute par la crainte; car, s'il était le familier de Perken, il n'était certainement pas son ami. Et, semblable au bruit constant des machines sous le bruit changeant des paroles, l'obsession de la brousse et des temples revenait, recouvrait tout, reprenait sur Claude sa domination anxieuse. Dans le demi-sommeil, comme si l'Asie eût trouvé en cet homme une puissante complicité, elle ramenait jusqu'aux rêveries nées des Chroniques : départs d'armées dans l'odeur du soir plein de cigales avec de molles colonnes de moustiques au-dessus de la poussière des chevaux, appels des caravanes au passage des gués tièdes, ambassades arrêtées par la baisse des eaux devant des bancs de poissons bleuis par le ciel criblé de papillons, vieux rois décomposés par la main des femmes; et l'autre rêverie, indestructible : les temples, les dieux de pierre vernis par les mousses, une grenouille sur l'épaule, et leur tête rongée, à terre, à côté d'eux...

La légende de Perken, maintenant, rôdait dans le bateau, passait de chaise longue à chaise longue comme l'angoisse ou l'attente de l'arrivée, comme l'ennui malveillant des traversées. Toujours informe. Plus de mystère imbécile que de faits, plus de gens empressés à confier, entendus derrière le cornet de leur main : « Oh! un type étonnant, vous savez, étonnant! » que de gens renseignés. Il avait vécu parmi les indigènes et les avait dominés, dans des régions où beaucoup de ses prédécesseurs avaient été tués, sans doute après des débuts assez illégaux. C'était tout ce qu'on pouvait savoir.

Et son efficacité tenait vraisemblablement, pensait Claude, à la persévérance dans l'énergie, à l'endurance, à des qualités militaires unies à un esprit assez large pour s'efforcer de comprendre des êtres très différents de lui, plutôt qu'à telles aventures. Jamais il n'avait vu à ce point le besoin de romanesque de ces fonctionnaires qui voulaient en nourrir leurs rêves, besoin contrarié aussitôt par la crainte d'être dupes, d'admettre l'existence d'un monde différent du leur. Ces gens acceptaient tout de la légende de Mayrena — qui était mort — et peut-être de Perken lorsqu'il était loin; ici, ils se défendaient contre son silence, méfiants, avides de se venger par quelque puéril mépris d'une volonté de solitude parfois nettement exprimée. Claude s'était d'abord demandé pourquoi Perken avait accepté sa présence : il était le seul qui l'admirât, et le comprît peut-être, sans tenter de le juger. Il tentait de le comprendre mieux, mais ne pouvait que malaisément unir les anecdotes romanesques (les tubes à messages envoyés, pendant l'organisation du pays shan, au delà du cercle des sauvages révoltés, dans les cadavres qui descendaient le fleuve — et jusqu'à des histoires de prestidigitation) à ce qu'il sentait d'essentiel en cet homme indifférent au plaisir de jouer sa biographie, détaché du besoin d'admirer ses actes, et mû par une volonté dont Claude sentait souvent l'affleurement, sans parvenir à la saisir. Le capitaine, lui aussi, la sentait. Tout aventurier est né d'un mythomane, — disait-il à Claude; mais l'action précise de Perken, son sens de l'organisation, son refus de parler de sa vie le surprenaient à l'extrême :

— Il me fait penser aux grands fonctionnaires de l'*Intelligence Service* que l'Angleterre emploie et désavoue à la fois; mais il ne finira pas chef d'un bureau de contre-espionnage, à Londres : il a quelque chose en plus, il est Allemand...

— Allemand ou Danois?

— Danois, à cause de la rétrocession du Schleswig imposée par le traité de Versailles. Ça l'arrange : les cadres de l'armée et de la police siamoises sont danois. Oh! heimatlos, bien entendu ... Non, je ne crois pas qu'il finisse dans un bureau : voyez, il revient en Asie...

— Au service du gouvernement siamois?

— Oui et non, comme toujours... Il va rechercher un type resté en pays insoumis, resté, disparu, quelque chose comme ça... Et une chose plus surprenante, c'est que, maintenant, il s'intéresse à l'argent... C'est nouveau...

Un lien singulier s'était formé; Claude y pensait, dès que l'affaiblissement provisoire de l'obsession le rendait au désœuvrement : Perken était de la famille des seuls hommes auxquels son grand-père — qui l'avait élevé — se sentît lié. Lointaine parenté : même hostilité à l'égard des valeurs établies, même goût des actions des hommes lié à la conscience de leur vanité; mêmes refus, surtout. Les images que Claude entrevoyait de son avenir étaient partagées entre ses souvenirs et cette présence qui le requéraient comme une double menace, comme les deux affirmations parallèles d'une prophétie. Dans les conversations qu'il avait avec Perken, il ne pouvait opposer à l'expérience, aux souvenirs de son interlocuteur qu'une lecture assez étendue, et il en était venu à parler de son grand-père comme Perken parlait de sa vie, pour ne pas opposer sans cesse des livres à des actes, pour bénéficier de l'intérêt singulier que Perken portait à cette existence; d'ailleurs, que Perken parlât de lui-même, et il faisait surgir en Claude l'impériale blanche du grand-père, son dégoût du monde, les amers récits de sa jeunesse. Sa jeunesse, cet homme, fier à la foi sde ses ancêtres corsaires perdus au fond de légendes et de son grand-père déchargeur de navires, fier de frapper du pied le pont de ses bateaux comme un paysan de flatter ses bêtes, l'avait vouée à édifier cette Maison Vannec par quoi il entendait durer. A trente-cinq ans, il s'était marié : douze jours après les noces, sa femme retournait chez ses parents. Son père ne voulut pas la voir; sa mère avait conclu, avec un désespoir usé : « Va, ma petite fille, tout ça... du moment qu'on a des enfants... » Et elle avait retrouvé l'hôtel ancien qu'il avait acheté pour elle : porte cochère surmontée d'attributs maritimes, cour immense où séchaient des voiles. Elle avait décroché les portraits de ses parents, les avait remplacés par un petit crucifix et jetés sous le lit. Son mari n'avait rien dit; pendant plusieurs jours, aucun d'eux ne parla. Puis la vie commune recommença. Héritiers d'une tradition de travail, haïssant

tout romanesque, la rancœur qu'avait fait naître en eux ce premier malentendu ne se traduisit pas par des conflits : ils firent dans leur vie la part d'une hostilité tacite, comme, infirmes, ils eussent fait la part de leur infirmité. Chacun, malhabile à exprimer ses sentiments, pour prouver sa supériorité s'attacha au travail; l'un et l'autre trouvèrent là un refuge et une passion sournoise. La présence des petits enfants mêlait à leur vieille hostilité un lien qui la rendait plus douloureuse. Chaque bilan recélait de nouvelles forces de haine : lorsque, marins, mousses, ouvriers couchés ou partis, la nuit venue sur l'hôtel et sur les voiles brunes de la cour, quelque heure tardive sonnait, il n'était pas rare que l'un, penché à sa fenêtre, aperçut de la lumière à la fenêtre de l'autre, et, bien qu'exténué, s'attachât à quelque nouveau travail. Elle était phtisique, avec indifférence; et chaque année il travaillait davantage, afin que sa lampe ne fût point éteinte avant celle de sa femme, qui restait allumée fort avant dans la nuit.

Un jour, il s'aperçut que le crucifix avait rejoint, sous le lit, les portraits des parents.

Déconcerté de souffrir, non seulement par la mort de ceux qu'il aimait, mais encore par celle d'une femme qu'il n'aimait pas, il supporta sa mort, lorsqu'elle arriva, avec une résignation écœurée. Il avait de l'estime pour sa femme; il savait qu'elle avait été malheureuse. Ainsi allait la vie. Ce fut son dégoût, plus encore que cette mort, qui amena le déclin de la maison. Lorsque les compagnies d'assurances, après le naufrage de sa flotte presque entière, au large de Terre-Neuve, refusèrent de payer; — lorsqu'il eut passé tout un jour à distribuer aux veuves les piles de billets aussi nombreuses que ses marins morts, avec le plus profond dégoût de l'argent qu'il eût connu, il se sépara de ses entreprises; et les procès commencèrent.

Procès sans nombre et sans fin. Saisi, à l'égard des vertus respectées, d'une hostilité qui depuis longtemps couvait, le vieillard accueillit dans la cour aux voiles des cirques auxquels la municipalité refusait l'hospitalité, et la vieille bonne ouvrit à deux battants, pour l'éléphant, la porte dont nulle voiture n'avait franchi le seuil depuis des années. Seul dans la vaste

salle à manger, assis dans un haut fauteuil à torsades, buvant à petits coups un verre de son meilleur vin, il appelait ses souvenirs, un à un, en tournant les pages de ses livres de comptes...

Avec leur vingtième année, les enfants avaient quitté la maison de plus en plus silencieuse; silencieuse jusqu'à ce que la guerre y amenât Claude. Son père tué, sa mère, qui avait quitté son mari depuis longtemps, vint voir l'enfant. De nouveau, elle vivait seule. Le vieux Vannec l'avait accueillie; il avait si bien pris l'habitude de mépriser les actions des hommes, qu'il les enveloppait toutes dans une même indulgence haineuse. Le soir, il l'avait retenue, indigné à l'idée que, lui vivant, sa belle-fille pût habiter un hôtel, dans *sa* ville : il savait d'expérience que l'hospitalité n'empêche pas la rancune. Ils avaient causé, ou plutôt, elle avait parlé : une femme abandonnée, obsédée par son âge jusqu'à la torture, certaine de sa déchéance, et qui considérait la vie avec une indifférence désespérée. Quelqu'un avec qui il pouvait vivre... Elle était ruinée, sinon pauvre. Il ne l'aimait guère, mais il subissait l'influence d'un étrange esprit de corps : elle était, comme lui, séparée de la communauté des hommes qui demande tant d'acceptations stupides ou sournoises; la cousine, trop vieille maintenant, dirigeait mal la maison... Il lui avait conseillé de rester, et elle avait accepté.

Fardée pour la solitude, les portraits des anciens propriétaires et les attributs maritimes, fardée surtout pour les glaces contre lesquelles elle ne savait se défendre que par les rideaux croisés et les artifices du demi-jour, elle était morte d'un retour d'âge prématuré, comme si son angoisse eût été une prescience. Il avait accepté cette mort avec une approbation sinistre : « On ne change pas de religion à mon âge.. » Que la destinée achevât ainsi le tissu de stupidité dont elle avait fait sa vie : c'était bien. Dès lors, il ne quitta plus guère le mutisme hostile dans lequel il se confinait que pour entretenir Claude. Poussé par un subtil égoïsme de vieillard, il avait presque toujours laissé à la vieille cousine, à la mère ou aux professeurs le soin de punir l'enfant, si bien qu'à Dunkerque (et même plus tard, lorsque, étudiant à Paris, l'adolescent connut ses oncles) sa pensée avait toujours semblé à Claude

d'une singulière liberté. Dans ce vieil homme simple, grandi par les morts qui l'entouraient et par la lumière tragique dont la mer colore les vies qui lui ont été vouées, il y avait un Ecclésiaste inculte, mais qui ne craignait pas le Seigneur; certaines des phrases par lesquelles il traduisait sa lourde expérience résonnaient en Claude comme le grondement assourdi de la petite porte de l'hôtel, solitaire maintenant dans la rue déserte, et qui, le soir, le séparait du monde. Quand, après le dîner, le grand-père parlait, la pointe de sa barbe touchant sa poitrine, ses paroles méditées troublaient Claude, qui s'en défendait, comme des paroles venues, à travers le temps ou la mer, de contrées habitées par des hommes qui eussent connu, mieux que tous les autres, le poids, l'amertume et la force obscure de la vie. « Une mémoire, mon petit, c'est un sacré caveau de famille! Vivre avec plus de morts que de vivants... Les nôtres, je les connais bien : en tous — en toi aussi — il y a la même nature. Et quand ils n'en veulent pas... tu sais qu'il y a des crabes qui nourrissent maternellement, sans s'en douter, les parasites qui les rongent?... Être un Vannec, ça veut dire quelque chose, en bien comme en mal...»

Quand Claude était allé poursuivre ses études à Paris, le vieillard avait pris l'habitude d'aller chaque jour au mur des marins perdus en mer; il enviait leur mort, et accordait avec joie sa vieillesse et ce néant. Un jour qu'il avait voulu montrer à un jeune ouvrier trop lent comment on fendait le bois des proues, de son temps, pris d'un étourdissement à l'instant qu'il manœuvrait la hache à deux tranchants, il s'était fendu le crâne. Et Claude, en face de Perken, retrouvait le goût et l'hostilité, le lien passionné qui l'attachait à ce vieillard de soixante-seize ans qui n'avait pas voulu oublier sa maîtrise passée et qui était mort ainsi, dans sa maison abandonnée, d'une mort de vieux Viking. Comment finirait-il, celui-là? Il lui avait répondu un jour, devant l'Océan : « Je pense que votre grand-père était moins significatif que vous ne le croyez, mais que vous l'êtes, vous, bien davantage... » Comme si tous deux se fussent exprimés par paraboles, ils s'approchaient de plus en plus l'un de l'autre, cachés sous les souvenirs.

***

Brouillard rayé. La pluie enveloppait le bateau. Le long triangle du phare de Colombo ramait dans la nuit, au-dessus d'une ligne de points : les docks. Les passagers réunis sur le pont regardaient au delà du bastingage ruisselant le tremblotement de toutes ces lumières; à côté de Claude, un gros homme aidait l'Arménien — courtier en pierres qui venait acheter à Ceylan les saphirs qu'il vendrait à Shang-Haï — à disposer ses valises. Perken, à quelque distance, causait avec le capitaine; ainsi, de trois quarts, le caractère de son visage devenait moins masculin, lorsqu'il souriait surtout.

— Vous regardez sa bobine, Chang-Raï, — dit le gros homme. — Comme ça, il a l'air d'un brave type...

— Comment l'appelez-vous?

— C'est les Siamois qui l'appellent comme ça. L'éléphant que ça veut dire, pas l'éléphant domestique, l'autre. Physiquement, ça lui va plutôt mal, mais moralement ça lui va bien...

Le coup de fouet du phare les éclaira tous. La tache du foyer, une seconde, devint éblouissante, puis replongea dans la nuit, ne laissant dans les lumières du paquebot où les gouttes étincelaient en tourbillons qu'un voilier arabe de haut bord, sculpté de la proue à la poupe, immobile et désert, isolé au milieu des masses d'ombre. Perken venait de faire deux pas en avant; d'instinct le gros homme baissa la voix. Claude sourit.

— Oh! il ne me fait pas peur, bien sûr! J'ai vingt-sept ans de colonie. Pensez! Mais il... il m'intimide, si je peux dire. Pas vous?

— C'est très bien, de faire ça au mépris, — répondit pas très haut, l'Arménien, — mais ça ne réussit pas toujours...

— Vous savez très bien le français...

Il se vengeait d'une humiliation, sans doute; avait-il attendu, pour le faire, d'être à l'instant de quitter le bateau? Sa voix n'était pas ironique, mais pleine de rancune.

Perken s'écartait de nouveau.

— Je suis de Constantinople... et de Montmartre par mes vacances. Non, Monsieur, ça ne réussit pas toujours...

Et se tournant vers Claude :

— Vous en aurez vite assez, comme les autres... Pour ce qu'il a fait, lui!... Mais, s'il avait eu des connaissances techniques, je dis : techniques, Monsieur, avec sa position, quand il tenait le pays pour le Siam, il aurait pu faire une fortune qui... enfin, je ne sais pas, moi, une fortune...

Des deux bras agités il figura un cercle, cachant un instant les lumières de la terre, plus nombreuses et plus proches maintenant, mais moins précises, comme si elles fussent devenues humides, spongieuses, elles aussi.

— Songez que, dans les marchés siamois, à douze, quinze jours des villages insoumis, vous trouvez encore, si vous êtes malin, si vous savez faire le commerce avec eux, des rubis à des prix!... Vous ne pouvez pas vous rendre compte, vous, parce que vous n'êtes pas de la partie... Ça vaut tout de même mieux que d'aller échanger les bijoux travaillés, mais en Fix, contre des bijoux mastocs, mais en or!... Même à vingt-trois ans! Cette affaire n'était même pas de lui, d'ailleurs : un blanc l'a faite avec le roi de Siam il y a une cinquantaine d'années, mais il voulait à toute force aller chez eux; étonnant qu'ils ne l'aient pas zigouillé dès ce moment-là! Il a toujours voulu faire le chef. Comme je vous le disais, il y a des jours où ça ne réussit pas; ils le lui ont bien fait voir en Europe. Deux cent mille francs! Trouver deux cent mille francs comme cela, pas si facile que de jouer les seigneurs! Pourtant, il n'y a pas à dire, il en impose aux indigènes...

— Il a besoin d'argent?

— Pas pour vivre, bien sûr, surtout là-haut...

Les chaloupes accostaient, chargées d'Indiens et de fruits. L'Arménien suivit l'envoyé d'un hôtel.

— Il a besoin d'argent... — se répétait Claude.

— Pour ça, il a raison, le macaque, — reprit le gros homme; — c'est pas la vie qui peut coûter cher, là-haut!...

— Vous êtes forestier?

— Chef de poste.

L'obsession envahit Claude une fois de plus, comme une crise de fièvre : il pouvait interroger cet homme sur le terrible jeu auquel il allait lier sa vie.

— Avez-vous voyagé avec des charrettes?

— Bien sûr, que j'ai travaillé avec des charrettes, vous pensez!

— Combien peuvent-elles réellement porter?

— C'est petit, hein! faut des objets lourds...

— Des pierres, par exemple...

— Ben, le poids réglementaire, la charge, quoi, c'est soixante kilogs.

Si ce poids n'était pas imposé seulement par une de ces lois coloniales qui n'existent qu'aux yeux des administrateurs, il fallait renoncer aux charrettes. L'abandon en forêt inconnue le suivait donc jusqu'ici. Faire porter à dos d'homme, pendant un mois, des blocs de deux cent kilogs? Impossible, Les éléphants?

— Les éléphants, jeune homme, j'vais vous dire : c'est une question d'astuce. Les gens croient que l'éléphant est délicat. C'est pas vrai : l'éléphant n'est pas délicat. La difficulté, c'est que la bête veut ni brancards, ni sangles, ça la chatouille. Alors, qu'est-ce que vous faites? Hein?

— Moi, je vous écoute.

Débonnaire, le gros homme posa la main sur le bras de Claude.

— Vous prenez un pneu d'auto, un pneu Michelin quelconque. Et puis, vous le passez au cou de l'éléphant, comme un rond de serviette. Bon. Et puis, vous attachez vos machins au pneu... Pas plus difficile que ça. C'est doux le caoutchouc, vous comprenez...

— Peut-on avoir des éléphants pour la région extrême nord d'Angkor?

— Extrême nord?

— Oui.

Un instant de silence.

— Jusqu'au delà des Dang Rek?

— Jusqu'à la Sé-Moun.

— Un blanc qui tente ça sans camarade est foutu.

— Peut-on avoir des éléphants?

— Enfin, ça vous regarde... Des éléphants, ça m'étonnerait, primo. Les indigènes, ça ne leur dira rien d'aller se promener par là, vous avez beaucoup de chances de tomber chez les Moïs insoumis, ce qui n'est pas drôle; et puis les indigènes

des derniers villages sont impaludés jusqu'au gâtisme, les paupières bleues comme si on cognait dessus depuis huit jours, capables de rien. Ensuite, si vous vous faites piquer, ce qui ne manque jamais, vous pouvez dire que ça n'est pas par de bons moustiques : ah! les vaches!... Et puis... enfin, pour aujourd'hui on peut s'en tenir là...

— Venez-vous faire un tour? Voilà la chaloupe...

— Non.

Il suivait sa pensée.

— S'il a besoin d'argent, ce n'est pas pour vivre, surtout là-haut... Sans aucun doute. Pour quoi?

Chaque fois que la sirène de l'un des bateaux illuminés ancrés dans la rade appelait les canots, longuement portée par l'air saturé, la ville se perdait davantage, achevait de se diluer dans la nuit de l'Inde. Ses dernières pensées d'Occident se noyaient dans cette atmosphère fantastique et provisoire; d'un grand mouvement adouci, le vent qui apportait la fraîcheur à ses paupières donnait à Perken un relief qui n'était plus celui de la singularité, mais de l'adaptation. Comme tous ceux qui s'opposent au monde, Claude cherchait d'instinct ses semblables, et les voulait grands; en l'occurrence, il ne craignait pas d'être dupe de lui-même. Si cet homme désirait de l'argent, ce n'était pas pour collectionner des tulipes. Sous les histoires qu'il avait contées, l'argent glissait pourtant comme, en cet instant, le crissement assourdi des cigales sous le silence. Hantise? Le capitaine, lui aussi, avait dit : « Maintenant, il s'intéresse à l'argent... »

Et le chef de poste :

« Un blanc qui tente de passer seul par là est foutu »...

Un blanc qui tente de passer seul par là est foutu...

A cette heure, Perken était sans doute au bar.

II

Claude n'eut pas à le chercher; assis devant l'une des tables de rotin que les serveurs avaient disposées sur le pont, il tenait d'une main une coupe posée sur la nappe, mais, le dos tourné, l'autre main appuyée au bastingage, il semblait

regarder les lumières qui au fond de la rade tremblaient toujours dans le vent. Claude se sentit maladroit.

Perken se retourna à demi.

— Ma dernière escale! — dit Perken en montrant les lumières de la main libre.

C'était la gauche : éclairée d'un seul côté par le paquebot, elle apparut un instant sur le ciel maintenant lavé et plein d'étoiles, avec un puissant relief, chacune de ses entailles changée en courbe noire. Il l'abaissa et se tourna tout à fait vers Claude, que surprit l'expression d'abattement de son visage.

— Nous partons dans une heure... Au fait, que veut dire arriver, pour vous?

— Agir au lieu de rêver. Et pour vous?

Perken fit un geste comme pour écarter la question. Il répondit néanmoins :

— Perdre du temps...

Claude l'interrogeait du regard; il ferma les yeux. — Ça s'annonce mal, pensa le jeune homme. Essayons autrement.

— Vous remontez chez les insoumis?

— Ce n'est pas ce que j'appelle perdre mon temps : au contraire.

Claude cherchait toujours; il répondit, presque au hasard :

— Au contraire, là-haut, j'ai trouvé presque tout.

— Sauf de l'argent, n'est-ce pas?

Perken le regarda avec attention, sans répondre.

— Et s'il y en avait, *là-haut*?

— Allez le chercher!

— Peut-être...

Claude hésita; des chants graves, dans le lointain, montaient d'un temple, coupés par le klaxon de quelque auto perdue.

— Il y a dans la forêt, du Laos à la mer, pas mal de temples inconnus des Européens...

— Ah! les dieux en or? Je vous en prie!...

— Bas-reliefs et statues — pas en or du tout — ont une valeur considérable...

Il hésita.

— Vous souhaitez trouver deux cent mille francs, n'est-ce pas?

— C'est de l'Arménien que vous tenez cela? Je n'en fais pas mystère, d'ailleurs. Il y a aussi les trésors de la Mecque, les tombeaux des Pharaons, quoi encore?

— Croyez-vous, monsieur Perken, que j'aille chercher les tombeaux des Pharaons dans les cimetières de chats?

Perken parut réfléchir. Claude le regardait, découvrant que l'état civil, que les faits, sont aussi impuissants contre un homme que contre le charme d'une femme. Les histoires de bijoux, la biographie de cet homme en sa présence, en face de ce que Claude attendait de lui, n'existaient pas. Il était si réel, là, debout, que les actes de sa vie passée se séparaient de lui comme des rêves. Des faits, Claude ne retiendrait que ceux qui s'accordaient à ses sentiments... Allait-il enfin répondre?

— Marchons, voulez-vous?

Ils firent quelques pas en silence. Perken regardait toujours les lumières jaunes du port, immobiles sous les étoiles plus claires. L'air, malgré la nuit, collait à la peau de Claude comme une main molle qu'il retrouvait dès qu'il se taisait. Il tira une cigarette d'un paquet, mais, irrité aussitôt par la nonchalance de son geste, il la jeta à la mer.

— J'ai rencontré des temples, — dit enfin Perken... — Tous ne sont pas ornés, d'abord.

— Non. Mais beaucoup.

— Cassirer, à Berlin, m'a payé cinq mille marks-or les deux bouddhas que m'avait donnés Pitsanulok... Mais chercher des monuments! Autant chercher des trésors, comme les indigènes...

— Si vous étiez certain que cinquante trésors ont été enfouis le long d'un fleuve, entre deux lieux précis, à six cents mètres l'un de l'autre, par exemple, les chercheriez-vous?

— Le fleuve manque.

— Non. Voulez-vous aller chercher les trésors?

— Pour vous?

— Avec moi, à égalité.

— Le fleuve?

Le demi-sourire de Perken irritait Claude à l'extrême.

— Venez voir.

Dans le couloir qui les conduisait à la cabine de Claude, Perken posa sa main sur l'épaule du jeune homme.

— Vous m'avez insinué hier que vous étiez en train de jouer votre dernier enjeu. C'est bien à ce dont vous venez de parler que vous faisiez allusion?

— Oui.

Claude croyait trouver la carte étendue sur sa couchette, mais le garçon l'avait pliée. Il l'ouvrit.

— Voici les lacs. Tous ces petits points rouges accumulés autour : les temples. Ces taches éparses : d'autres temples.

— Ces taches bleues?

— Les villes mortes du Cambodge. Explorées déjà. A mon avis, il y en a d'autres, mais passons. Je reprends : vous voyez que les points rouges des temples sont nombreux à l'origine de ma ligne noire, et suivent sa direction.

— C'est...?

— La Voie Royale, la route qui reliait Angkor et les lacs au bassin de la Ménam. Aussi importante jadis que la route du Rhône au Rhin au moyen âge.

— Les temples suivent cette ligne jusqu'à...

— Le patelin n'a pas d'importance : jusqu'à la limite des régions *réellement* explorées. Je dis qu'il suffit de suivre, à la boussole, le trajet de l'ancienne Voie pour retrouver des temples : si l'Europe était recouverte par la brousse, il serait absurde de penser qu'en allant de Marseille à Cologne par le Rhône et le Rhin on ne trouverait pas de ruines d'églises... Et n'oubliez pas que, pour la région explorée, ce que j'avance est vérifiable — et vérifié. — Les récits des voyageurs anciens le disent...

Il s'arrêta pour répondre au regard de Perken :

— Je ne tombe pas du ciel, mais des Langues Orientales : le sanscrit n'est pas toujours inutile. Les administrateurs qui se sont aventurés par là, à quelques dizaines de kilomètres de la région topographiée, le confirment.

— Vous croyez être le premier à interpréter ainsi cette carte?

— Le Service géographique ne s'occupe guère d'archéologie.

— L'Institut français?

Claude ouvrit l'*Inventaire* à une page marquée; diverses

phrases étaient soulignées : *Il reste à relever les monuments qui se trouvaient en dehors de nos itinéraires... Nous ne prétendons certes pas que nos listes soient définitivement closes...*

— C'est le compte rendu de la dernière grande mission archéologique.

Perken regardait la date.

— 1908?

— Rien entre 1908 et la guerre. Depuis, des explorations de détail. Et nous ne parlons que du Cambodge : vous savez qu'au Siam, on n'a rien fait.

Une réponse, au lieu de ce silence!

— A quoi songez-vous?

— La boussole peut donner une indication générale; vous comptez sur les indications des indigènes?

— De ceux dont les villages sont peu éloignés de l'ancienne Voie, oui.

— Peut-être... Au Siam surtout. Je sais assez bien le siamois pour qu'ils parlent. J'ai moi-même rencontré de ces temples... Ce sont d'anciens temples brahmaniques, n'est-ce pas?

— Oui.

— Donc, aucun fanatisme, nous serions toujours parmi les bouddhistes... Le projet n'est peut-être pas si fantaisiste... Vous connaissez bien cet art?

— Je n'étudie plus que lui depuis un bon moment.

— Depuis... Quel âge avez-vous, au fait?

— Vingt-six ans.

— Ah...

— J'ai l'air plus jeune, oui, je sais.

— Ce n'était pas de l'étonnement, c'était... de l'envie...

Le ton n'était pas ironique.

— L'administration française n'aime guère...

— Je suis chargé de mission.

L'étonnement empêcha Perken de répondre aussitôt.

— Je comprends de mieux en mieux...

— Oh! mission gratuite! Nos ministères n'en sont pas avares.

Claude revoyait le chef de bureau courtois et pompeux, les couloirs déserts où des rayons de soleil s'écrasaient sur des cartes ingénues où des bourgades — Vien-Tiane, Tom-

bouctou, Djibouti — régnaient au centre de grands cercles roses, semblables à des capitales; l'ameublement de comédie, grenat et or...

— Rapports avec l'Institut d'Hanoï et bons de réquisition, je vois, — reprit Perken. — Peu de chose, mais tout de même...

Il regardait de nouveau la carte.

— Transport : charrettes.

— Ah! dites-moi : que faut-il penser des soixante kilos réglementaires?

— Rien. Aucune importance. De cinquante à trois cents kilos suivant... suivant tout ce que vous rencontrerez. Donc, charrettes. Si, en un mois de recherches, on n'avait rien trouvé...

— Invraisemblable. Vous savez bien que les Dang-Rek, en fait, sont inexplorés...

— Moins que vous ne le croyez.

— ... et que les indigènes connaissent les temples. Comment, moins que je ne le crois?

— Nous y reviendrons...

Il se tut un instant.

— L'administration française, je la connais. Vous n'êtes pas des siens. Elle créera des obstacles, mais ce danger n'est pas grand... L'autre l'est davantage, même à deux.

— L'autre?

— Celui d'y rester.

— Les Moïs?

— Eux, la forêt, la fièvre des bois.

— C'est ce que je pensais.

— N'en parlons donc plus : moi, j'ai l'habitude... Parlons d'argent.

— C'est bien simple : un petit bas-relief, une statue quelconque, valent une trentaine de mille francs.

— Francs-or?

— Vous êtes trop gourmand.

— Tant pis. Il m'en faut dix au moins. Dix pour vous : vingt.

— Vingt pierres.

— Évidemment, ce n'est pas le diable...

— Et d'ailleurs, un seul bas-relief, s'il est beau, une danseuse par exemple, vaut au moins deux cent mille francs.

— Il est composé de combien de pierres?

— Trois, quatre...

— Et vous êtes certain de les vendre?

— Certain. Je connais les plus grands spécialistes de Londres et de Paris. Et il est facile d'organiser une vente publique.

— Facile, mais long.

— Rien ne vous empêche de vendre directement; j'entends sans vente publique. Ces objets sont de toute rareté : la grande hausse des objets asiatiques date de la fin de la guerre, et on n'a rien découvert depuis.

— Autre chose : supposons que nous trouvions les temples...

— « Nous », — murmura Claude.

— ... Comment comptez-vous dégager les pierres sculptées?

— Ce sera le plus difficile. J'ai pensé...

— De gros blocs, si je me souviens bien?

— Attention : les temples khmers sont construits sans ciment ni fondations. Des châteaux de dominos.

— Chaque domino, voyons : cinquante centimètres au carré de section, un mètre de long... Sept cent cinquante kilos à peu près. Légers objets...

— J'ai pensé aux scies de long, pour n'emporter que la face sculptée, sur peu d'épaisseur : impossible. Les scies à métaux, — plus rapides, — j'en ai. Il faut surtout compter sur le temps qui a fichu presque tout par terre, sur le figuier des ruines et les incendiaires siamois qui ont accompli assez bien le même travail.

— J'ai rencontré plus d'éboulis que de temples... Et les chercheurs de trésors, eux aussi, ont passé par là... Jusqu'ici, je ne pensais guère aux temples qu'en fonction d'eux...

Perken avait abandonné la carte; il regardait l'ampoule; Claude se demandait s'il réfléchissait, car ce regard perdu était presque d'un rêveur. « Que connais-je de cet homme? » pensait-il une fois de plus, frappé par ce visage d'absent en relief dur sur le lavabo. Son désir était si âpre qu'il se substituait à tout. Le bruit des machines battait à grands coups lents le silence; chaque coup pesait sur cet adversaire pour lui arracher une acceptation.

— Alors?

Perken repoussant la carte, s'assit sur la couchette.

— Laissons les objections. Ce projet se défend, toutes réflexions faites — il est vrai que je ne réfléchissais pas, je rêvais au moment où j'aurais l'argent... — Je ne prétends pas tenter les choses qui doivent réussir d'elles-mêmes; celles-là, je les manque. Pourtant, comprenez bien que, si j'accepte, c'est avant tout parce que je dois aller chez les Moïs.

— Où?

— Plus au nord, mais l'un n'empêche pas l'autre. Je ne saurai exactement où je vais qu'à Bangkok : je vais chercher — rechercher — un homme pour qui j'avais une grande sympathie et une grande méfiance... On me remettra à Bangkok l'enquête des miliciens indigènes sur sa disparition, comme ils disent. Je crois...

— Donc, vous acceptez?

— Oui... qu'il est parti dans la région dont je me suis occupé. S'il est mort, je saurai à quoi m'en tenir. Sinon...

— Sinon?

— Je ne tiens pas à sa présence... Il gâchera tout...

Le passage de l'un des sujets à l'autre était trop rapide : à peine Claude pouvait-il écouter. Sitôt après l'acceptation, cet homme ne pouvait exister. Il suivit le regard de Perken : c'était son image, à lui, Claude, que ce regard fixait, mais dans la glace. Son propre front, son menton avançant, il les vit, une seconde, avec les yeux d'un autre. Et c'était à lui que cet autre pensait :

— Ne répondez que s'il vous plaît de répondre.

Le regard devint plus précis.

— Pourquoi allez-vous tenter cela?

— Je pourrais vous répondre : parce que je n'ai presque plus d'argent, ce qui est vrai.

— Il y a d'autres manières d'en gagner. Et pourquoi en voulez-vous? De toute évidence, ce n'est pas pour en jouir.

— (Et vous? pensa Claude.) Être pauvre empêche de choisir ses ennemis, — répondit-il. — Je me méfie de la petite monnaie de la révolte...

Perken le regardait, toujours de ce regard à la fois appuyé et perdu, plein de souvenirs, qui faisait songer Claude à celui des prêtres intelligents; l'expression en devint plus dure :

— On ne fait jamais rien de sa vie.

— Mais elle fait quelque chose de nous.

— Pas toujours... Qu'attendez-vous de la vôtre?

Claude ne répondit pas tout d'abord.

— Je pense que je sais surtout ce que je n'en attends pas...

— Chaque fois que vous avez dû opter, il se...

— Ce n'est pas moi qui opte : c'est ce qui résiste.

— Mais à quoi?

Il s'était assez souvent posé lui-même cette question pour qu'il lui pût répondre aussitôt :

— A la conscience de la mort.

— La vraie mort, c'est la déchéance.

Perken maintenant regardait dans la glace son propre visage.

— Vieillir, c'est tellement plus grave! Accepter son destin : sa fonction, la niche à chien élevée sur sa vie unique... On ne sait pas ce qu'est la mort quand on est jeune...

Et, tout à coup, Claude découvrit ce qui le liait à cet homme qui l'avait accepté sans qu'il comprît bien pourquoi... L'obsession de la mort. Perken prenait la carte.

— Je vous la rapporterai demain.

Il serra la main de Claude et sortit.

L'atmosphère de la cabine retomba sur Claude comme la porte d'un cachot. La question de Perken demeurait avec lui, telle un autre prisonnier. Et son objection. Non, il n'y avait pas tant de manières de gagner sa liberté! Il avait réfléchi naguère, sans avoir la naïveté d'en être surpris, aux conditions d'une civilisation qui fait à l'esprit une part telle que ceux qui s'en nourrissent, gavés sans doute, sont doucement conduits à manger à prix réduits. Alors? Aucune envie de vendre des autos, des actions ou des discours, comme ceux de ses camarades dont les cheveux collés signifiaient la distinction; ni de construire des ponts, comme ceux dont les cheveux mal coupés signifiaient la science. Pourquoi travaillaient-ils, eux? Pour gagner en considération. Il haïssait cette considération qu'ils recherchaient. La soumission à l'ordre de l'homme sans enfants et sans dieu est la plus profonde des soumissions à la mort; donc, chercher ses armes où ne les cherchent pas les autres : ce que doit exiger d'abord de lui-même celui qui se sait séparé, c'est le courage. Que faire du cadavre des

idées qui dominaient la conduite des hommes lorsqu'ils croyaient leur existence *utile* à quelque salut? Que faire des paroles de ceux qui veulent soumettre leur vie à un modèle, ces autres cadavres? L'absence de finalité donnée à la vie était devenue une condition de l'action. A d'autres de confondre l'abandon au hasard et cette harcelante préméditation de l'inconnu. Arracher ses propres images au monde stagnant qui les possède... « Ce qu'ils appellent l'aventure, pensait-il, n'est pas une fuite, c'est une chasse : l'ordre du monde ne se détruit pas au bénéfice du hasard, mais de la volonté d'en profiter. » Ceux pour qui l'aventure n'est que la nourriture des rêves, il les connaissait; (joue : tu pourras rêver); l'élément suscitateur de tous les moyens de posséder l'espoir, il le connaissait aussi. Pauvretés. L'austère domination dont il venait de parler à Perken, celle du sens de la mort, se répercutait en lui avec le battement du sang à ses tempes, aussi impérieuse que le besoin sexuel. Etre tué, disparaître, peu lui importait : il ne tenait guère à lui-même, et il aurait ainsi trouvé son combat, à défaut de victoire. Mais accepter vivant la vanité de son existence, comme un cancer, vivre avec cette tiédeur de mort dans la main!... (D'où montait, sinon d'elle, cette exigence de choses éternelles, si lourdement imprégnée de son odeur de chair?) Qu'était ce besoin d'inconnu, cette destruction provisoire des rapports de prisonnier à maître, que ceux qui ne la connaissent pas nomment aventure, sinon sa défense contre elle? Défense d'aveugle, qui voulait la conquérir pour en faire un enjeu...

Posséder plus que lui-même, échapper à la vie de poussière des hommes qu'il voyait chaque jour...

***

A Singapour, Perken avait quitté le bateau pour monter à Bangkok. L'accord était conclu, définitif. Claude le rejoindrait à Pnom-Penh, après avoir fait viser à Saïgon sa lettre de mission et rendu visite à l'Institut français. Ses premiers moyens d'action allaient dépendre de son accord avec le directeur de cet Institut, hostile aux initiatives comme la sienne.

Un matin, — le temps était de nouveau mauvais, — il vit, à travers le hublot de sa cabine, des passagers, l'index tendu vers un spectacle. Il se hâta de monter sur le pont. Par une déchirure des nuages accumulés, le soleil projetait une lumière blême qui éclairait, au ras de l'eau décomposée, la côte de Sumatra. Il regarda à l'aide de la jumelle les monstrueuses frondaisons qui dévalaient du sommet des monts jusqu'à la grève, hérissées çà et là de palmes, et noires dans l'étendue sans couleur. De loin en loin, au-dessus des crêtes, brillaient des feux pâles, d'où montaient lourdement des fumées; plus bas des fougères arborescentes se détachaient en clair sur des masses d'ombre. Il ne pouvait délivrer son regard des taches dans lesquelles se perdaient les plantes. Se frayer un chemin à travers une semblable végétation? D'autres l'avaient fait, il pourrait donc le faire. A cette affirmation inquiète, le ciel bas et l'inextricable tissu des feuilles criblées d'insectes opposaient leur affirmation silencieuse...

Il regagna sa cabine. Son dessein, tant qu'il l'avait supporté seul, l'avait retranché du monde, lié à un univers incommunicable comme celui de l'aveugle ou du fou, un univers où la forêt et les monuments s'animaient peu à peu lorsque son attention se relâchait, hostiles comme de grands animaux... La présence de Perken avait tout ramené à l'humain; mais il sombrait de nouveau, lucide et tendu, dans son intoxication d'obsédé. Il rouvrait ses livres aux pages marquées : « *Les motifs d'ornementation sont très ruinés par l'humidité constante du sous-bois et le fouettement des grandes pluies... La voûte est totalement effondrée... Sans doute, trouverait-on des monuments dans cette région maintenant à peu près déserte, couverte de forêts-clairières à travers lesquelles errent des troupeaux d'éléphants et de buffles sauvages... Les blocs de grès dont les voûtes étaient formées remplissent l'intérieur des galeries d'un chaos inextricable; cet état de délabrement, particulièrement lamentable, paraît dû à l'emploi du bois dans la construction... De grands arbres poussés çà et là, sur ces amas, dépassent maintenant le couronnement des murs; leurs racines noueuses les enferment dans un réseau à mailles serrées... Le pays est presque désert...* » A l'aide de quoi lutterait-il? Quand s'accentuait le bruit des machines, il essayait de se délivrer des deux mots :

« L'Institut français, l'Institut français, l'Institut français » comme d'une scie. « Je connais ces gens-là, avait dit Perken, vous n'êtes pas des leurs. » Évidence. Il prendrait garde. Il savait pourtant de reste que les hommes devinent ceux qui refusent leurs acceptations, que l'athée fait beaucoup plus scandale depuis qu'il n'y a plus de foi. Son grand-père n'avait vécu que pour le lui enseigner. Ces gens possédaient les deux tiers de ses armes...

***

Se libérer de cette vie livrée à l'espoir et aux songes, échapper à ce paquebot passif!

III

Devant une fenêtre dont le carré de lumière se plaquait sur des palmes et un mur verdi jusqu'au bleu par les pluies tropicales, Albert Ramèges, directeur de l'Institut français, lissait de la main sa barbe châtain, en regardant entrer M. Vannec.

— Le ministère des Colonies, monsieur, nous avait informés de votre départ; j'ai donc appris avec plaisir, hier, votre arrivée, par la communication téléphonique que vous m'avez adressée. Il va sans dire que, dans la mesure où nous pouvons vous être utiles, nous sommes à votre disposition : vous trouverez ici, chez tous nos collaborateurs, si vous avez besoin de... conseils, la bienveillance la plus cordiale. Nous mettrons cela au point tout à l'heure.

Il quitta son bureau et vint s'asseoir près de Claude. « La bienveillance commence », pensa celui-ci; le ton de la voix du directeur devint plus familier.

— Je suis content de vous voir ici, cher monsieur. J'ai lu avec une grande attention les intéressantes communications relatives aux arts asiatiques que vous avez publiées l'année dernière. Et aussi, en apprenant votre arrivée, je l'avoue, votre théorie; je dois dire que j'ai été plus attiré que convaincu par les considérations que vous avez exposées; mais, en vérité, j'ai été intéressé. L'esprit de votre génération est curieux...

— Je posais ces idées pour... (il pensa : déblayer, et hésita) pour aller en toute liberté vers une autre qui m'intéresse davantage...

Ramèges l'interrogeait du regard; Claude sentait vivement son désir de ne pas se confondre avec sa fonction, de se montrer supérieur à elle, de le recevoir comme un invité — l'ennui aidant, sans doute. Impossible de parler immédiatement de sa mission : son interlocuteur en eût été aussi sûrement blessé que d'une injure.

— J'en viens donc à dire que la valeur essentielle accordée à l'artiste nous masque l'un des pôles de la vie de l'œuvre d'art : l'état de la civilisation qui la considère. On dirait qu'en art le temps n'existe pas. Ce qui m'intéresse, comprenez-vous, c'est la décomposition, la transformation de ces œuvres, leur vie la plus profonde, qui est faite de la mort des hommes. Toute œuvre d'art, en somme, tend à devenir mythe.

Il sentait qu'il résumait trop sa pensée, obscure à force de concision; gêné par le désir d'en venir à l'objet de sa visite, mais aussi de se concilier son interlocuteur intrigué. Ramèges réfléchissait. Le son des lourdes gouttes qui dehors tombaient une à une pénétra dans la pièce.

— Quoi qu'il en soit, c'est curieux...

— Les musées sont pour moi des lieux où les œuvres du passé, devenues mythes, dorment, vivent d'une vie historique, en attendant que les artistes les rappellent à une existence réelle. Et si elles me touchent directement, c'est parce que l'artiste a ce pouvoir de résurrection... En profondeur, toute civilisation est impénétrable pour une autre. Mais les objets restent, et nous sommes aveugles devant eux jusqu'à ce que nos mythes s'accordent à eux...

Ramèges continuait à sourire, curieux et attentif. « Il me prend pour un amateur de théories, pensa Claude. Il est blafard, l'abcès au foie, sans doute : il me comprendrait tellement mieux s'il sentait que ce qui m'attache là, c'est l'acharnement des hommes à se défendre contre leur mort par cette éternité cahotée. Si je reliais ce que je lui dis à son abcès! Passons »... Il sourit à son tour, et ce sourire, que Ramèges attribua au désir de lui être agréable, établit entre eux une certaine cordialité.

— Au fond, — dit enfin le directeur, — vous n'avez pas

confiance, voilà la vérité, vous n'avez pas confiance... Oh! garder sa confiance n'est pas toujours facile, je le sais bien... Voyez ce morceau de poterie, là, sous ce livre, oui. Il nous est envoyé de Tien-Tsin. Les dessins sont grecs, archaïques sans aucun doute : VIe siècle au moins avant le Christ. Et le dragon chinois figure sur le bouclier! Que de choses à reprendre, dans les idées que nous avions des rapports entre l'Europe et l'Asie avant l'ère chrétienne!... Que voulez-vous? Lorsque la science nous montre que nous nous sommes trompés, il faut recommencer...

Claude se sentait plus près de Ramèges maintenant, en raison de la tristesse avec laquelle il parlait. Ces découvertes l'avaient-elles obligé à renoncer à un travail depuis longtemps entrepris? Par contenance, Claude regardait d'autres photos, les unes de statues khmères, les autres de statues chames, séparées en deux séries. Pour rompre le silence qui s'établissait, il demanda, indiquant les deux paquets :

— Que préférez-vous?

— Que voulez-vous que je préfère? Je fais de l'archéologie...

« Je suis revenu de ces goûts, disait le ton, de cette naïveté de la jeunesse »... Il devina un recul et s'en irrita légèrement. Quand il ne questionnait pas, il entendait mener le jeu.

— Venons à vos projets, monsieur. Vous avez l'intention, si je ne m'abuse, de suivre la piste qui marque le parcours de l'ancienne route royale khmère...

Claude acquiesça de la tête.

— Je dois vous dire tout d'abord que cette piste, cette piste même, — je ne parle pas de la route, — est invisible sur des espaces considérables. A l'approche de la chaîne des Dang-Rek, elle se perd complètement.

— Je la retrouverai, — répondit Claude en souriant.

— Je dois l'espérer... Il est de mon devoir — et de ma fonction — de vous mettre en garde contre les dangers que vous rencontrerez. Vous n'êtes pas sans savoir que deux de nos chargés de missions, Henri Maître et Odend'hal, ont été assassinés. Et cependant, nos malheureux amis connaissaient bien ce pays.

— Je ne vous étonnerai certainement pas, monsieur, en vous disant que je ne suis pas à la recherche du confor-

table et de la tranquillité. Me permettez-vous de vous demander quelle aide vous pouvez mettre à ma disposition?

— Vous recevrez des bons de réquisition grâce auxquels vous pourrez disposer, par l'intermédiaire du délégué de la Résidence, comme il convient, des charrettes cambodgiennes nécessaires au transport de vos bagages et de leurs conducteurs. Heureusement, tout ce que transporte une expédition comme la vôtre est relativement léger...

— La pierre est légère?

— Pour ne pas avoir à déplorer le retour d'abus regrettables qui se sont produits l'année dernière, il a été décidé que les objets quels qu'ils soient, resteraient *in situ*.

— Pardon?

— *In situ* : en place. Ils feront l'objet d'un rapport. Après examen de ce rapport, le chef de notre service archéologique, s'il y a lieu, se transportera...

— Après ce que vous m'avez dit, il me semble peu probable que le chef de votre service archéologique se risque dans les régions que je vais traverser...

— Le cas est particulier; nous y songerons.

— Et s'y risquerait-il, d'ailleurs, que j'aimerais à comprendre pourquoi je devrais assumer à son profit le rôle de prospecteur.

— Vous préférez l'assumer au vôtre? — demanda doucement Ramèges.

— En vingt ans, vos services n'ont pas exploré cette région. Sans doute avaient-ils mieux à faire; mais je sais ce que je risque, et je souhaite le risquer sans ordres.

— Mais non sans aide?

Tous deux parlaient lentement, sans élever la voix. Claude se défendait contre la rage qui l'envahissait : à quel titre ce fonctionnaire s'arrogeait-il des droits sur des objets que lui, Claude, pouvait découvrir, à la recherche desquels il était précisément venu, auxquels était accroché son dernier espoir?

— Sans autre aide que celle qui m'a été promise. Avec moins d'aide que vous n'en donnez à un officier géographe pour traverser une région soumise.

— Vous n'attendez pas de l'administration, monsieur, qu'elle vous offre une escorte militaire?

— Lui ai-je demandé autre chose que ce que vous m'avez proposé vous-même : le moyen de réquisitionner (puisqu'il n'y a pas ici d'autre mode d'action) des conducteurs de charrettes?

Ramèges le regarda en silence. Claude s'attendait à entendre, dehors, le bruit de l'eau, après un instant de silence confus; les gouttes ne tombaient plus.

— De deux choses l'une, — reprit-il : — ou je ne reviendrai pas, et n'en parlons plus; ou je reviendrai, et, quel que soit mon profit, il sera dérisoire en comparaison du résultat que j'apporterai.

— A qui?

— Je ne vous ferai pas l'injure, monsieur, de croire que vous êtes résolu à n'admettre aucune contribution à l'histoire de l'art qui ne vienne de l'Institut que vous dirigez?

— La valeur de ces contributions ne dépend que trop, hélas! de la formation technique, de l'expérience, des habitudes de discipline de ceux qui les apportent...

— L'esprit de discipline ne mène pas en pays insoumis.

— Mais l'esprit qui mène en pays insoumis...

Ramèges, arrêtant là sa phrase, se leva.

— Je vous dois, en effet, monsieur, une aide déterminée. Comptez que vous la recevrez de moi; quant au reste...

— Quant au reste...

Claude fit un geste qui signifiait aussi discrètement que possible : « Je m'en charge. »

— Quand voulez-vous partir?

— Au plus tôt.

— Vous recevrez donc vos documents demain soir.

Le Directeur le reconduisit jusqu'à la porte, avec une grande courtoisie.

***

« Récapitulons ». Claude traversait la cour et regardait, comme pour échapper à sa propre injonction, des fragments de dieux sur lesquels couraient les lézards du soir.

« Récapitulons. »

Il n'y parvenait pas. Il s'engagea sur le boulevard désert.

Le mot : colonie, le hantait avec la sonorité plaintive qu'il a dans les romances des Iles. Des chats passaient, clandestins, le long des fossés... « Ce noble barbu ne veut pas que l'on chasse sur ses terres... » Il commençait pourtant à comprendre que Ramèges n'était pas poussé par l'intérêt comme il l'avait cru d'abord. Il défendait l'ordre moins peut-être contre un projet que contre une nature à ce point opposée à la sienne... Et il défendait le prestige de son Institut. « De son point de vue même, il devrait essayer de tirer de moi ce que je puis lui apporter, puisque de toute évidence ses collaborateurs actuels ne risqueront pas leur peau par là. Il agit comme un banquier qui constitue des réserves : dans trente ans peut-être, etc. Dans trente ans, son Institut sera-t-il encore là? Il pense même, sans doute, que, si ses chargés de mission sont morts, c'est pour que des collègues continuent leur œuvre, bien que ni l'un ni l'autre ne soient morts pour son Institut... Si, à travers lui-même, il défend une collectivité, il va devenir hargneux; s'il croit défendre des morts, il va devenir enragé : il faut essayer de prévoir ce qu'il va inventer... »

ANDRÉ MALRAUX

(A suivre.)

LA REDDITION D'ABD-EL-KADER

(SOUVENIRS)

Une toile signée Bro de Comères attirait dernièrement notre regard; c'était à l'Exposition du Centenaire de la conquête de l'Algérie, au Petit-Palais. Le tableau représente « le colonel Cousin de Montauban amenant au général La Moricière l'Émir Abd-el-Kader qui s'est rendu à lui ». Or, cet événement, qui mit fin à nos grandes guerres d'Afrique et qui assura notre occupation, nous a été souvent raconté, dans sa vieillesse, par celui-là même qui en fut le principal artisan. Nous croyons intéresser les lecteurs de la *Revue de Paris* en leur donnant le récit qu'il en a retracé pour ses petits-fils.

Rappelons que le colonel Cousin de Montauban, arrivé lieutenant en Algérie en 1832, y passa plus de vingt-sept années.

On le voit participer aux combats de Tafaraoui, où il a deux chevaux tués sous lui, de Tamesaout et de Tan-Salmet; à la brillante charge de Tlemcen; aux affaires de la Sickak, de Sidi-Ladkar et du Cheliff où il est blessé d'une balle en pleine poitrine. Il s'est signalé sur l'Aïn Terid, il a pénétré le premier dans les montagnes des Beni-Snassen. Félicité successivement par le général Bugeaud, par le maréchal Soult et le général de Saint-Aulaire, il commande enfin la province d'Oran où il s'est illustré.

Les treize faits d'armes pour lesquels Cousin de Montauban est cité à l'ordre de l'armée constituent en quelque sorte les étapes principales de notre action en Algérie. Lorsqu'il la quitta, en 1859, comme général de division et commandeur de la Légion d'Honneur, ce fut pour aller préparer l'expédition de Chine, cette entreprise — la plus extraordinaire peut-être des temps modernes — dont les annales semblent une page arrachée à un conte des Mille et une Nuits.

BARON DE BRIMONT

Deux événements majeurs ont signalé ma carrière militaire : le premier, la prise de l'émir Abd-el-Kader, le second, la campagne de Chine.

Si la France recouvre un jour le sens moral qu'elle a perdu, depuis quelques années, elle rendra justice à cette armée d'Afrique, qui, pendant vingt-sept ans, lutta contre le fanatisme musulman, contre un climat meurtrier et des obstacles de toute nature, pour conquérir à la civilisation une riche colonie.

Un homme, dont l'histoire enregistrera le nom parmi ceux des guerriers qui se sont le plus illustrés dans le XIXe siècle, Abd-el-Kader-Ould-Mahiddin, fils de Mahiddin-Mahi-ed-Din, a tenu en échec pendant quinze ans la fortune d'une armée qui à cette époque passait, à juste titre, pour la première de l'Europe.

La présence d'Abd-el-Kader sur les champs de bataille eut lieu, pour la première fois, pendant le mois de mai 1832, au moment de l'établissement du premier blockhaus en avant d'Oran, sur l'emplacement où est aujourd'hui le village nègre.

L'Émir futur accompagnait son père, Mahi-ed-Din, grand Marabout, qui commandait les forces arabes assiégeant cette ville.

Il se distingua par sa bravoure dans les différents combats qui eurent lieu en avant des murs de la ville et devint, dès lors, l'espoir de ses coreligionnaires; espoir qu'il n'a justifié que trop longtemps.

Mon projet n'est point d'écrire la vie d'Abd-el-Kader. La renommée de ses exploits a rempli l'Europe d'admiration. Tout le monde connaît ses hauts faits, mais ce qui est moins connu, c'est sa reddition entre mes mains.

J'en consigne, ici, les détails, laissant à mes lecteurs le soin d'apprécier, sous son véritable jour, cet événement qui a été dénaturé dans divers écrits, soit par ignorance des faits, soit dans des vues d'intérêts particuliers.

GÉNÉRAL COUSIN DE MONTAUBAN
COMTE DE PALIKAO

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Je suis resté vingt-sept ans en Algérie. J'ai assisté à presque toutes les affaires qui ont eu lieu dans la province d'Oran,

depuis le commencement de 1832, époque des débuts d'Abd-el-Kader, que le général Desmichels commit la faute de soutenir au détriment de la France.

Arrivé simple lieutenant au 2e chasseurs d'Afrique, dans cette même province d'Oran, ma position a successivement grandi, d'abord jusqu'au grade de colonel du même régiment et, plus tard, jusqu'au grade de général de division, commandant cette même province.

Je pourrais donc parler, avec connaissance de cause, des hommes qui ont marqué dans cette longue période de temps et des faits qui y ont été accomplis.

Mais je renvoie mes lecteurs, pour ces détails, au seul et excellent ouvrage de mon ami, M. Pélissier de Reynaud, *Les Annales Algériennes*, dont l'auteur est mort, à Paris, consul général de France.

Je ne veux m'occuper ici que de ce qui concerne la chute de l'Émir, à laquelle j'ai pris la part la plus active, comme on ourra en juger par le simple exposé des faits.

ABD-EL-KADER

L'émir Abd-el-Kader avait été obligé, après les revers qu'il avait essuyés en 1846 et 1847, de se réfugier au Maroc avec sa Smala et les troupes régulières qui lui restaient en infanterie et cavalerie.

L'empereur Abd-er-Rahman n'était pas sans inquiétudes sur le séjour de l'Émir, dont il redoutait la présence au milieu de son peuple; mais, comme chef de la religion mulsumane, il craignait de compromettre son autorité religieuse en livrant, en quelque sorte, aux chrétiens le défenseur de la foi musulmane.

La bataille d'Isly, en 1844, lui avait donné la mesure de nos forces, et il comprenait qu'il ne pouvait recommencer une lutte qui aurait anéanti son Empire.

Sa position était donc très embarrassante. Mais chez ces peuples barbares, la ruse est la base de la politique, et le mensonge ne coûte rien.

Il établit donc des relations diplomatiques avec la France et, par un traité secret, s'obligea à faire quitter le Maroc à l'Émir.

Au commencement de 1847, l'Empereur fit répandre le bruit, dans son empire, qu'Abd-el-Kader visait à le détrôner et à se substituer à sa puissance.

D'un autre côté, Abd-el-Kader, placé dans cette partie du Maroc que l'on appelle le Riff, pesait sur les tribus qui habitent cette contrée, savoir les Beni-Snassen, les Kehdana, les Guelaya, etc.

Les choses furent poussées assez loin, et les charges que leur imposait l'Émir devinrent si lourdes qu'elles se réunirent toutes sous les ordres du fils de l'Empereur pour expulser Abd-el-Kader du territoire marocain.

Plusieurs combats eurent lieu, dans lesquels Abd-el-Kader se montra toujours habile.

Pendant que ces événements se passaient au delà de notre frontière de l'ouest, le général de La Moricière, qui commandait la province d'Oran, en prévison des événements futurs, établit un camp à Bel-Ouassini sur la Manilah, en deçà et au pied des montagnes des Trara, tribu kabyle qui habite cette limite de notre frontière.

Ce camp était composé d'une division d'infanterie, sous les ordres du général de brigade Renaulx (tué général de division en 1870 au siège de Paris), et 14 escadrons de cavalerie furent placés sous mes ordres, le 18 novembre 1847. J'étais alors colonel du 2e régiment de spahis.

Le général de La Moricière (mort en 1865) avait pris le commandement en chef.

Le colonel de Mac-Mahon (aujourd'hui maréchal de France), alors colonel du 41e régiment d'infanterie de ligne, était commandant supérieur de Djemma Ghazouät (Nemours). Le colonel de Cotte, (mort général de division en 1859 en Italie), commandait le 2e régiment de chasseurs à cheval de France. Son lieutenant-colonel, de Plagnat (mort général de division du cadre de réserve en 1873), avait été désigné pour prendre, par intérim, le commandement de Nemours pendant le séjour au camp des colonels de Mac-Mahon et de Cotte : ces détails sont nécessaires pour l'explication des faits suivants.

Pendant notre séjour au camp de Bel-Ouassini, le général de La Moricière recevait fréquemment des courriers qui le tenaient au courant des événements se passant au delà de la frontière.

Ce fut ainsi que nous apprîmes que deux corps marocains, dont l'un commandé par Muley Mohammed, fils aîné de l'Empereur, et l'autre par le kaïd d'Ouchda, avaient obtenu un léger avantage sur l'Émir, mais que celui-ci, renouvelant un stratagème antique, avait failli se rendre maître de la position : pendant une nuit obscure, il avait fait enduire de matières inflammables un certain nombre de chameaux, avait fait mettre le feu à ces matières et avait lancé, ensuite, les chameaux dans le camp du fils de l'Empereur.

Celui-ci avait été sur le point d'être pris et, sans l'arrivée du kaïd d'Ouchda, le succès d'Abd-el-Kader eût été complet. Mais, entouré par toutes les tribus ennemies, il avait été obligé de se retirer sur son camp après avoir perdu quelques-uns des siens.

Après ce premier insuccès, quelques chefs de son parti, et entre autres son frère Si Mustapha, commencèrent à mettre en sécurité leurs familles. Ils écrivirent au général de La Moricière afin de pouvoir rentrer dans leur pays, et, le 15 décembre, je reçus l'ordre de me rendre avec quatre escadrons de cavalerie sur notre frontière où Si Mustapha avait reçu l'hospitalité chez notre kaïd des Trara. Je partis le soir par un temps affreux et par des sentiers de montagne où un cheval arabe seul peut passer; ces montagnes des Trara étaient couvertes de neige.

Après une marche de nuit très froide et très pénible, j'arrivai au lieu indiqué vers les cinq heures du matin. Après un repos de trois heures, nous repartîmes à huit heures du matin avec le frère d'Abd-el-Kader et sa suite. Nous arrivâmes au camp où le général de La Moricière reçut Si Mustapha avec tous les égards dus au frère de l'Émir.

Celui-ci paraissait convaincu de l'inutilité des derniers efforts de son frère pour se maintenir sur le territoire marocain et pensait qu'Abd-el-Kader se retirerait dans le sud-ouest de la province d'Oran, dans cette partie du pays qui n'est

ni française ni marocaine, et que les Arabes appelaient le Bled Mukul, pays des fusils, c'est-à-dire du plus fort.

Le 20 décembre, vers les quatre heures du soir, le bruit parvint à notre camp que l'Émir aurait perdu la veille un combat sanglant, en voulant passer la Moulouya, rivière qui sépare l'Algérie du Maroc, l'ancienne Malva des Romains. L'on ajoutait que ce combat avait permis à la Deyra (synonyme de Smala) de se jeter sur notre territoire et qu'Abd-el-Kader lui-même, avec le restant de ses fidèles et de ses réguliers, ne pourrait pas tarder à venir y chercher un refuge; les détails manquaient sur cette affaire.

Le lendemain 21 décembre, les troupes du camp reçurent l'ordre de se tenir prêtes à marcher; la cavalerie devait rester sellée, jusqu'à nouvel ordre.

Vers les six heures du soir, un peloton de spahis, sous les ordres du lieutenant indigène Bokouïd, très brave officier, se porta vers un col de la montagne des Trara, nommé Kerboussa, seul passage pour pénétrer dans le sud et à deux lieues environ de notre camp.

A dix heures du soir, une fusillade assez vive se fit entendre dans la direction de Kerboussa, et, immédiatement, je reçus l'ordre de monter à cheval avec toute ma cavalerie, pour escorter le général de La Moricière qui se rendait lui-même sur le lieu d'où la fusillade paraissait venir.

Nous allions au trot, malgré une pluie battante et les mauvais chemins, lorsque après une heure et demie de marche, nous entendîmes, au-devant de nous, les pas précipités de plusieurs chevaux. Nous nous arrêtâmes et nous fûmes abordés par deux chefs arabes, envoyés par l'Émir et escortés de cinq spahis : ces Arabes étaient porteurs du cachet d'Abd-el-Kader, pour appuyer la parole de ses agents.

Le général de La Moricière, le chef de bataillon Bazaine (aujourd'hui maréchal de France) et moi, nous mîmes pied à terre.

L'émir Abd-el-Kader demandait à se rendre, sous la condition qu'il ne serait pas *prisonnier* et qu'il serait libre de se retirer soit à Alexandrie soit sur un autre point, dont le nom ne m'est pas présent à la mémoire; il me semble que c'était Brousse.

Le général promit ce que demandait l'Émir, et il ajouta que, n'ayant pas sous la main son cachet, il remettait aux envoyés d'Abd-el-Kader son sabre comme gage de sa parole; il lui donnait rendez-vous sur la route, en se portant au-devant de lui.

Une particularité, qui n'est pas à omettre, c'est que les deux envoyés se plaignirent que leurs chevaux étaient très fatigués du combat et des marches de la veille, et qu'ils désiraient des chevaux frais pour rejoindre l'Émir et lui porter la parole du général; on leur donna deux bons chevaux de spahis en échange des leurs.

Nous remontâmes à cheval, chacun de nous désireux de voir enfin de près cet Abd-el-Kader, qui, par son activité, son génie guerrier et sa connaissance du pays, avait tenu si longtemps en échec, avec des moyens relativement très inférieurs, des troupes qui passaient avec juste raison pour très braves, bien armées, bien disciplinées et conduites par des chefs habiles. Mais notre attente devait être encore trompée. En effet, nous marchâmes pendant près d'une heure sans rien apercevoir, ni rien entendre. La pluie tombait par torrents et le général attribua d'abord à cette cause le retard qu'Abd-el-Kader mettait à venir.

De grands feux furent allumés pour indiquer la position où nous étions et nous mîmes pied à terre pour nous sécher et nous réchauffer.

La nuit s'écoula ainsi, sans que nous vîmes rien apparaître; le général était vivement contrarié et déjà chacun commentait à sa façon l'incident. Abd-el-Kader avait usé de ruse pour se faire livrer deux chevaux frais, afin de pouvoir s'échapper avec un de ses chefs les plus importants; le reste devait le rejoindre dans le Sud; le lieutenant Bokouïd et les spahis avaient été pris par les réguliers d'Abd-el-Kader, et ce qui pouvait leur arriver de plus heureux, ce serait que nous les trouvions attachés à quelques arbres et dans l'impossibilité de nous avertir de la fuite de l'Émir et de sa suite.

Mille bruits se produisaient, plus absurdes les uns que les autres, ainsi que cela a toujours lieu quand on ne peut expliquer les événements imprévus.

Le matin, le général de La Moricière se remit en marche

avec la colonne que l'infanterie avait rejointe, et se dirigea vers les puits de Sidi-Bou-Djenan.

Vers neuf heures, nous fîmes une grande halte et nous vîmes venir plusieurs cavaliers réguliers de l'Émir, tous plus ou moins blessés. Ces hommes racontèrent au général le combat qu'Abd-el-Kader avait dû soutenir au passage de la Moulouya, pour sauver sa Deyra.

Une partie de son infanterie avait succombé et 300 cavaliers avaient payé de leur vie ce dévouement et cette fidélité à leur chef.

Le dire de ces gens confirma la pensée qu'Abd-el-Kader avait dû chercher à gagner le Sud avec ce qui lui restait de cavaliers, environ 50 : ils ajoutaient qu'il avait été blessé au pied et que la Deyra devait être sur notre territoire.

Le général me fit appeler, me communiqua ces détails et me donna l'ordre de partir tout de suite, avec 8 escadrons, pour rechercher la Deyra dans les montagnes des Msirdas, tribu plus voisine encore de la frontière que les Trara.

Cette mission n'était pas sans difficultés, en raison des nombreux accidents de terrain, des montagnes occupées par les tribus à moitié soumises. Cependant, vers cinq heures du soir, des éclaireurs, que j'avais envoyés au loin dans toutes les directions, vinrent me rendre compte que la Deyra était campée dans un vallon, au pied de l'espèce de chapelle musulmane Zaoucan-el-mira, « marabout » des Trara.

Je me portai promptement sur ce point, où j'arrivai avec ma cavalerie, assez à temps pour empêcher les Kabyles de continuer l'œuvre de pillage qu'ils avaient commencée. Je chassai tout ce qui ne faisait pas partie de la population de la Deyra et je fis placer des postes de cavalerie tout autour, pour assurer sa sécurité. Les gens qui composaient cette Deyra étaient dans un triste état, n'ayant presque plus de vivres, et il se trouvait parmi eux un grand nombre de blessés.

Je fis établir mes escadrons au bivouac à peu de distance, et bientôt la faim et la curiosité nous attirèrent quelques enfants à moitié nus. Nous n'avions emporté avec nous que très peu de biscuits de distribution; nous partageâmes avec ces malheureux. Deux des enfants qui s'étaient particuliè

rement adressés à moi me parurent moins bornés que les autres, et je les questionnai sur ce que pouvait être devenu Abd-el-Kader : soit ignorance, soit ruse, ils me donnèrent à entendre que l'Émir avait été blessé et se trouvait dans une des tentes de la Deyra.

Je fis aussitôt réunir les chirurgiens et les vétérinaires faisant partie de ma troupe, et je les envoyai soigner les blessés, en leur recommandant d'examiner attentivement si, parmi ceux-ci, il ne se trouverait pas un chef de taille moyenne, aux yeux vifs et intelligents, ayant une blessure à la jambe. Aucun individu répondant au signalement indiqué n'ayant été reconnu dans la Deyra, les officiers de santé et les vétérinaires revinrent au bivouac, et il me parut confirmé qu'Abd-el-Kader avait dû se diriger sur le sud de l'Algérie.

J'écrivis de suite au général de La Moricière pour l'informer du résultat de l'exécution de ses ordres, et je lui expédiai deux spahis arabes, porteurs de ma lettre.

Vers une heure du matin je reçus une réponse, par laquelle le général me faisait part de ses appréhensions au sujet de la fuite de l'Émir et me prescrivait de rentrer le lendemain matin au camp en passant par le col de Sidi Berrich, aussitôt que j'aurais été relevé par le colonel Mac-Mahon, qui devait garder la Deyra avec sa colonne d'infanterie.

Le colonel Mac-Mahon arriva en effet vers les dix heures du matin, et sa première parole fut pour me dire que son arrière-garde venait d'être attaquée par des cavaliers, qu'il pensait être des réguliers d'Abd-el-Kader et il ajouta qu'il avait vu un groupe de cavaliers sur le haut des montagnes et supposait que c'était l'Émir, avec ce qui lui restait de fidèles.

D'après les ordres que j'avais reçus du général de La Moricière, je devais me diriger à gauche de la route que venait de suivre le colonel Mac-Mahon, mais, d'après les indications que cet officier supérieur venait de me donner, je n'hésitai pas à me jeter à droite, pour reprendre la route qu'il avait suivie, en venant à moi.

Après une marche d'une heure environ j'aperçus, à un détour du chemin que je suivais, sur une montagne, à ma droite, le groupe de cavaliers dont m'avait parlé le colonel Mac-Mahon, et presque aussitôt je vis s'en détacher deux cavaliers

arabes, qui descendirent sur un mamelon, à quelque distance, et me firent avec leurs burnous un signal indiquant qu'ils voulaient parlementer.

J'envoyai de suite deux spahis en avant, et ceux-ci revinrent me dire que l'émir Abd-el-Kader était au milieu du groupe de cavaliers que nous apercevions, et qu'il faisait demander qu'elle était cette troupe et qui la commandait. Renseigné sur ses demandes, Abd-el-Kader, auquel mon nom était connu depuis longtemps, me fit prier de venir lui parler.

Je lui fis répondre que, s'il voulait venir lui-même, avec quinze cavaliers, jusqu'au mamelon où se trouvaient ses deux cavaliers, je m'y rendrais de ma personne, également avec quinze cavaliers.

Cette proposition ayant été acceptée, je fis descendre le restant de ma colonne auprès d'un palmier, qui se trouvait sur le lieu même où, en 1845, avait été tué le brave colonel de Montagnac, ainsi que ses intrépides compagnons d'armes, un peu au-dessus du marabout de Sidi-Ibrahim. Je me rendis ensuite, avec mon escorte, auprès d'Abd-el-Kader.

En arrivant, nous nous saluâmes, et l'Émir, sachant que je parlais la langue arabe, m'interrogea sans préambule pour me demander si le général de La Moricière tiendrait la parole qu'il avait donnée.

Je répondis que j'ignorais les intentions du général, mais que les officiers français n'avaient pas l'habitude de manquer à leurs engagements, qu'au surplus, j'allais rejoindre le général et qu'il n'avait plus d'autre parti à prendre, que de venir avec moi.

Abd-el-Kader, comprenant bien, en présence de ma cavalerie toute fraîche et des chevaux fatigués de ses gens, que toute résistance deviendrait inutile, se mit en marche au milieu de mon escorte. J'étais à sa gauche et je lui fis traverser la haie que mes 8 escadrons formaient de chaque côté de la route descendant au marabout de Sidi-Ibrahim, où il voulait faire une dernière prière.

A cette époque, la cavalerie d'Afrique était composée d'anciens soldats, ayant tous fait plusieurs campagnes; leur tenue militaire et leurs figures martiales ne laissaient rien à désirer.

Cet homme, qu'en l'abordant j'avais jugé inquiet et abattu, retrouva au milieu de cette belle cavalerie ses instincts guerriers, et, oubliant sa position actuelle, il se grandit sur sa selle, son regard s'anima. Admirant cette troupe remarquable, il me dit cette parole, qui dévoilait ses ambitions déçues : *Si j'avais eu tous ces beaux cavaliers, je serais à Fez* (résidence de l'empereur du Maroc).

Abd-el-Kader me demanda ensuite à être conduit, avec toute sa famille, à l'Aïn-Safra, petit village kabyle au bord de la mer et distant de Djemma-Ghasouat (Nemours) d'environ 2 lieues : nous étions suivis par ses femmes et les enfants de sa Smala particulière et par plusieurs cavaliers, parmi lesquels Mustapha-ben-Ihassis, son beau-frère, et Kaddour-ben-Nallāl, neveu de l'ancien marabout de Milianah, l'agha Si-Embarek, tué à Milah.

Le bruit avait couru depuis quelques jours, dans notre camp, qu'un bâtiment léger anglais croisait dans ces parages afin de pouvoir enlever Abd-el-Kader et sa famille, et je crus ne pouvoir déférer à la demande de l'Émir qu'en ce qui touchait sa famille : quant à sa personne, je lui déclarai que j'allais informer le général de La Moricière des événements qui venaient d'avoir lieu, et que nous devions attendre sa réponse à l'oued Sidi-Ibrahim, où il avait demandé à s'arrêter pour faire ses ablutions.

J'envoyai de suite le lieutenant de spahis de Mirbeck, avec une escorte de quelques cavaliers, pour porter au général quelques lignes tracées au crayon, par lesquelles je lui annonçais qu'Abd-el-Kader était entre mes mains.

Je détachai en même temps deux cavaliers à Nemours, pour prévenir le lieutenant-colonel de Plagnat de faire transporter au bord de l'Aïn-Safra le nombre de tentes nécessaires pour recevoir la famille et la suite d'Abd-el-Kader.

Il est indispensable que j'entre ici dans quelques explications sur ce qui va suivre, afin que l'on puisse bien comprendre la position délicate dans laquelle j'allais me trouver.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, M. le lieutenant-colonel de Plagnat avait pour colonel M. de Cotte; le colonel Mac-Mahon était commandant supérieur de Nemours et avait, par conséquent, sous ses ordres ces deux officiers supérieurs.

Le colonel de Cotte avait demandé à m'accompagner, lorsque j'avais été envoyé par le général de La Moricière à la recherche de la Deyra, et je lui avais accordé sa demande. Ne voulant pas perdre de vue, un seul instant, Abd-el-Kader, j'avais prescrit au colonel de Cotte d'écrire lui-même au crayon l'ordre à son lieutenant-colonel de Plagnat de prendre les mesures dont j'ai parlé plus haut, pour la famille de l'Émir.

Le colonel de Cotte, dans les quelques mots qu'il traça très vite, ne me désignait pas nominalement, mais signa, *par ordre du colonel, commandant la colonne.*

Au moment où tout ceci se passait, le canon se fit entendre à Nemours, et, comme S. A. R. le duc d'Aumale, alors gouverneur général, était attendu, je présumai de suite que le canon annonçait l'arrivée du Prince.

J'en eus bientôt la confirmation, car mes deux cavaliers arabes revinrent, m'apportant un billet m'annonçant l'arrivée à Nemours du duc d'Aumale, et l'invitation pressante de lui amener *directement* Abd-el-Kader et sa Deyra. Je me trouvai fort embarrassé. Ayant reçu ma mission du général de La Moricière et étant placé sous ses ordres directs, il me semblait que c'était à lui que je devais conduire *mon prisonnier.* Fort heureusement, en relisant plus attentivement cette dépêche, je m'aperçus qu'elle était adressée au colonel Mac-Mahon que l'on croyait être le commandant de la colonne.

Je remis donc la lettre à deux cavaliers et je les fis partir pour la Zouia-el-Mira, où le colonel Mac-Mahon m'avait remplacé le matin.

Libre de ce souci, je prévins immédiatement, par un nouveau billet, le général de La Moricière de ce qui se passait, et je dis à l'Émir qu'il fallait monter de suite à cheval, pour nous diriger vers le camp du général.

Ici un nouvel obstacle se présenta. Malgré tous les ménagements possibles que j'avais employés pour vaincre la volonté formelle d'Abd-el-Kader, il se refusait obstinément à se rendre au camp français.

Enfin, à bout d'arguments, je lui déclarai résolument qu'il allait me mettre dans la cruelle nécessité de le contraindre à faire ce que les ordres que j'avais reçus me prescrivaient.

Je lui rappelai avec quelle rigueur il aurait puni un de ses lieutenants qui ne lui aurait pas obéi, et que j'étais dans une pareille situation vis-à-vis du général. J'ajoutai que, bien certainement, nous n'irions pas jusqu'au camp français; que nous rencontrerions le général sur notre route, qu'il était prévenu.

Cette dernière considération le décida. Ce qu'il redoutait, c'était d'être donné en spectacle à nos soldats : il ignorait alors la délicatesse de nos procédés envers nos ennemis; il les a bien appréciés depuis, et nous a donné des preuves qu'il en était digne.

Nous prîmes le chemin du camp, et, en passant devant le marabout de Sidi-Ibrahim, qui portait encore les traces sanglantes des malheureux chasseurs du 3e Bataillon, tués le 26 septembre 1847, je fis mettre le sabre à la main et sonner la marche.

Abd-el-Kader eut un moment d'émotion et demanda à l'interprète, qui marchait près de lui, si les Français allaient le mettre à mort.

Je m'empressai de le rassurer, et je lui dis que si nous savions respecter un ennemi vaincu, nous savions aussi honorer la mémoire du courage malheureux et que je faisais rendre un hommage à nos camarades tués le 26 septembre 1845.

Quelles tristes réflexions dut faire Abd-el-Kader en passant sur les mêmes lieux où, deux ans auparavant, il avait triomphé d'une colonne française sous les ordres du lieutenant-colonel de Montagnac, et qu'il revoyait aujourd'hui en captif et dépouillé de son prestige!

Peu d'instants après avoir dépassé le marabout, je vis au loin, devant nous, s'élever une grande poussière et je me portai au-devant du général de La Moricière, auquel je remis mon prisonnier.

Abd-el-Kader mit pied à terre, le général en fit autant et il commençait à peine à causer avec l'Émir, que le général Cavaignac et le colonel de Beaufort d'Hautpoul, aide de camp du duc d'Aumale, arrivèrent de Nemours, à toute vitesse de leurs chevaux. Tout fait supposer que le général Cavaignac, qui accompagnait le Prince, et le colonel de Beaufort, avaient reçu la mission d'enlever l'Émir, pour le conduire directement

au Prince. Le général Cavaignac, qui venait de débarquer avec S. A. R. ne put s'empêcher, avec un mouvement de dépit, de s'écrier : *Le général La Moricière!*

Il faut se rappeler, qu'à cette époque, il existait entre les généraux de La Moricière et Cavaignac un profond dissentiment qui datait de l'affaire du 13 octobre 1845, dans laquelle les Trara, battus et rejetés avec leurs familles sur le bord de la mer, se trouvaient à la merci d'un vainqueur irrité de leur trahison.

Mais ce vainqueur était un homme plein de sentiments généreux, il leur accorda la vie en prononçant ces belles paroles : « *L'excitation des troupes les pousserait à une vengeance trop cruelle.* »

Le général Cavaignac, au contraire, recherchant la popularité, partageait le désir de vengeance commun à toute l'armée et voulait exterminer la tribu entière des Trara. Son irritation fut telle, qu'il ne craignit pas de faire enlever sa tente, placée auprès de celle du général de La Moricière, et de la faire transporter, à la vue de l'armée, à l'autre extrémité du camp. Qui eût pu prévoir, à cette époque, que ces deux hommes, si différents de caractère, se réuniraient un jour dans une même pensée gouvernementale et que le supérieur de 1845, qui méritait de l'être à tous égards, deviendrait l'inférieur en 1848? Triste effet des révolutions, qui bouleversent, sans raisons, les positions sociales les mieux assurées par le mérite.

La colonne se remit en marche et se dirigea sur Nemours, où elle arriva vers les cinq heures.

Nous étions réunis pour dîner, lorsqu'on vint inviter, de la part du Prince gouverneur général, tous les colonels présents; moi seul, je ne reçus aucune invitation, mais seulement l'ordre de partir le lendemain matin à six heures avec toute ma cavalerie, que je devais reconduire au camp de Bel-Ouassini.

Je fus justement blessé d'une exception qui me semblait le blâme de la conduite loyale que j'avais tenue, et je fus le soir même en exprimer tout mon étonnement au général de La Moricière.

Le général me dit qu'il arrangerait tout cela, qu'il y avait

eu un malentendu, mais que je devais être sans inquiétude. Effectivement, vers une heure du matin, je reçus du général de La Moricière l'ordre de réunir mes escadrons sur le terrain de manœuvres en dehors de la ville, afin que le Prince pût en passer la revue.

Le lendemain 24, le Prince arriva à l'heure indiquée, et, au moment où je me portais au-devant de lui pour le saluer et prendre ses ordres, il me dit d'un air très gracieux :

« Mon cher colonel, je suis très satisfait de vous; vous avez très bien agi comme toujours. Je vous retiens à déjeuner ce matin; vos escadrons partiront et vous les rejoindrez plus tard, avec une escorte. »

Le général de la Moricière me fit un signe de tête, que je compris, et qui voulait dire que tout était changé depuis la veille.

J'avais été desservi auprès du Prince gouverneur général, comme je l'ai été depuis chaque fois que j'ai été assez heureux pour rendre quelque grand service à mon pays.

Si la haine et la jalousie doivent rester étrangères à tous les cœurs francs et loyaux, c'est certainement de l'armée, qui ne forme qu'une grande famille, qu'on les devrait bannir, mais...!

Après la revue, nous reconduisîmes le Prince à sa demeure et il fit demander Abd-el-Kader. L'Émir arriva sur sa jument noire qui avait une grande réputation en Algérie, et quelques voix, plus courtisanesques que généreuses, s'écrièrent auprès du Prince qu'Abd-el-Kader eût à mettre pied à terre, ce qu'il aurait certainement fait sans y être invité, puisque le Prince venait à pied au-devant de lui, dans le jardin de la maison qu'il occupait.

Cette entrevue fut très émouvante : en effet, pouvait-on ne pas compatir à la haute infortune de cet homme illustre, qui depuis dix-huit ans avait tenu en échec notre armée d'Afrique, qui avait été un moment l'allié du roi de France, devant lequel il venait aujourd'hui s'humilier, et qui allait quitter peut-être à tout jamais cette terre d'Afrique sur laquelle il avait régné, défendant son pays et sa religion, et au sein de laquelle reposaient ses ancêtres?

Qui nous eût prédit, alors, que ce souverain déchu mon-

trerait un jour un cœur assez haut placé au-dessus de l'adversité, pour se faire le protecteur de ces chrétiens qui le chassaient de sa patrie après l'avoir dépouillé de tous ses honneurs!

Pendant la journée qui précéda le départ de l'Émir, chacun voulut avoir quelque objet lui ayant appartenu; je ne lui demandai qu'un simple billet de sa main et revêtu de son cachet, par lequel il constaterait que j'avais eu pour lui tous les égards dus à son malheur.

Il eut la pensée délicate d'écrire une lettre pour mon fils, jeune homme de dix-sept ans, bien connu de tous les Arabes au milieu desquels il avait vécu enfant et dont il connaissait et écrivait parfaitement la langue. Abd-el-Kader le savait.

Dans cette lettre, l'Émir faisait de moi un éloge que je n'ai pas à rapporter ici, mais mon fils conserve comme un titre précieux ce souvenir, qui sera l'un des plus honorables des archives de ma famille.

Jusqu'au mois d'août 1850, je n'avais plus entendu parler d'Abd-el-Kader lorsque je fus appelé à cette époque par le ministre de la Guerre, comte d'Hautpoul, qui me demanda le récit exact des faits que je viens de rapporter.

Deux députés avaient interpellé le gouvernement et le sommaient de mettre en liberté l'Émir, qui n'avait pas été fait prisonnier, mais s'était rendu sur la parole donnée par un général français. Le Prince Président, Louis-Napoléon, partageait cette opinion et disait à ses ministres « *qu'il ne voulait pas être, vis-à-vis Abd-el-Kader, ce qu'avait été, vis-à-vis de son oncle, sir Hudson Love, d'exécrable mémoire.* »

Le ministre de la Guerre soutenait avec raison, selon moi, que les deux positions étaient complètement dissemblables et il faisait, de la solution de la dernière, une question de portefeuille.

Il se présenta donc à la commission désignée pour examiner l'interpellation, muni de mon écrit, appuyé par l'extrait ci-après du registre de correspondance du général de La Moricière.

ARMÉE D'AFRIQUE

PROVINCE D'ORAN

EXTRAIT

du journal des opérations de la colonne de l'ouest, commandée par M. le lieutenant général de La Moricière, depuis le 20 novembre jusqu'au 26 décembre 1847.

22 Décembre.

Après une heure de marche, le lieutenant général apprend qu'un de ses pelotons de reconnaissance est engagé avec l'Émir. Il fait prendre le trot et bientôt le lieutenant Bokouid, qui commandait ce peloton, vient dire que l'Émir demande à faire sa soumission. L'aman est accordé et la colonne continue sa route jusqu'à des ravins remplis d'eau et situés à trois quarts de lieue ouest de Sidi-Ben-Djenan.

C'est là qu'on fait la grande halte, en attendant l'arrivée de l'Émir, *sur laquelle on ne comptait pas, d'ailleurs, d'une manière absolue.*

Pendant la grande halte, treize cavaliers réguliers viennent faire leur soumission partielle et annoncent que la Deyra tout entière a envoyé ses principaux au camp, pour demander l'aman.

Alors le colonel de Montauban reçoit l'ordre d'aller avec six escadrons chercher la Deyra pour la conduire à Sidi-Ben-Djenan, où elle sera reçue par le colonel Mac-Mahon, qui se rend sur ce point avec les deux bataillons de sa réserve. La colonne se remet en marche à quatre heures pour rentrer au camp, où elle arrive à deux heures après-midi.

23 Décembre.

La colonne fait séjour au camp. Dans la nuit, on a appris par le colonel de Montauban que la Deyra, exténuée de fatigue, n'a pas pu être conduite à Sidi-Ben-Djenan. En conséquence le colonel est resté pour la garder avec sa cavalerie et il attendra, pour revenir au camp, qu'il ait été relevé par le colonel Mac-Mahon, qui reçoit l'ordre de rejoindre la Deyra.

A onze heures, le lieutenant général part de sa personne, escorté par trois escadrons de cavalerie, pour aller voir la Deyra, donner ensuite ses instructions pour son licenciement et se rendre de là à Nemours, où S. A. R. Monseigneur le duc d'Aumale doit arriver.

Chemin faisant, le lieutenant général apprend qu'*Abd-el-Kader est entre les mains du colonel de Montauban.*

Après avoir reçu la lettre d'aman, qui lui avait été envoyée, l'Émir s'était mis en route pour venir à nous et avait rencontré le colonel de Montauban, au moment où il se dirigeait vers le camp, après avoir été relevé à la garde de la Deyra par le colonel Mac-Mahon.

Le colonel de Montauban s'était arrêté avec *son prisonnier* à Sidi Ibrahim et c'est là qu'il fut rejoint par le lieutenant général.

Le Prince était arrivé le même jour à onze heures du matin à Nemours. Le soir, il recevait Abd-el-Kader soumis, des mains du lieutenant général de La Moricière.

Pour extrait conforme.

Le lieutenant-colonel, chef d'État-Major de la Division d'Oran,

signé : E. RENSON

(Aujourd'hui général de division, Directeur général au ministère de la Guerre.)
Ici le cachet de la division d'Oran.

Je possède la pièce originale. Cet extrait renferme quelques petites inexactitudes, que mon récit fait ressortir, mais le fait principal est constaté par les mots que j'ai soulignés. Si Abd-el-Kader était venu par suite de la parole donnée par le lieutenant-général, il se serait rendu dans la nuit du 21 au 22, au lieu où nous l'attendions : la journée du 22 s'était écoulée sans qu'il parût, et le rapport du général constate que l'on mettait en doute qu'il vînt.

L'expression « *avec son prisonnier* », prouve suffisamment qu'à l'époque où il fit son rapport, il ne le considérait pas comme étant venu librement.

La vérité, c'est que l'Émir, croyant n'avoir à craindre d'autre troupe que l'infanterie du colonel Mac-Mahon, après avoir fait un dernier acte d'hostilité, espérait peut-être pouvoir se rendre sur le bord de la mer et s'embarquer sur le bâtiment anglais dont j'ai parlé, plus haut.

Il fut surpris de voir la cavalerie, que je commandais, déboucher des montagnes et comprit alors qu'il n'y aurait eu aucun moyen de pouvoir échapper à son triste sort : il vint se rendre, ainsi que je l'ai indiqué.

La commission du Corps Législatif en jugea ainsi à la vue des pièces, que lui présenta le ministre (voir le journal de 1850) et l'interpellation n'eut aucune suite.

GÉNÉRAL COUSIN DE MONTAUBAN
COMTE DE PALIKAO

En dépit des circonstances qui avaient marqué leur début, les relations entre le général Cousin de Montauban et l'émir Abd-el-Kader restèrent toujours des plus cordiales, ainsi qu'en témoigne le billet suivant, choisi dans une nombreuse série de lettres du même ordre :

« Louange à Dieu,

» Au Personnage heureux, au bras de l'Empire, et qui en est le sabre tranchant et la flèche acérée, au doué de sagacité,

» Monsieur le général Cousin de Mautauban.

» En s'informant des nouvelles de votre santé, votre dévoué vous adresse ses félicitations à l'occasion du renouvellement de l'année et demande au Très-Haut la continuation de votre bonheur, de multiplier à jamais sur vous ses bénédictions, ses dons et ses faveurs.

» Veuillez recevoir les vœux d'un ami tout dévoué et également présenter mes hommages à Madame la Comtesse de Montauban ainsi qu'à ses chères filles.

» ABD-EL-KADER. »

Le 20 ramazan 1285 (janvier 1869).

THE KID[1]

III

On ne se dérobe pas impunément à ses devoirs d'homme. Le monde est impitoyable pour les faux couples. Le quartier s'alarma bientôt de voir séquestrer cet enfant. Séquestrer dans la liberté suprême; le délit était particulièrement inadmissible.

La première attaque vint de l'instituteur. Jérôme avait redouté ce danger dès le premier jour, car l'école était malheureusement placée en face de la maison, au centre des seuls terrains non construits de la rue. Jamais les enfants vagabonds n'avaient été contraints de vagabonder dans une zone aussi pleinement balayée par les regards de l'instituteur. A cause des phrases gigantesques peintes sur ses divers frontons : Instruction obligatoire, Gymnastique obligatoire, Récréation obligatoire, le bâtiment paraissait une menace constante aux deux amis. Quelle malchance avait voulu qu'ils tombassent juste dans un des lieux les plus hypocritement sacrés de cette Tribu qu'ils fuyaient, dans le sanctuaire même où se distribuaient aux futurs hommes, avec générosité et astuce, toutes ces connaissances qu'ils avaient reniées, la séparation du monde en continents, des continents en nations, le rôle inférieur des animaux et des nègres, l'omnipotence de la comptabilité!... De cette jeune foule Jérôme entendait déjà aux heures

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août.

de rentrée, quand les élèves répétaient une dernière fois à leur mère ou leur sœur leur dernière leçon de pluriel, ou d'hygiène, ou d'histoire, résonner dans leur fausseté toutes les vérités du pays et de la génération....

— Un cheval. Un chevaux.

— Alors les deux Américains sans armes tuèrent les quarante-cinq Allemands.

— Sans quoi le monde actuel n'existerait pas? Sans Washington et sans Lincoln.

— Celui qui a la rougeole la déclare au chef de famille, au chef de district, à l'Office principal de la Santé publique...

Au début, l'enfant avait été pris dans ces courants, alors qu'il sortait pour une commission ou une promenade, et ne s'en était libéré chaque fois qu'à grand'peine, mené par la cohue jusqu'au perron d'où le maître de service l'avait examiné d'un œil soupçonneux. Il évitait maintenant de descendre aux heures de l'arrivée et de la sortie. Mais la précaution n'était pas suffisante. Il y a toujours, aux abords d'une école, un élève en retard, ou en école buissonnière, ou mis à la porte de la classe pour un moment, c'est-à-dire un élève en qui la jeunesse justement est particulièrement virulente. A la minute où l'enfant sortait, assuré qu'il ne trouverait plus dans la rue que les vieillards, les ouvriers, les femmes, et que le monde, grâce à l'instruction laïque, venait de se libérer pour trois heures de l'enfance, surgissait presque toujours à sa rencontre, dans un miroir inverse, un enfant de son âge, de sa taille, de son teint, le contraire de lui. Ce sosie approchait, de face ou de biais, selon que prédominait déjà en lui l'audace ou l'hypocrisie de l'enfance, et essayait de le séduire. Jérôme, de sa fenêtre, voyait avec angoisse se jouer cette scène de séduction ou d'intimidation, tellement plus sinistre que celles du racolage qui sévissaient sur ce trottoir aux heures de la nuit. Le petit racoleur pour l'enfance prenait l'autre par le bras, voyait ses poches vides de toupies, de stylos, de candies, et essayait de l'appâter, comme un déserteur, avec des jeux, de l'argent. Il avait toujours sur lui une foule d'objets tentateurs, et l'on sentait qu'avec ses cartes de poker, ses dés, c'était moins pour son petit brigandage et ses voluptés qu'il gagnait l'enfant que pour la communauté, pour l'histoire écrite par

Michael Evans, la morale rédigée par Julius Levinson, pour cette école enfin où l'on entendait des voix geignardes d'hommes planer au-dessus d'un silence hypocrite d'enfants. Parfois, exaspéré du mépris qu'avait l'autre pour les billes, le chewing gum, il le bousculait, s'arrangeant pour l'inonder de boue, ou, s'écartant, lançait des boules de neige, logeant dans chacune, en vrai enfant qu'il était, un caillou ou un noyau de glace. Dans l'école, le chant national, ou le psaume du jour, s'élevait en action de grâce : on y avait deviné qu'un petit voyou vengeait à cette minute sur la candeur et l'ignorance tous les premiers des cours.

Parfois ils étaient deux élèves mis à la porte, l'un expulsé de la morale pratique, l'autre de la géométrie élémentaire, mais dans la même liberté, médiocre et turbulente. Ils s'emparaient de lui, le ligotaient au besoin. Ils l'entouraient, ils l'encadraient, l'obligeaient à sauter sur un pied, à trouver un nouvel équilibre, à manier la fronde, à se livrer à tous ces exercices de préparation à la guerre et au carnage universel que sont les jeux de l'enfance, à allumer de petits feux qui seront plus tard les incendies des villes, ou les incendies volontaires des autos assurées tout risque, à entasser trois pavés qui seront plus tard les barricades ou les murs mitoyens, à faire des grimaces qui plus tard seront les promesses, les déclarations, qui seront les pleurs et l'amour. Ils le maintenaient d'une étreinte qui était son supplice le plus grand, car une odeur montait d'eux qui serait plus tard celle de l'alcool ou de la misère, jusqu'au moment où un animal passait à portée, leur donnant, plus que cet enfant encore, la chance de torturer une vie sans défense. Parfois, dans la rue vide de garçons, une petite fille, sauvée de la classe par un rhume ou la lessive de sa mère, s'attardait à le contempler, alléchée par ce qu'il y avait de plus âgé même que la vieillesse sur ce joli corps, ce joli visage, savourant son air triste, admirant sa solitude. La perspective magnifique de pouvoir un jour caresser de près une tristesse analogue, vivre avec un pareil isolement, lui donnait pour accomplir sa commission chez l'épicier ou le pharmacien une exubérance sacrée, et elle se retournait pour sourire au petit inconnu, observée de la fenêtre par un des maîtres qui voulut un jour en avoir le cœur net, rattrapa

l'enfant, et l'amena dans le préau. C'était un ancien répétiteur de minéralogie, qui adorait que les élèves eussent passé, au concours final, un examen brillant, car il leur posait alors une question sur la formation des silicates, et les désarçonnait, quelquefois pour la vie.

— Vous ne venez pas en classe?

— Non.

— Pourquoi? Vous savez tout?

— Non.

— Vous avez fini vos études dans une autre école?

L'enfant fit un signe qui pouvait passer pour un oui.

— C'est ce que nous allons voir...

La petite fille avait suivi à la dérobée. Debout derrière l'instituteur, elle assistait au supplice.

— Votre nom? Votre âge? Votre famille? Votre ville?

L'enfant ne répondit pas. Il eût suffi, pour l'étourdir, d'une seule des quatre questions que l'autre posait à la fois.

— Votre livret scolaire? Pas de livret scolaire? J'ai donc le droit de vous faire passer sur-le-champ un examen, et, si vous n'avez pas la moyenne, de vous renvoyer à l'école. Quels sont les quatre points cardinaux?

La petite fille ne connaissait que cela. Elle tenta de les souffler à l'enfant du bout des lèvres, comme des bulles, puis de les désigner du doigt. C'était une petite fille débrouillée. On sentait qu'elle aurait distingué son nord-nord-est, son sud-ouest-ouest... Mais l'enfant se tut.

— Les trois vertus civiques du jeune citoyen des États-Unis?

La petite fille les connaissait encore. Elle s'efforça de les indiquer par des gestes. Un geste qui lui fit gonfler la poitrine et relever la tête, un second par lequel elle épousseta ses souliers et ses cheveux, d'ailleurs douteux, un troisième qu'elle mima assez mal par une phrase volubile, car il s'agissait en l'espèce de la réserve dans la conversation. L'instituteur examinait l'enfant avec la rage de quelqu'un auquel échappe la vengeance des silicates, que pareille ignorance rendait vaine. Il avait tiré de sa poche un carnet.

— Je vous mets des notes. Passons à la lecture. Lisez.

Il tendit le Précis de Samuel Bull, où est décrite la vie d'une

famille parfaite, les défauts étant personnifiés par une famille cousine. L'enfant le prit, l'ouvrit, le regarda sans mot dire. Il le tenait à l'envers, à la page des boissons familiales, sans songer à le retourner. A l'esprit de l'examinateur vint alors une idée affreuse, l'idée que cet enfant pouvait ne pas savoir lire. Il écarta d'un geste la petite fille que pouvait gagner une aussi terrible contagion, et entraîna le monstre vers un tableau noir. Quand Jérôme parut, inquiet du retard, il vit la petite tête qui se découpait en profil sur le sinistre horizon, maculé de craie. Les petites lèvres tremblaient, les cils battaient; ce n'était pas un enfant absolument entraîné à se faire encadrer le visage, dans un cirque, par des poignards ou des flèches. Il bondit vers Jérôme.

— Qui êtes-vous? — demanda le maître.

— Qui vous voudrez.

— Son professeur sans doute?

— Son professeur.

— Je vous félicite. Vous aurez de nos nouvelles.

Les nouvelles arrivèrent dès le lendemain.

***

La nuit n'avait pas été tranquille pour Bardini. Réveillé par un bruit léger, il avait vu l'enfant qui pénétrait dans sa chambre et tentait d'ouvrir la fenêtre. Il avait tiré les rideaux, il était illuminé par la lune, et dans cet éclat, les yeux fermés, se cognait en aveugle aux vitres. Évidemment il était somnambule. Toute la neige des toits scintillait, un bec électrique voisin doublait d'or tout cet argent, et soulignait chaque geste, chaque attitude de l'enfant occupé à mimer sans doute une scène de cette vie passée dont Jérôme et lui ne savaient plus rien. Jérôme se sentit d'abord indiscret et il l'observait non sans quelque angoisse et non sans remords. Mais il fut vite rassuré. Pas un aveu, dans ce spectacle, qui pût rattacher l'enfant à la masse des autres enfants. Tout ce que l'on devinait, c'est qu'il venait d'un pays chaud, c'est que son ancienne existence donnait sur la mollesse et le soleil. Devant la fenêtre givrée, il s'éventait, se protégeait le visage de la main contre

un rayon trop brûlant. Son front lisse et froid une fois épongé, il s'asseyait sur la chaise viennoise de faux acajou avec l'aise de ceux qui se laissent aller dans un fauteuil à bascule. Des cheminées d'usine raidies dans le gel, des ronds-points bordés de glace, des stores pétrifiés sur lesquels la pancarte avec le mot Ice posée pour le fournisseur semblait glorifier l'élément présentement dominateur, il recevait le reflet d'une plaine inondée de joie et où les cotonniers offraient aux mains noires leurs boules éclatées. Le feu dans la cheminée était éteint. L'enfant était sûrement transi, Jérôme n'osait, dans la crainte d'un réveil dangereux, jeter sur lui une couverture, mais, les dents claquant, les oreilles rougies, il goûtait à pleins poumons le tropique et midi. Puis il ramassa on ne sait quel petit être et le prit dans ses bras. Était-ce une sœur cadette, un chien préféré? Il le tenait pressé contre lui, l'embrassait, — dans cette première existence il y avait eu des caresses, — lui montrait à la fenêtre tout ce coton étincelant, puis reprenait dans l'étroite chambre sa promenade d'autrefois dans l'immense véranda, se heurtant durement aux murs dressés aujourd'hui sur son passage, meurtri par ce nouveau cloisonnage du monde. Il regagna enfin son lit, — s'y blottit avec mille réserves, tout au fond, — dans l'autre existence, il y avait un compagnon de lit, — alors que d'habitude il dormait juste au centre, — et il ne bougea plus. Près de quelle mère souffrante, de quel père chatouilleux la nuit, s'étendait-il ainsi? Près de quelle grande sœur aînée habituée à répondre par un coup de talon aux plus légères atteintes? Bardini l'entendit un moment respirer de ce souffle qui n'est celui ni de l'éveil ni du sommeil, et, comme il s'était approché, il lui fut donné de connaître le visage de nuit de l'enfant d'autrefois. Un visage extraordinairement confiant, heureux; cher enfant, qui pour Jérôme avait fui le bonheur; une pureté de teint, une tenue des lèvres, une noblesse des tempes, une de ces faces sur lesquelles le moindre mot inattendu doit créer d'autres traits et d'autres sens; et d'ailleurs, bientôt, sous l'œil de Jérôme, c'est ce qui arriva sans que le mot fût dit. L'enfant passa soudain à son vrai sommeil, le masque surnaturel tomba de la petite tête, et, du poids de sa vraie solitude, il reprit ce milieu du lit d'où le père aux chevilles susceptibles, la mère

douloureuse et la sœur géante venaient déjà de disparaître.

Dès le matin, Bardini mit l'enfant au courant de ses projets. Il voulait gagner New-York et fuir l'inquisition de l'école. C'était la première fois, dans tant de disparitions, qu'il avait un compagnon ou un complice de fuite; mais dans le fait de sentir un autre préparer la même évasion, doubler cet acte, lâche au fond, d'audace et de loyauté, Bardini trouvait une joie qu'il n'avait plus espérée. Si dans les morts, les fiançailles, un enfant se préparait en même temps que vous à la mort, aux fiançailles, quel surcroît de beauté pour ces actes! On le sentait plein de son rôle, il rajeunissait la fraude des âmes libres contre la vie; il était comble de cette foi qu'ont les enfants de contrebandier, ou qui aident à passer la drogue, et, dans leur désir d'abuser la police du monde, s'amusent à tromper, ce que leurs parents jugent à tort inutile, jusqu'au chat de la maison et jusqu'aux arbres. Jérôme avait l'habitude de partir sans bagage, laissant dans les chambres d'hôtel, comme une partie du meublé, ses livres ou ses vêtements. Mais la valise restait encore pour l'enfant le symbole du départ, et il n'osa pas le décevoir. Il réapprit à plier des pantalons, à serrer des faux-cols, toute une besogne dont il se croyait pour l'avenir déchargé. Malheureusement, l'enfant se mit à tousser, d'une toux déjà forte, telle qu'on la prend au soleil de la nuit. Bardini le fit étendre; il avait la fièvre; il refusait de se coucher, mais il se sentait déjà trop faible pour partir. La maladie mordait sur lui lâchement, avec cette ardeur joyeuse qu'elle affecte vis-à-vis des enfants, le moindre malaise dévoilant dans sa hâte sa pire extrémité, le moindre coryza faisant serpenter dans l'ombre sa queue de diphtérie ou de mort. Il fallut défaire la valise, retirer le pyjama, les pantoufles. L'enfant souffrait de voir se reconstituer dans la chambre, par son seul costume, le petit prisonnier de la ville, mais la promesse absolue d'un départ le calma, et, souriant, il se donna à sa sieste comme à un entraînement.

C'est vers minuit que l'on frappa.

On avait frappé trois coups distincts. Ce devait être le vent, qui soufflait aujourd'hui en tempête. Il n'y a encore que les éléments pour s'annoncer de façon aussi nette. Des doigts d'ivoire seuls eussent pu frapper avec cette précision.

Mais Bardini, tout angoissé qu'il fût, n'attendait quand même pas de visiteuses aux doigts d'ivoire.

On frappa à nouveau.

Ce n'était pas le vent. L'accalmie de l'ouragan était telle que Jérôme perçut ce mélange de demi soupirs, de froissements, de bruits de fer et d'argent, ce craquement même des os et de la chair qu'accumule une porte fermée devant un être humain. Son parti, d'ailleurs, était pris. Cette part de laquais toujours vive en nous qui nous pousse au téléphone, à la porte, elle était depuis longtemps congédiée par Bardini. Qu'était ce coup à la porte donné par un inconnu égaré à côté des coups qu'avaient frappés contre Jérôme même tant de souvenirs et d'appels? Ce qui fait répondre si vite les humains à toutes ces invites, c'est qu'ils croient que le bonheur leur arrive sous la forme d'un héritage, d'un gros lot, de la mort d'un ennemi... Voilà pourquoi ils ouvrent si facilement aux ramoneurs, aux inspecteurs du gaz, aux quêteurs de l'Y. M. C. A. Pour avoir ainsi l'idée à minuit d'aller visiter celui qui ne croit pas, qui ne donne pas, qui n'aime pas, il n'y avait en effet que l'Y. M. C. A. Qu'elle repasse...

Mais un coup de vent plus fort que les autres ébranla la maison, et secoua la serrure. La porte était à peine entrebaillée que déjà le visiteur était dans la chambre. C'était un petit homme vêtu de noir, de ce calibre restreint des huissiers ou des quêteurs que seule la chaîne de sûreté peut contenir. Et c'est ainsi, tragiquement, que commença l'intermède comique de M. Deane.

— Je suis M. Deane, — dit-il. — Excusez-moi de venir seul. D'habitude Mrs Deane m'accompagne, dès que l'école ou la police m'a averti. Mais la tempête était trop forte. Je viens pour l'enfant.

— Quel enfant?

Mais M. Deane répondit comme si Bardini avait demandé quelle Mrs Deane.

— Mrs Deane et moi avons la charge officielle des enfants perdus dans ce district.

— Il n'y a pas d'enfant ici, — dit Jérôme.

A côté l'enfant toussa. M. Deane prit un siège.

— Vous avez tort de me regarder de cet œil, cher monsieur.

J'ai été enfant perdu moi-même, et Mrs Deane elle aussi, d'ailleurs. Dieu a fait de ces deux parias un couple heureux, et l'a comblé de quatre filles, dont la cadette, à quinze mois, sait déjà dire ses trois prénoms...

L'enfant toussa. On devinait qu'il s'était retenu, effrayé par les voix. C'était un vrai déchirement.

— Ne voulez-vous pas qu'on le transporte dès ce soir à l'infirmerie? — continua M. Deane. — Je l'observe de loin depuis deux jours. Il y a deux sortes d'enfant : ceux qui ne toussent pas, et ceux qui toussent. Vous pouvez chercher; c'est la seule distinction vraiment juste pour l'enfance. Il est de ceux qui toussent... Il s'appelle?

— Je ne sais pas!

— Vous l'appelez?

— Je ne l'appelle pas.

M. Deane ne fut pas démonté pour si peu.

— Eh bien, nous l'appellerons Jack, si vous voulez. C'est encore l'appellation la plus légère pour qui sort d'une vie où il n'a pas eu de prénom. Je ne suis pas d'accord avec mon collègue du Maine qui prétend surcharger les enfants trouvés de noms plus caractéristiques... Il convient donc de ramener ce petit Jack à la vie sédentaire. Vous le connaissez. Vous avez bien voulu quelque temps assurer notre rôle... Conseillez-nous. Que faut-il à Jack pour qu'il ne fuie plus?

Par prudence, Jérôme acceptait la conversation. M. Deane n'inspirait pas d'antipathie. Il y avait encore malgré tout de l'ancien enfant perdu dans M. Deane, dans la rapidité de ses regards, dans la coupe de ses paroles... ou encore peut-être simplement de l'enfant.

— Pour qu'il ne fuie plus? Peut-être seulement qu'il n'ait plus de raison de fuir.

M. Deane secoua la tête.

— Cher monsieur, — dit-il, — on voyait que ce monsieur tout court le peinait et qu'il souffrait de n'y pouvoir ajouter Smith ou Jones, — ne croyez pas que je me méprenne sur le sens de vos paroles. Je sais ce que vous voulez dire : — Pour que Jack ne fuie plus, il lui faut simplement des parents beaux et heureux, une maison confortable et pleine de gaieté, des saisons toutes égales en joies et en fruits. Aucune petite

fille laide à vingt lieues à la ronde, et d'ailleurs dans le monde entier, aucun camarade avec des yeux qui louchent, des chiens favoris sans ténia, des chats aimés sans propension à l'hystérie, des lapins russes sans abcès au foie. C'est ce que vous avez essayé d'ailleurs de faire pour lui, si ma perspicacité n'est pas en défaut. Vous lui avez créé un monde où l'on ne doit de comptes à personne, de sourires et de pleurs à personne, où le désir est remplacé par une satisfaction continuelle et la religion envers Notre Seigneur par la politesse envers sa création... Prenez bien garde, et pour vous-même.

Il baissa la voix.

— Cher monsieur, je ne sais pas très bien si vous vous représentez exactement ce qu'est un enfant. Permettez-moi de vous avertir du danger. Si vous admettez une minute que c'est un être égal ou supérieur à vous, vous êtes perdu. Tout homme adulte qui se met à observer un enfant comme un être spécial, est perdu. Cette peau de satin, ces yeux qui filtrent, ces gestes qui inventent les gestes, ces voix, les seules voix qui ne sont pas des échos, de tristes échos, — si vous admettez que cela existe en soi, je ne vois pas très bien ce qui vous reste à faire dans la vie. Adorer l'enfance, c'est la pire hérésie. Songez à ce qui vous restera dans quelques années de votre divinité : un homme.

Bardini haussa les épaules.

— Ne haussez pas les épaules. Jack n'est pas une exception. Dans les quarante enfants qui nous sont actuellement confiés, je ne vois guère que six, sept avec Robert peut-être, qui puissent être observés sans dommage moral, qui ne soient pas des archanges de l'enfance, qui donnent vraiment l'impression d'être des enfants d'homme, dans lesquels on devine des créatures vouées au labeur, au tabac, à la prière, sous les mains desquels s'imaginent aussitôt les billets d'un dollar et les machines à écrire... C'est avec ces six-là, — et avec Robert au besoin, — que nous mettrons dorénavant Jack, si vous le voulez bien.

M. Deane devenait loquace. Jérôme le laissait parler. Il fallait gagner du temps.

— Ce que je vous en dis, — cher monsieur, — c'est pour vous épargner ce goût de la révolte, cette pente au néant que donne

la fréquentation, d'égal à égal, avec un bel enfant. Moi-même j'en ai longtemps souffert. Au début de mes fonctions, dès que j'étais en présence du petit garçon ou de la petite fille venus à pied de l'Alabama ou du Michigan, avec des haltes de nuit aux poubelles, ou par le chemin de fer, blottis sur des boggies, ou dans des derrières d'avion, partout enfin où les hommes laissent un peu du vide primitif, ou accroupis entre les deux cages d'une ménagerie et se cramponnant aux cahots d'une main craintive, car elle n'était pas toujours hors de la portée des fauves, j'avais souvent l'impression d'être moi-même l'accusé, le fugitif, d'avoir fui l'enfance. Les collègues se moquaient de moi, croyaient m'encourager en me disant que les enfants sont comme les lions, qu'ils voient l'homme à une échelle gigantesque. Je n'en étais que moins à l'aise. Ils voyaient donc mon impuissance, mon dénuement, ma maladresse à une échelle gigantesque. C'est seulement grâce à Mrs Deane, que j'ai trouvé une recette pour me sentir l'égal, l'égal au moins, d'un enfant quand je suis face à face avec lui.

Tout cela commençait à intéresser Jérôme. C'était en tout cas dans le sujet.

— Tu n'es vraiment pas raisonnable, — me répétait Mrs Deane, — de te laisser intimider ainsi par les enfants. Les hommes adultes leur sont bien supérieurs. Tu es supérieur à n'importe quel enfant. Y a-t-il eu des épopées, des croisades, des guerres d'enfants? Y a-t-il dans les musées un seul tableau d'enfants? Et à côté des simples hommes, très suffisamment intelligents et beaux, — je parle d'après Mrs Deane, — il y a les grands hommes, alors qu'on en est encore à chercher les enfants grands ou sublimes.

L'enfant toussa. M. Deane fut légèrement démonté. Il savait trop qu'une fluxion de poitrine chez un enfant balance largement le talent à l'aquarelle chez un homme.

— Je me promis donc de rassembler autour de moi, au prochain petit fugitif, pour m'assister dans mon interrogatoire, les présences de tous les grands hommes qui ont servi l'humanité. Ils sont d'ailleurs moins nombreux que Mrs Deane est portée à le croire, surtout si vous éliminez d'abord, comme il est indispensable, les conquérants. Je vous assure que Napo-

léon ou Attila vous sont de peu d'assistance devant un regard de onze ans, ou un petit corps rachitique, ou une coquille d'oreille déviée par les coups. Mais, du jour où j'imaginai d'avoir près de moi Emerson, ou Pasteur, mon ascendant fut pris sur tous mes pensionnaires, hypocrites ou loyaux, sains ou vicieux. Mon premier sujet était pourtant intimidant : c'était le petit Ralph, qui s'était jeté d'un dixième à la vue du policier, et qui avait rebondi de véranda en véranda jusque chez un marchand de herses.

Se faire encadrer de deux enfants pour juger un homme, pensait Bardini, quelle puissance!

— A vrai dire, — continua M. Deane, — Emerson m'aide moins que Pasteur. Quand je fais front à l'enfant, étayé de celui qui empêche justement l'enfant de finir dans la rage ou la diphtérie, je me sens tout de même plus fort qu'avec un moraliste.

L'enfant toussa encore. L'inquiétude de M. Deane prouva que l'aide de Pasteur était plus valable vis-à-vis des enfants bien portants que des enfants malades.

— Je pense qu'on ne me séparera pas de cet enfant? — dit Jérôme.

— Je ne puis rien vous promettre, — dit M. Deane. — La libre disposition d'eux-mêmes n'a été donnée aux enfants par aucune législation. Entre vous et lui, il y a d'abord sa famille, ses cousins jusqu'au cinquième degré, puis l'assistance de l'État, puis l'assistance fédérale, puis la fondation Morgan Hartford dont Mrs Deane et moi somme les sociétaires. Le filet placé au-dessous des enfants qui tombent, aux États-Unis, est heureusement à plusieurs étages... Je parle par métaphore et sans penser au petit Ralph... Un dernier mot : reconnaissez-vous Jack dans ces fiches? J'ai choisi dans mes photographies, tenues à jour pour l'Amérique entière, celles où des enfants paraissent lui ressembler.

Il étala une douzaine de portraits, une douzaine d'enfants, de la taille et de l'âge de Jack, pris au milieu du paysage, à côté de personnes ou d'objets qu'ils avaient fuis quelques semaines ou quelques jours plus tard; un enfant qui avait fui une sœur cadette un peu bossue, un peu louche; un enfant qui avait fui une sœur aînée ravissante et championne de

ping-pong; un enfant déguisé en marquis qui avait fui un intérieur en chippendale; un autre qui avait fui un poney, un chat, un perroquet, un perroquet qui savait son nom. Un enfant, dans une photographie de patronage, qui avait fui trois cents enfants. Celui qui ressemblait à Jack était plus âgé que lui; Jérôme pensait avec reconnaissance à un Jack qui eût trouvé vers ses douze ans le moyen de revenir en arrière vers le cœur de son enfance et vers lui. Tous ces portraits d'ailleurs lui inspiraient un peu de la déférence et de l'amitié qu'il avait pour Jack. C'était là tous les pionniers d'un amour si grand de la vie, qu'il ne pouvait conduire qu'au dégoût dès la moindre expérience, tous les champions de cette course au vide qu'il était honteux, devant ces doux visages, de n'avoir entrepris que si tard, dans des conditions privilégiées, un peu lâchement, bourré de banknotes et de dureté, alors que ces petits êtres s'y étaient lancés de toute leur douceur avec une seule boîte de conserves qu'ils avaient passé des heures à ouvrir, les ongles sanglants, dans leur première forêt. Tout ce qu'il éprouvait confusément devant Jack seul se précisait. Son indignité à vouloir ne pas être humain. La stupidité sur lui de cette maladie effroyablement belle sur des enfants. Quand on a attendu plus de quinze ans, après sa naissance, pour se déclarer ennemi de la vie, c'est qu'on est fait pour elle; et toute cette fuite facile lui paraissait maintenant artificielle et banale. Ces petits fronts éclatants, car c'est en plein soleil qu'on avait photographié ces fils de la nuit, ces fillettes qui à neuf ans avaient déjà au visage toutes les beautés, aux mains toutes les tendresses, dans les yeux tous les mépris, c'est avec envie qu'il les regardait, et avec humilité.

Sur l'une des fiches, plus jaunie que les autres, on voyait un buste d'enfant rejeté en arrière, les lèvres serrées, les yeux menaçants, l'image de la vraie révolte.

— Ceci, c'est une plaisanterie, — dit M. Deane. — C'est moi le jour de mon entrée à l'œuvre. On ne voit pas mes bras, car ils m'avaient photographié de force... Vous voyez ce qu'on peut faire chez nous du vagabondage et de la haine... Quand nous donnez-vous Jack?

Jérôme tendit la main à M. Deane. Il serait facile de jouer cet homme naïf.

— Quand vous reviendrez, — dit-il. — A la fin de son rhume.

— Je peux le voir?

L'empressement de M. Deane n'était pas sans charme. Il restait, enclos dans son petit corps, un spectre de petit garçon qui s'offrait à jouer avec l'enfant qu'était encore Jack.

— Si vous voulez, — dit Jérôme.

Mais, à peine eurent-ils pénétré dans la chambre, que M. Deane poussa un cri. Le lit était vide, un grand courant froid montait de l'escalier, et l'on entendit d'en bas claquer la porte.

***

Ce fut la réplique, atrocement rapide, de la poursuite du mois passé, sur la promenade du Niagara. La neige aussi tombait. Chaque rafale de vent vous contenait, pesant votre poids exact. Il aurait fallu une force surhumaine à l'enfant pour avancer très loin dans cette tempête. Avait-il mis ses souliers? Jérôme se rappelait maintenant avoir vu le petit pardessus pendu dans le vestibule. M. Deane avait pris à droite, et on l'entendait déjà dans l'ombre et la bourrasque se chercher lui-même. Aucune piste. Jérôme suivait seulement le cœur de cette zone d'ombre qui passait au large des maisons encore éclairées, longeait les maisons éteintes, et suivait parfois le caniveau lui-même, rempli de boue fondante. Avait-il mis ses souliers? Un chien aboyait là-bas, dernier écho de son passage. Les banquettes de gazon, les tas de sable recouverts de neige ressemblaient à des tombes fraîches, parfois aux corps eux-mêmes, tellement, une fois, à un corps d'enfant que Jérôme tâta de la main, et fit monter de feuilles et de bois pourris l'odeur qui monte d'une tombe déjà centenaire. Une heure il chercha ainsi, en arrivant à désirer le son de la toux déchirante. Des gens passèrent, qui revenaient d'un skating, silencieux sur la neige et dont les patins de nickel suspendus aux bras faisaient tout le bruit. Ils avaient vu, en effet, une forme se glisser là-bas dans le couloir de cette usine. Un enfant? Peut-être. Un enfant à quatre pattes, alors, et qui se couchait tous les dix mètres dans la neige.

C'est dans ce couloir que Jérôme le trouva. Il fallait avoir

vraiment dans l'esprit la mesure d'un enfant pour imaginer qu'il pût tenir derrière ce portillon minuscule. Il était affaissé sur lui-même; il avait trouvé à cette altitude si moyenne la façon de tomber qu'ont les alpinistes vaincus; des flocons s'accumulaient sur sa bouche entr'ouverte et le forçaient à goûter cette neige sous laquelle son corps succombait. Les yeux fermés, il avait le visage de ceux qui ont les yeux crevés. Le froid aussi l'avait atteint par des flèches, des lances; tout en lui était blessure, et sa pâleur était aussi exsangue que celle de la neige... Il n'était pas question, dans la tourmente, de regagner la ville. Jérôme, l'enfant dans ses bras, put aller jusqu'à une porte, l'ouvrir. Une grande chaleur lumineuse les accueillit et les couvrit soudain, car ils étaient dans la salle même des machines. Non la chaleur humaine, viciée à sa base, mais la chaleur pure du fer et de l'acier. Entre les bielles, les roues, les moteurs, un chemin, une allée s'ouvrait, et amenait à une clairière où Jérôme sur son manteau étendit Jack. Tout dans l'édifice était à ce point ordre, propreté, sécurité, qu'il ne songeait point à appeler des hommes. Tout était là leçon de discrétion, de tenue, de conscience. Chaque machine donnait un minimum de bruit, mais son bruit. Tout semblait calculé, dans cette salle de mécanothérapie pour géants, de façon à couvrir pour le bien d'un enfant toutes les rumeurs mauvaises du monde : sous le murmure des toupies, les voix des instituteurs, par l'échappement des culbuteurs, les médisances, les mensonges, par le déclic des engrenages le calcul des secondes et du temps, et par le frottement des poulies la voix même du Niagara, pauvre amusement des hommes. Tous ces mouvements libres et volontaires dont on voyait sur les murs ou les verrières les ombres agrandies et les enlacements sans désordre étaient vraiment une revanche au mouvement avare et cupide de l'humanité. Ah! qu'un enfant eût acquis plus de pouvoir et de vie, façonné à ce rythme, débarrassé de cette force centrifuge qui nous anime tous! Par ce sytème que les hommes ont méprisé dans leurs rapports entre eux, le plus digne et le plus doux, celui des courroies, les machines se passaient sans reconnaissance et sans ingratitude, sans contrainte et sans prévenance une agitation immobile et fertile. Ah! s'il eût été possible de l'atteindre

une minute, — peut-être par l'entremise de ces cônes à renversement qui semblaient jouer dans ce monde le rôle de bouffons et de confidents, — quels alliés n'eût-on pas trouvé en ce peuple d'acier contre les Deane et les Morgan Hartford, et contre les enfants non perdus, et contre les parents toujours mobilisés au centre des familles, et, par leur force de tendre inceste, d'adultère innocent, contre toutes les convenances du monde! Au dehors une neige de Noël tombait. Pour une nativité plus moderne, cette centrale était vraiment l'étable rêvée, et l'inclinaison au-dessus de votre tête des grands marteaux essouflés et tièdes était aussi douce que la présence de l'âne et du bœuf. L'enfant ouvrit enfin les yeux. Un moment, il parut étonné de cette vision qui n'était pas de l'univers, aperçut Jérôme, et, rassuré, s'abandonna à la contemplation d'un spectacle enfin raisonnable et bon. Rien dans le bruit de cet accord du cuir et de l'acier, des roues dentées de fer et des roues de cuivre, qui n'eût la valeur du silence et de l'immobilité. Tout cela, seulement cela, était vraiment sans menace, sans passé, sans avenir, ce qu'il leur fallait à tous les deux, et il s'endormit.

A l'aube, il fut transporté à la maison, dévoré de fièvre... Mais dans quel but, pour la satisfaction de quel faux archange, décrit-on dans les livres le martyre d'un enfant?

***

Cependant Fontranges, dont la famille ne sollicitait plus de visa diplomatique depuis un refus de mission en Thuringe subi de Philippe le Bel, et sur lequel s'étaient acharnés tous les douaniers chefs de New-York City, avait trouvé une recette pour ne jamais s'irriter et ne jamais s'étonner de ce que lui offrait ce pays nouveau. Recette simple : il suffisait de considérer les États-Unis non comme une nation, mais comme un cercle, un club. De ce point de vue, tout s'expliquait, tout se comprenait, tout s'admirait. Les difficultés d'entrée d'abord, l'élimination de certains compagnons de voyage avec lesquels d'ailleurs Fontranges avait particulièrement sympathisé, tout cela correspondait assez exactement aux formalités de quelques cercles secondaires, du boulevard de la Madeleine

ou de la rue Boissy-d'Anglas. Cette fierté arrogante d'être Américains qu'affichent Rhodiens ou Moldaves débarqués de la veille est un petit travers bien connu des clubmen, même au Jockey. Un nommé Ben Levy peut bien tutoyer Hoover, alors qu'on voit couramment des membres du Jockey élus du matin appeler par son prénom le maître d'hôtel. La prohibition : mesure de club, où l'on ne boit que les vins des propriétaires qui en sont membres. La profusion des insignes nationaux, du chant national : insignes de club, chants de club. La lutte des gratte-ciel contre la Tour Eiffel : rivalité de clubs. La politique américaine, illogisme des illogismes, la logique même vue de cet angle : elle consiste à remplacer dans le monde entier les nations par des clubs, et, si sagrande ennemie est la Société des Nations, c'est que la Société des Nations est justement un club, plus ouvert en apparence, mais en fait beaucoup plus fermé... Ainsi Fontranges, traversant la Nouvelle-Angleterre de biais dans son Pullmann, y dispensait la même politesse à ses voisins milliardaires qu'aux nègres de service : ils avaient tous la particularité du club, l'accent américain, ils étaient égaux... Parfois, cependant, une belle jeune femme, intriguée par sa lavallière, le dévisageait avec de grands coups d'œils longs et purs, qui étaient évidemment non des regards de club, mais de patrie et de nation.

IV

— Entrez, — dit Jérôme.

Le visiteur entra... C'était Fontranges...

Lorsqu'on attend auprès d'un malade qu'on croit condamné une série de visites sinistres, le médecin chargé du contrôle, l'envoyé de l'état-civil, — tous ceux qui sont chargés de rayer de la vie, menuisier du cercueil, femme du linceul, et qu'on voit à leur place entrer Fontranges, on ne sait quel espoir surgit. Car Fontranges, en toutes circonstances, paraissait chargé de toutes les missions inverses à celles de ces gens. Auprès même d'un cadavre, la vue de Fontranges apportait la notion d'une espèce de médecin des morts, d'administrateur, d'embellisseur des morts. Il semblait s'occuper d'eux

jusque dans la nouvelle existence où ils étaient parvenus, et, de la terre, leur ménager avec elle un contact profitable à leur nouvelle situation mondaine de là-bas ou de là-haut, et à leur nouvelle beauté. Jérôme lui cachait la tête de Jack. Il crut mort le petit malade, et il n'hésita pas une minute. Il savait combien est brève cette vie des morts, d'un jour ou deux, à laquelle il nous est permis d'assister. Comment Jérôme avait pu avoir en cinq ans un fils de douze, ou comment il avait un frère cadet inconnu de tous, ou comment il avait sauvé de la misère et de la débauche un enfant qu'il n'avait pu arracher à la mort, toutes ces questions l'effleurèrent sans qu'il ressentît le désir d'y répondre. Calmé par ce nouvel aspect de Jérôme, très à l'aise du fait que son costume, choisi un peu sévèrement pour affronter plus dignement la personne qu'il croyait la compagne de Bardini, convenait aussi à celle dont on sentait ici la présence, il serra la main du mari de Renée, prêt à partir, à ne pas insister, à repasser l'Océan, son estime restituée à cet homme qui vivait désespéré auprès d'un enfant mort... Un bel enfant... Ses dernières préventions contre l'Amérique tombèrent à la vue de ce qu'il croyait le petit cadavre. Un pays qui fournit de pareils cadavres d'enfants peut se permettre bien des choses. La théorie du club même vacilla. Le fils des gens qui vous fouillent si durement à la douane était là, patientant lui-même dans une douce consigne, modèle de qui veut pénétrer dans un pays à immigration contingentée... Le fils de ces gens qui parlent un anglais impossible était là, usant du seul langage qui lui fût commun avec Fontranges, l'accentuant, en appuyant chaque terme jusqu'à l'exagération pour cette première et ultime rencontre. Déjà Fontranges se donnait tout entier à cette conversation... Les glaçons qui s'étaient posés sur sa moustache commençaient à fondre. Des gouttes tombèrent sur ses mains qu'il dégantait. Il frissonna sous ces larmes froides... Bien que personne, personne n'eût jamais pleuré sur Fontranges, il attendait du désespoir non un gel, mais une chaleur... Il ne se trompa d'ailleurs pas, il essuya sa moustache, et non ses yeux... Il n'arrivait pas à trouver en lui ce désaccord, cette mauvaise humeur qu'apporte le spectacle du malheur. Après quinze jours de paquebot, d'ascenseurs et de trains, la mort

reformait justement pour lui un de ces tableaux d'intimité auxquels seulement il était sensible. Pour la première fois depuis son départ, il se sentit enfin à l'aise, et il approcha sans crainte du lit. C'était un moment d'accalmie; l'enfant était immobile. Les mains croisées et les coudes larges de ceux qui se préparent à traverser une cohue épaisse, enfant obstiné qui allait bousculer tant d'ombres, à côté de cet homme mal réveillé et de cet homme tout droit, il semblait l'enfant, non qui meurt, mais qui s'obstine à dormir encore, au jugement final, alors que presque tous sont debout, et qui ne veut rien savoir d'un pareil réveil. Les deux éveillés n'en menaient pas large dans ce début d'éternité. C'est à ce moment que l'électricité s'alluma dans la ville entière. C'était l'heure où les Morgan et les Dupont de Nemours faisaient ouvrir, comme ils le feront d'ailleurs aussitôt après le jugement dernier, leur grande galerie pour le dîner et attendaient leurs hôtes. Fontranges viendrait peut-être chez eux ce jour-là, mais pas ce soir, quoique invité; il était pris.

— Le voilà, — dit Jérôme.

— Oui, oui, — dit Fontranges.

Ce n'était pas très exactement ce qu'ils voulaient dire. — Évidemment, voulait dire Jérôme, ce n'est qu'un enfant; tu me surprends pleurant aux pieds d'un enfant; c'est pour le moins inattendu! — Non, non! voulait dire Fontranges. Ne t'excuse pas. Rien de plus triste qu'une mort d'enfant. Cet Ecce Homo que tu viens de dire et qui nous pousse à passer sur une mort divine chaque mort particulière, ne s'applique pas aux enfants. Tant qu'un enfant ne sera pas mort sur la croix, chaque enfant continuera à mourir pour son propre compte... Le voilà... Ecce Infans... Il faut tout son courage près des êtres qui sont leurs propres rédempteurs...

***

Jérôme était sorti, pour tâcher de ramener le médecin de l'hôpital qui était venu le matin, et il avait confié le malade à Fontranges. Fontranges n'avait jamais bien distingué les vivants des malades, ni les malades des mourants. Une proportion favorable de morts subites lui avait épargné dans

sa famille la vie commune avec des êtres alités et geignants; tous les souvenirs que pouvait éveiller en lui ce petit corps souffrant, c'était plutôt ceux du gibier blessé et abattu, attendant le coup de grâce. Cette fois, en regardant ce charmant visage mordu par tous les chiens de la fièvre, c'était le chasseur qu'il ne comprenait pas très bien. Cette pitié, doublée de logique pratique, qui forçait Fontranges à épargner la chevrette pour réserver le coup au chevreuil, il était impossible que le chasseur d'enfants ne l'eût pas éprouvée, devant ce corps qui semblait modèle, cette arcade sourcilière unique, ce spécimen qui devait être indispensable pour la reproduction des enfants futurs, et ne se fût pas rabattu sur quelque garçon au nez relevé et aux yeux chassieux... L'enfant maintenant parlait dans son délire, mais en anglais, langue incompréhensible pour Fontranges, et qui faisait pour lui de la maladie un pays plus incompréhensible encore. Il semblait questionner, par ces longues phrases qui provoquent dans les tragédies anglaises des réponses définitives sur la vie ou l'essence de l'être, et Fontranges répondait par ces monosyllabes qui affirment la volonté d'optimisme dans les familles françaises, — seule vraie réponse d'ailleurs à Hamlet et au roi Lear. « Tout va bien, mon petit! — C'est cela, c'est cela. — Oui, oui, c'est parfait... » Il s'attachait surtout à ramener les couvertures sur le haut de ce corps dont il ne connaissait que le buste, satisfait quand la tête seule émergeait, et alors aussi tranquille que lorsqu'il voyait sur ses étangs le flotteur bien en place et sage. Il s'agissait seulement d'écarter cette tête des courants, des terribles courants. Il y arriva une ou deux fois, se servant de ses mains mêmes. C'était une tête sur les joues de laquelle s'étalait ce qui correspond pour les enfants à la barbe non rasée sur les joues des malades adultes, une pâleur double ou triple, une crême de mort. Une tête dont les yeux continuaient à ne pas s'ouvrir : Fontranges, habitué à ne regarder son prochain que dans les yeux, se sentait regardé par tout ce petit corps aveugle et devenait contraint devant tant de curiosité.

— *Such a noise! Such a noise!* — répétait l'enfant comme un refrain entre chacune de ces phrases... Quel soulagement ne lui aurait pas apporté celui qui aurait connu le sens du

mot Noise. Mais dans les livres de Jérôme pas de dictionnaire.

On téléphona. Fontranges n'aurait pas répondu à un coup de sonnette, mais cette plainte d'une pauvre force électrique l'émut. Il eut pitié du téléphone. La sonnerie appelait à mi-voix, mais sans arrêt. On eût dit qu'elle pensait le petit malade tout seul, que la communication était pour lui seul, secrète; pour une fois, cela avait vraiment l'air d'un appel. Fontranges trouva l'appareil après l'avoir cherché à tâtons, d'abord du côté de la sonnerie, puis du côté du silence, et après avoir heurté des objets dont le contact n'était pas un appel moins pressant, un petit béret, un petit pardessus.

— *Excuse me. Your son is going to die?* — demanda quelqu'un.

— Je ne comprends pas, — dit Fontranges.

— *We want to now if your son is going to die. Harold office.*

— Je ne comprends pas.

Fontranges répondait humblement, honteux d'être embarrassé par un problème aussi futile que celui de la différence des langues. Tout à l'heure, près de ce petit enfant, il avait l'impression de tout pressentir, de tout prévoir, de tout deviner, — à part le mot : noise, il est vrai... Il avait compté sans les téléphones américains.

— *French you are?*

Cette fois il comprenait. Mais l'idée de décliner une qualité aussi précise et aussi vitale que celle de Français devant un petit être sans nom et sans épithète lui déplut. Il ne répondit pas.

— *Wait a minute. Here our french agent.*

L'homme en effet parlait en français maintenant. Mais comme Fontranges se fût mieux entendu avec quelqu'un qui ne parlât pas sa langue, qu'il n'eût pas compris, et qui ne l'eût pas compris. Comme toutes ces questions précises juraient avec cet espéranto qu'est la mort. Discuter de funérailles dans une langue qui n'était pas celle du défunt, semblait d'ailleurs à Fontranges un sacrilège. Il décida de donner à ces gens une leçon.

— Pardonnez. Votre fils est mort, je crois... — demandait la voix.

— Mais pas du tout, — répondait Fontranges.

— Mille excuses. On nous prévient. Toutes nos condoléances.

— Je ne les accepte pas, — répondait Fontranges. — Il n'est pas mort. Il n'a pas envie de mourir.

Évidemment il mentait. Jamais le mot envie de mourir n'avait mieux convenu qu'à ce désir passionné qui soulevait sous ses draps le petit malade. Mais Fontranges n'était pas disposé à céder à l'homme du Harold office. Plusieurs minutes ils luttèrent ainsi, et bientôt, du côté de l'entreprise funéraire, avec assez d'âpreté. Ces gens-là semblaient savoir, non seulement l'état grave du petit Jack, mais la mort du vrai fils de Fontranges, voilà quinze ans. Pas une de leurs affirmations de mort qui ne parût s'appliquer à ce fils-là, qui ne rajeunît une douleur qui n'avait que faire de cette jeunesse. On eût dit que les services publics de la ville tenaient à humilier ce Fontranges qui prétendait n'avoir pas perdu son unique descendant, et Fontranges peu à peu s'embrouillait dans une révolte et des mensonges qui bientôt concernaient moins le malade étendu à ses côtés, que l'autre, l'aîné des deux. Qu'avait besoin ce club de savoir et de dire que Fontranges était désormais sans descendant mâle! Indigné, il en arriva à soutenir dans son esprit la survivance du vrai petit Fontranges. Sa mort à la guerre, mensonge! Cette blessure, cette balle qui avait suivi tout le parcours d'une artère, comme le fil d'un paratonnerre, qui aboutissait, hélas, au cœur, mensonge! Le cousin de Fontranges ne mettait pas moins de cœur à soutenir devant des tiers l'innocence de sa femme que lui-même avait surprise. C'était la première fois que l'entreprise funéraire trouvait pareille résistance à la réalité du côté de la famille du mort. Elle raccrocha, et Fontranges revint reconnaissant vers ce pauvre malade qui lui avait permis, grâce à ce tiers de souffle qui l'agitait encore, de lutter sans mentir pour la cause de la vie immortelle chez les fils. Si l'on avait pu le sauver, pour compléter la preuve? Mais par quel remède?

— *Such a noise!* — répétait l'enfant.

Les remèdes qu'imaginait Fontranges étaient toujours appropriés aux circonstances, c'est-à-dire bien peu appropriés aux hommes. Alors qu'il savait les potions, les tours et les trucs ancestraux pour les fluxions des chevaux ou les

éventrements des chiens, la souffrance humaine lui paraissait tellement liée à la belle entreprise humaine, tellement tenir de la guerre et du duel, que c'était une arme qu'il avait envie de tendre à chaque malade luttant pour sa vie. Une arme surtout convenait au petit combattant qui se débattait avec tant de courage dans ce pays d'Indiens et de protestants. Fontranges la devina tout de suite. Il se leva, chercha de l'eau, de l'eau pure. On ne baptisait à Fontranges qu'avec l'eau du Jourdain... Il fallait bien se contenter ici de l'eau du Niagara... Il ouvrit le robinet, approcha trois doigts du jet, faisant refluer sur toutes les masses et les cascades de l'Érié la vertu lustrale, récita les prières, à la fois régisseur de Dieu et de l'enfant, évitant de commettre la faute de français que font tous les livres de messe : — Je crois en lui, au lieu de : J'y crois, faute qu'il était obligé de signaler à tous les nouveaux desservants de Fontranges; — donna à ce filleul un nom, un nom secret qui jamais ne devait servir à l'enfant entre le prénom donné par M. Deane et celui choisi par les parents, mais d'où abonderait en lui plus tard une vigueur dont il ne soupçonnerait jamais les origines, et, satisfait de savoir enfin le nom de cet enfant, toucha le front de ses doigts mouillés... Sous le bienfait les yeux s'ouvrirent et donnèrent à Fontranges la vérité sur la couleur de cet être... Mais la plainte continuait.

— *Such a noise!*

Et soudain Fontranges comprit! Comment n'avait-il pas compris déjà! Il avait lui-même depuis son entrée ici, les oreilles assourdies d'un vacarme incompréhensible... Noise voulait dire bruit... L'enfant se plaignait de ce grondement, de ce vagissement qui montait d'à côté, et qui était en effet intolérable. On eût dit une fuite de gaz, une fuite d'eau. Il vérifia le robinet, le compteur. Venu d'Albany au domicile de Jérôme dans une automobile de l'agence, Fontranges n'avait aucune idée de la ville où il était et de la nature de ce tonnerre silencieux qui résonnait jusque dans la maison. Il trouvait seulement assez léger, de la part d'une municipalité, que les habitants fussent privés de leur sommeil par des fracas illégitimes. Bientôt il n'y tint plus, car l'enfant continuait à se plaindre. Il décida d'arrêter le bruit coûte que coûte. Une

scierie voisine, peut-être. Il arriverait jusqu'au directeur; personne pour comprendre le cœur comme ceux qui ont une spécialité dans les arts mécaniques; on avait vu des commandants de transatlantique arrêter une minute leur navire pour donner à une actrice une minute de répit dans son mal de mer. Le temps d'arrêter ce bourdonnement sinistre, et il revenait... C'est ainsi que Fontranges descendit, pour arrêter le Niagara.

Il fut surpris du calme de la rue. Le sifflement y était plus terrible encore que dans la chambre. Il était, à l'échelle de toute une ville, ce qu'est le sifflement, pour celui qui veut se suicider, du tuyau tranché du gaz. Il y avait sur tout le quartier la menace d'un suicide, d'un accident géants. Mais, surprise non moins effrayante, personne ne semblait s'en soucier. Aucune fenêtre ouverte, aucun volet battant, pas une seule de ces apparitions subites, — d'une femme à demi nue ou d'un homme en pyjama entre le cadre des croisées, — que provoquerait le moindre bolide dans le ciel ou la moindre inondation dans la rue. C'était tout au moins là une ville de sourds. Des gens passèrent, qui revenaient de danser. Ils ne comprirent pas Fontranges, ils indiquèrent du doigt leurs oreilles, sourirent, et disparurent. Singulière idée de danser, d'être esclave de la musique, quand on est sourd! A l'entrée de la promenade, des agents faisaient les cent pas de cet air résigné et fataliste qu'avaient les agents parisiens pendant les raids d'avions allemands. Aucune surprise en tout cas sur leur visage, à part celle qu'y fit naître, une minute, l'arrivée de Fontranges... Il y avait au contraire, épars sur leur face, comme sur toute la cité, un air de quiétude suprême que n'ont jamais les gardiens ou les agents d'une cité, comme si tous les méfaits, tous les crimes, toutes les catastrophes nocturnes, au lieu de s'accomplir une à une dans des chambres dispersées, étaient liquidés, là-bas, dans un faubourg, pour la félicité et la sainteté de la ville, par une opération bruyante et matérielle. Sans tirer leurs mains de leurs poches, car le froid était un de ces froids record dans lesquels l'eau partie des pompes arrive en lances de glace sur les maisons incendiées, ils indiquèrent du nez à Fontranges un poteau lui-même indicateur, sur lequel était peinte une flèche. Tous les cent mètres, un

poteau semblable le maintenait dans sa route; il avançait, étonné d'entendre ses oreilles bourdonner davantage à chaque pas, et soudain, débouchant des sapins de Prospekt Park, il se trouva face aux cataractes.

L'hiver et l'heure nocturne avaient vraiment détaché du monde ce spectacle qui s'y rattachait le jour par le vol des oiseaux-mouches ou des insectes. Sous la lune qui l'accablait d'un éclat curieux et morne, ceint par la chaîne des becs électriques qui délimitait dans la terre sensible et commune cette excroissance géniale, le spectacle avait la grandeur et l'inutilité des spectacles qui ne sont pas tournés vers les hommes. Fontranges l'examina longuement de profil. Les grandes démonstrations de la nature avaient cet effet sur Fontranges qu'au lieu de l'amener à des réflexions sur son sort et sur la petitesse de l'être, elles lui faisaient sentir en lui, aussi nettes et délimitées que des défauts, ses qualités ou ses vertus. Au milieu de cette blancheur accumulée de neige et de lune, il y eut tout à coup, pour le spectateur suprême, une indication de rose; c'était Fontranges qui rougissait, conscient soudain de sa loyauté, de son innocence. Devant les Pyramides, il avait ainsi ressenti, avec honte, sa générosité... Sa modestie se débattait devant le gouffre et le tumulte que cernait un silence inconnu à Fontranges, car il n'était déjà plus celui de la neige, mais de la glace. Non seulement les parois des deux rives étaient glacées, mais les courants se sentaient saisir soudain d'une sorte de mort par leur surface même, et une force plus fatale que les dérivements des usines diminuait déjà le débit des cascades. Devant Fontranges, il ne restait déjà plus rien de la masse des eaux mortes, et il ne voyait que les eaux du courant central, vives et sacrées, terriblement claires aujourd'hui, car la poussière en devenait glace avant de monter en fumée. Le souvenir de l'enfant assourdi, de sa mission présente, lui revint, mais il n'insista pas. Il suffisait d'une indication beaucoup plus faible des voies de la Providence pour amener Fontranges à se résigner à la réalité. La forme du refus divin était d'ailleurs si parfaite qu'elle avait une valeur moins de tyrannie que d'absolution. Fontranges était absous de ces vertus qu'il avait senti remuer en lui comme les germes d'un Fontranges géant qui ne naîtrait

jamais. L'enfant était absous de n'avoir pas voulu entendre le Niagara et d'avoir voulu vivre. Fontranges revint donc vers la maison, prêt à accepter son nouveau deuil. Devant les animaux souffrants, mourants, il avait le sentiment d'une injustice, d'une duperie. Dans le combat que l'homme, ou l'enfant, livre à la mort, il voyait au contraire un duel précis, d'où l'homme doit de toutes façons sortir victorieux, par la défaite ou par le triomphe, alors qu'il n'est peut-être pas très légitime d'avoir convié chevaux, chiens et chevreuils à s'offrir dans un sacrifice pour eux-mêmes inutile. Fontranges était quelque peu hérétique sur ce point. Envers toutes ces petites vies animales qui s'éteignaient pour gonfler une éternité dont elles ne profiteraient point, le procédé n'était vraiment qu'à demi loyal, et la vraie justice eût été l'homme mortel au milieu des faisans et des cerfs immortels. Pendant la guerre aussi, malgré le déchirement que lui causaient les morts des Français, il éprouvait un peu de ce remords et de cette humiliation quand c'était les Anglais, ou les Portugais, ou les Italiens que l'on chargeait cette fois de l'attaque meurtrière, la lumière de la mort lui montrant tout ce que ces peuples avaient encore de mortel et de commun avec le gibier non sacré, et, parmi les Français mêmes, il ressentait moins de scrupule à voir tomber ses pairs que les ouvriers et les paysans : si bien que la seule mort qu'il admettait comme vraiment justifiée, était celle qui avait brisé sa vie, la mort de son fils, en un mot la sienne... Cet enfant là-haut dans son lit lui tenait déjà assez au cœur, pour que sa mort lui parût conforme aux vraies conventions, et il quitta consentant la cataracte.

... C'est pourtant cette nuit que le Niagara gela tout entier, et à l'aube l'enfant put s'endormir.

***

— Ne crois-tu pas, — dit Fontranges, — que le fond de ton mal, c'est l'orgueil?

— Qu'appelez-vous orgueil? — dit Bardini.

Ils étaient sur le pont du bateau qui les ramenait en France, étendus côte à côte. Tous deux seuls. L'enfant, reprenant

connaissance, avait du même coup repris sa mémoire, son ancienne vie, nommé ses parents, sa ville. M. Deane l'avait interrogé, assisté d'abord de Longfellow et de Lafayette, puis tout seul, en vainqueur incontestable. Il avait accompagné Jérôme à la gare. Il l'avait embrassé...

— C'est bien connu, — dit Fontranges, — l'orgueil est une résistance à ce qui doit pénétrer notre esprit, le nourrir. Dans les corps il est des cellules qu'atteint mal la circulation générale et qui vivent une vie individuelle et dégoûtée. Le sang artériel les dégoûte, puis le sang veineux, puis le brouillard même de sang qui n'utilise pas les veines. Ce sont les cellules orgueilleuses.

— Je fais la grève de la faim? — dit Jérôme.

— Tu sais bien ce que je veux dire. L'orgueil n'est pas la vanité. C'est une nausée à l'idée de la création, une répulsion pour notre mode de vie, une fuite de nos dignités, c'est une modestie terrible. Tu es fier d'être homme?

— Non, — dit Bardini. — Mais je ne vois pas non plus dans quelle peau d'autre créature je serais fier de vivre.

Lorsque, surgissant entre les ormes nains et les noisetiers, touchée au défaut de l'épaule par un dernier rayon qui laisse à cette place sensible un stigmate profane, la biche paraît au pas, escortée de son faon dont les zébrures font croire à sa tendre mère, malgré sa fidélité, qu'il est le bâtard de quelque grand cerf inconnu, apportant sur toute la ligne des chasseurs dont les fusils se relèvent la preuve de l'innocence de bêtes, Fontranges n'eût jamais osé dire qu'il n'eût pas accepté une condition aussi digne. Le blasphème de Bardini le toucha. Être modeste en tant que biche, en tant que faon, c'était quand même pousser trop loin l'orgueil.

— Il y a autre chose que des êtres vivants, Jérôme.

— C'est pis encore. L'emphase du monde physique me dégoûte.

— Il y a les enfants. Il y a ce petit enfant qui t'a guéri.

— Il n'était pas enfant.

— Il y a les grands hommes.

— Il n'y a pas de grands hommes. J'ai perdu toute confiance en mes collègues. L'homme qui nous libérera de l'homme ne viendra plus. Le temps est passé du redressement

qui aurait fait de l'humanité la race directement supérieure à l'humanité. J'ai compté sur le génie, mon cher parrain, comme personne. Presque tout le temps que j'aurais pu, dans ma jeunesse, passer avec des femmes, je l'ai consacré aux hommes de génie. C'est avec eux que j'ai eu mes rendez-vous, mes déchirements. Mais il y avait eu, au début de nos liaisons, une équivoque sur le sens du mot génie. Aucun homme, en fait, n'a de génie. Tu me l'as avoué toi même : tu as trouvé chez les renards ou les bécasses des sujets isolés qui s'écartaient plus de la race des renards ou des bécasses que n'importe quel homme de la race des hommes. Cet animal était le barrage, l'échelle par lesquels un nouvel instinct s'ajoutait à la dose d'instinct déjà acquis. Il n'y a pas cette échelle chez nous. Une humanité composée uniquement d'hommes de génie serait simplement une humanité sans imbéciles. En tant que Dante et Claude Bernard, j'ai presque aussi honte de moi qu'en tant que Bardini.

Lorsqu'on voit Delavigne, les *Messéniennes* sous le bras droit, *Marino Falieri* sous le bras gauche, empêché par ces deux livres même de feuilleter les autres livres dans les boîtes des bouquinistes, passer lentement sur le quai salué par un peuple admirateur, qui soudain se précipite, car les *Messéniennes* sont tombées dans la rue, le poète ayant tendu la main à Barbier, l'autre génie préféré de Fontranges, et que Barbier tout à coup dresse la tête et suit ardemment du regard le comte de Bonneuil sur son alezan, car il vient de concevoir le Corse aux cheveux plats, les paroles de Jérôme semblent légères.

— L'orgueil consiste aussi, — reprit Fontranges, — à ne pas vouloir rendre de compte. La vie familiale est bénie parce qu'elle est une confession perpétuelle. Si tu n'as pas supporté même Stéphy, bien qu'elle ne te posât jamais une question, bien qu'elle ne sût pas qui tu étais, c'est que la présence d'une femme, le corps d'une femme, le silence d'une femme, n'est qu'une inquisition constante. Seul cet enfant dans la vie ne t'a demandé aucun compte. Aussi tu l'aimais... Est-ce vrai que tu as essayé d'être domestique?

— Deux fois, — dit Jérôme, — d'un homme et d'une femme.

— Tous les orgueilleux en viennent là. Et cela ne t'a pas satisfait?

— Au début. Cirer des souliers, jusqu'à la perfection, passer le modèle des crèmes avec le modèle des laines, faire en sorte que le lit d'un autre soit garni chaque jour de draps blancs et bien tendus, vivre en démiurge d'une vie indifférente mais qui vous épargne tout recours à votre vie propre, écarter toute tasse fêlée, tout linge douteux, toute nourriture malsaine d'un être d'ailleurs sans intérêt, mais que rien ne souille plus, en vous levant et vous couchant avant lui, comme un soleil humain, j'ai aimé cela quelques semaines. Vous auriez aimé les boutons de mes portes : j'ajoutais, figurez-vous, au Phrinox quelques gouttes de Brillantol. Mais on devient si rapidement, avec tous ces gestes de créateur que sont les gestes de domestique, le dieu de son maître!

— Tu aurais pu être domestique d'un autre que d'un homme?

— Je vous vois venir. Le domestique de Dieu.

— Pourquoi pas? Tu ne crois pas en Dieu.

— J'existe? Dieu existe?

— Combien veux-tu parier?

Fontranges prit doucement la main de Jérôme.

— N'ayez pas peur, — dit Bardini. — Je suis responsable.

— Je n'ai pas peur même pour toi, Jérôme. Je sais trop que les punitions de Dieu sont invisibles. C'est là leur grandeur. Elles n'affectent ni notre bonheur, ni notre conscience. Elles sont un silence de Dieu.

Puis Fontranges se tut aussi, mais lui sans nulle rancune. L'horizon se dégageait, du côté des Açores. Les marsouins, les poissons-volants, qu'il n'avait pas vus à l'aller, bondissaient. Il se pencha, pour voir un dauphin au soleil.

JEAN GIRAUDOUX

QUELQUES ASPECTS
DE
LA LITTÉRATURE RUSSE
DEPUIS 1917

I

Il est difficile de dire en un article ce que sont dix années d'une littérature, lorsque celle-ci se développe dans un pays issu d'une révolution, connu à travers des haines, étudié à la lueur des préjugés. Ce n'est pas la peur des attaques ni l'appréhension de l'erreur qui arrête l'auteur abordant un sujet pareil, mais plutôt la manière dont le problème se pose : ou bien créer des casiers, inventer des classifications, simplifier et schématiser, ou bien dresser une liste par ordre alphabétique d'écrivains majeurs et mineurs. Il est préférable de traiter quelques questions particulières, de parler de peu d'auteurs et de voir si le fait d'écrire la même langue à la même époque crée une unité autre que celle du synchronisme. Enfin, il est indispensable de ne pas louer les écrivains russes contemporains pour des raisons extra-littéraires, ce qui n'arrive que trop souvent, et aussi, chose qui se présente plus souvent encore, de ne pas leur présenter à l'encaissement des traites qu'ils n'ont jamais acceptées.

La tâche est facilitée par une ligne de partage naturelle entre les lettres anté et post-révolutionnaires. De 1918 à 1920 on n'a presque pas publié de livres. Les rares journaux étaient collés aux murs pour que tout le monde pût les lire.

Ainsi, à Pétrograd, les marchands et les miliciens pouvaient parcourir dans *La Vie de l'Art* une suite d'articles de Léon Luntz sur le « marivaudage ». Dans les imprimeries le plomb servait à composer des brochures de propagande, des appels à la population, etc. Quelques plaquettes de vers parurent à ce moment en vertu de la vitesse acquise.

Du reste, la poésie triomphait. Elle offrait le double avantage d'être en même temps plus pathétique et plus maniable que la prose. Aux innombrables soirées qui groupaient dans les maisons des arts, dans les clubs ouvriers, dans les prisons, des centaines d'auditeurs, les poètes professionnels et amateurs chuchotaient, chantaient, vociféraient leurs œuvres. La prose semblait n'avoir jamais existé. Dans le silence des cabinets de travail où des glaçons pendaient aux murs et où l'encre gelait, la prose préparait son offensive. Le papier, les plumes manquaient parfois, ainsi que l'habitude d'écrire sans enlever les gants. Je ne parle pas des interruptions fréquentes du courant électrique ni de ce qui, en temps de révolution, remplace pour les écrivains les obligations mondaines avec plus de danger et plus de gloire.

Les premiers volumes de nouvelles (la révolution était encore trop près pour qu'on ait eu le temps d'écrire des romans) parurent en 1920, peut-être à la fin de 1919. Ils étaient imprimés sur du mauvais papier avec une encre grise. Tout en eux était inconnu : le nom de l'auteur, celui de la ville où le livre avait paru et la marque de l'éditeur. Pilniak avait publié un recueil de quelques nouvelles. Les membres du groupe de « Frères Sérapion » : Fédine, Zochtchenko, Luntz, Slonimski, ne songeaient même pas à se faire imprimer; Vsévolod Ivanov, plus favorisé par les circonstances, avait eu le temps de faire paraître un livre en Sibérie, avant de venir se joindre à la confrérie. La littérature prolétarienne n'existait encore que dans les *Proletkult* où de médiocres poètes et des théoriciens s'efforçaient de faire éclore une culture nouvelle par des moyens de laboratoire, au grand mécontentement de Lénine. Quant aux écrivains des générations précédentes, sauf quelques-uns qui s'étaient solidarisés avec le nouveau régime et quelques autres qui étaient morts, ils s'étaient tu ou avaient fui à l'étranger.

Dix ans ont passé. Si aujourd'hui on consulte les catalogues des éditeurs, les revues, les journaux, on se perd dans une multitude de noms, d'œuvres, d'écoles et de courants, dont rien, absolument rien, n'existait en 1919, ou si peu que personne n'y faisait attention. Rien d'étonnant à cela : les plus célèbres, les plus âgés parmi les auteurs russes d'aujourd'hui sont nés entre 1890 et 1905. En dix ans une nouvelle littérature a surgi du sol, et l'homme qui aurait lu son dernier livre russe en 1917 ne saurait dire aujourd'hui, en reprenant contact avec les lettres soviétiques, combien d'années le séparent d'avant la révolution.

Non pas que la littérature actuelle soit libre de toute influence. Au contraire, il n'existe pas d'argument plus décisif qu'une grande perturbation dans les destinées du pays pour prouver l'existence des lois inhérentes aux lettres et la force de la tradition en matière d'art, qu'on la subisse ou qu'on la combatte. Les deux années de silence forcé n'ont pas interrompu les grands courants littéraires; comme par le passé, les ombres de Dostoïevski et de Tolstoï recouvrent les trois quarts des lettres russes; de même qu'avant la révolution, la leçon de Gorki et de Bounine, d'un côté, et, de l'autre, celle de Bély, de Rémizov, sont suivies par de nombreux artistes. La position des grands classiques est restée immuable. Par contre, les auteurs du début du siècle ont subi un reclassement : une nouvelle échelle des valeurs s'est établie. En poésie comme en prose, les uns sont allés rejoindre l'art, les autres l'histoire, d'autres encore le néant. Si Alexandre Blok n'a fait que grandir depuis sa mort, l'œuvre de Fédor Sologoub a sensiblement pâli. Le rôle qu'un Mérejkovski, un Balmont ont joué dans la littérature de leur pays apparaît aujourd'hui beaucoup plus important que la valeur esthétique de leurs œuvres, tandis que les livres de Rozanov, de Gorki, de Khlebnikov (je choisis exprès des exemples très disparates) ne sortent pas amoindris de l'épreuve du temps. Enfin, aujourd'hui que le renouveau des lettres russes qui a commencé dans les années 80 avec les décadents pour se poursuivre à travers le symbolisme, le néo-réalisme, l'akméisme et le futurisme jusqu'à la révolution, est une époque bien révolue, il est facile de se rendre compte que ce fut,

venant après le XIXe siècle, une décadence dans le sens propre du mot, que toutes ces écoles dans leur succession ne surent opposer à leurs prédécesseurs que peu d'œuvres et encore moins de noms, et qu'au fond Tolstoï fut le dernier grand écrivain russe, car Tchékhov lui-même, au milieu de cette grande famille royale qui va de Derjavine à l'auteur de *Guerre et Paix*, ne fut qu'un dauphin. En tant que continuateurs, les auteurs du début de ce siècle furent inférieurs à leurs aînés; en tant que créateurs de valeurs nouvelles, ils se sont surtout révélés comme des précurseurs. Leur rôle fut de dresser le bilan du XIXe siècle en littérature et d'ouvrir des voies inconnues. Il serait inutile d'écraser tel ou tel artiste par une comparaison avec Pouchkine ou Dostoïevski; ce ne sont pas les hommes, mais l'époque, qu'il faut juger pour comprendre que, quel que puisse être le plaisir personnel qu'on prend à une lecture, sur le plan du développement général des lettres, les innovateurs médiocres valent mieux que les épigones de talent. Que l'on n'aille pas surtout voir dans les écrivains des années 1885-1917 une transition entre les classiques et les auteurs actuels; inférieurs à ceux-là, ils sont encore bien supérieurs à ceux-ci, quoiqu'on puisse parfaitement admettre que d'ici cinquante ans on distinguera, là où nous ne voyons qu'une succession de débuts plus ou moins heureux, le commencement d'une ère qui aura donné un autre Lermontov et un autre Gogol. C'est peut-être pour cette raison que les classiques russes exercent aujourd'hui une influence directe sur la jeunesse littéraire. Gogol, Dostoïevski, Tolstoï paraissent souvent plus actuels que les romanciers qui ont à peine atteint la soixantaine. A ce point de vue, la révolution a rétabli la tradition plus qu'elle ne l'a interrompue. Quant à affirmer que 1917 a clôturé le symbolisme et ses réactions immédiates, il serait peut-être plus exact de dire que ces écoles étaient mourantes lorsque survint la révolution qui leur donna le coup de grâce.

II

Il serait facile, en imitant les critiques marxistes, d'imaginer aujourd'hui un Parlement littéraire russe. A l'extrême-

droite seraient installés les écrivains émigrés : madame Hippius, Mérejkovski, Kouprine, Bounine, Rémizov, Balmont, gloires d'avant-guerre, quelques auteurs plus jeunes dont Marina Tsvetaéva, Khodassévitch, Marc Aldanov, et les débutants qui ont publié leurs premières œuvres à l'étranger : les prosateurs Sirine, Nina Berbérova, Sossinski, les poètes Poplavski, Guinger, etc. Ensuite viendraient les auteurs de la « nouvelle bourgeoisie », dont certains sont considérés comme des « émigrés intérieurs » : les Alexéï Tolstoï, les Zamiatine, les Boulgakov, les Ehrenbourg. Au milieu de l'hémicycle on verrait siéger les écrivains dits « petits-bourgeois », dont quelques-uns influencés par le groupe précédent, tel Zochtchenko. Le centre de ce parti comprendrait Pilniak, Fédine, Léonov, et la gauche Babel, Vsévolod Ivanov, Séïfoullina. Tous ces groupements, sauf l'extrême droite, formeraient le cartel des « compagnons de route ». Enfin, la gauche serait occupée par les romanciers prolétariens : Liachko, Gladkov, Libédinski, Cholokhov, Névérov.

Pour peu que l'on considère les membres de ce Parlement littéraire les uns après les autres, on s'apercevra que le classement, sans être faux au point de vue politique, est tout simplement inutile. De nouvelles catégories surgissent. Un chassé-croisé se produit. Liachko s'en va siéger à l'extrême droite, à côté de Kouprine; Rémizov et Tsvétaéva se déplacent vers la gauche, tandis que Gladkov s'installe à l'ombre de Léonid Andréev, pas très loin de Mérejkovski. Il devient difficile de distinguer les « compagnons de route » des auteurs prolétariens. On se rend compte que, si l'orientation politique d'un écrivain joue un certain rôle, son âge, ses goûts, voire son état de santé ont leur importance.

Je ne voudrais pas escamoter le problème de la littérature prolétarienne en Russie. On m'a assez accusé, lors de la publication de mon *Panorama de la Littérature russe contemporaine*, de faire « l'esthète et le délicat » et de ne pas étudier « la période de l'art prolétarien » parce que je ne savais pas, disait-on, y trouver « l'âme profonde de mon peuple » et surtout parce que j'étais « décontenancé fréquemment devant la rusticité ou la rudesse de la forme ». M. Maurice Parijanine, auteur de ces lignes, ferait bien de laisser tran-

quille « l'âme profonde de mon peuple », ce lieu commun repris, depuis Melchior de Vogüé, par tous les critiques français de quelque parti qu'ils se réclament. Si je parle ici de M. Parijanine, c'est que son point de vue est partagé par nombre d'étrangers. On parle d'un « débordement sonore de la vie unanime », « d'une action littéraire poussée jusqu'aux profondeurs », d'une « période de l'art prolétarien », sans se demander si ces grands mots correspondent à une réalité. On en arrive à oublier que toute littérature est faite de « mots justes et bien agencés » et non pas de débordements sonores. On confond deux choses : la montée des masses du peuple russe vers la culture en général et vers les lettres en particulier, phénomène de la vie sociale, et l'ensemble des œuvres créées par ces masses, problème littéraire. On peut saluer celui-là en faisant des réserves quant à celui-ci. Du reste, on comprend très bien en Russie que le problème est infiniment plus compliqué qu'il n'apparaît à M. Parijanine et à ceux qui raisonnent comme lui. Lénine a été beaucoup moins catégorique à ce sujet. Pour ce qui est de Trotski, il a tout simplement affirmé, au risque de passer pour un esthète, que la littérature prolétarienne n'existait pas en Russie et ne pouvait même pas exister.

La question ne date pas d'aujourd'hui, ni même des débuts de la Révolution. L'écrivain marxiste Bogdanov en parlait déjà avant 1910; en 1912, la presse social-démocrate se livra à des polémiques violentes sur l'art prolétarien. F. Mehring et Clara Zetkin qui y prirent part arrivèrent aux conclusions que Lénine a nettement formulées : « Avant d'avoir compris que seules la connaissance exacte et la transformation de la culture créée par le développement entier de l'humanité permettront d'édifier une culture prolétarienne, avant de l'avoir bien compris, nous ne pouvons résoudre ce problème. La culture prolétarienne n'est pas sortie on ne sait d'où, elle n'est pas l'invention des personnes qui s'en disent les spécialistes. C'est le développement rationnel des réserves de savoir que les hommes ont accumulées sous le joug de la société capitaliste, et de celle des propriétaires fonciers et des fonctionnaires. » Une culture et une littérature nouvelles ne se créent pas en dix ans. D'ici un siècle on pourra com-

mencer à parler d'un art prolétarien, à moins que l'on ne voie se confirmer la thèse des théoriciens marxistes qui affirment : comme la dictature du prolétariat n'est qu'une période de transition entre la société capitaliste et l'ère du socialisme, il ne peut pas y avoir, en général, de littérature prolétarienne, et seul un art socialiste est possible dans l'avenir. Si même l'on admet que la littérature de la classe ouvrière est en train de se former, il n'est guère possible de prédire quels en seront le caractère, les tendances, les leitmotive, et encore moins de constater des résultats déjà atteints. Les futurs écrivains prolétariens sont encore au berceau, tout au plus au lycée. C'est médire d'un art nouveau, destiné à durer non pas l'espace d'une école mais pendant toute l'existence d'une forme de culture, que de le faire tenir dans les œuvres de quelques auteurs qui, dans l'occurence la plus favorable, écrivent comme leurs prédécesseurs mais moins bien. Il ne suffit pas de proclamer son amour de la collectivité, ni même de s'inspirer intimement de « la méthode dialectique »; il faut que les coutumes et les habitudes changent, que le cerveau subisse des transformations jusque dans ses associations d'idées les plus inconscientes, que par exemple les idiotismes : « Dieu merci », « Que Dieu vous garde », etc., apparaissent aussi désuets que les invocations des divinités de l'Olympe au xxe siècle, pour que surgisse un art prolétarien (ou socialiste) authentique.

Quand bien même on considérerait le problème sous un aspect moins général, on devrait conclure que la littérature de la classe ouvrière ne sera jamais le fait de prolétaires professionnels. Une nouvelle classe d'intellectuels sortis des usines devra se former d'abord. Pour cela non plus, dix ans ne suffisent pas. Avant d'admettre l'existence d'une littérature prolétarienne en Russie, il faudrait d'abord retrouver chez les écrivains qui, selon certains critiques, sont censés la représenter, un état d'esprit identique, et en même temps opposé à celui des « compagnons de route ». Or on ne trouve chez eux qu'une unité de conceptions politiques. L'art de classe est un problème d'ordre social et non pas politique, aussi une similitude d'opinions souvent superficielle ne permet-elle pas de conclure à une affinité spirituelle profonde.

A l'heure qu'il est, il existe en Russie une littérature communiste et une littérature révolutionnaire qui empiètent l'une sur l'autre et dont relèvent également les romanciers prolétariens et les « compagnons de route ». Quant à ce que quelques critiques désignent sous le nom de littérature prolétarienne, elle est le fait de trois éléments : de vieux écrivains conquis à la cause communiste, la masse de nouveaux artistes, enfants de la Révolution, hier encore ouvriers ou paysans, et quelques jeunes auteurs de grand talent, plus cultivés que leurs confrères.

Les premiers, professionnels de lettres invétérés, révolutionnaires et pour la plupart bolcheviks, n'ont pas pu changer de mentalité du jour au lendemain. Sérafimovitch, auteur du *Torrent de Fer*, épopée de la guerre civile, n'est pas plus doué que le Sérafimovitch des romans datés d'avant 1914; ses procédés de description et d'analyse psychologique sont restés les mêmes. C'est également le cas de Gladkov, de Névérov, de Liachko et des poètes des groupements « Cosmiste » et « Kouznitsa » (« La Forge »).

On est attiré davantage par les jeunes ouvriers et paysans qui apprennent, péniblement mais avec une ferme volonté de réussir, l'alphabet afin d'aboutir à la lecture des classiques et qui commencent à peu de temps d'intervalle à former des lettres et à écrire des romans. Que leurs œuvres aient une valeur presque nulle, nous n'y attacherons pas provisoirement une grande importance. C'est leur effort qu'il faut apprécier. L'avenir ne retiendra pas leurs noms, mais c'est à leurs œuvres qu'il faudra, peut-être, remonter un jour pour retrouver le point de départ de la littérature future. Un sang nouveau, plus riche et plus épais, est salutaire pour les vieilles familles.

Enfin, pour ce qui est des écrivains prolétariens de talent et d'une certaine culture, le meilleur d'entre eux, Fadéev, a dit dans le rapport qu'il a fait au Congrès de la VAPP (Association Panrusse d'Écrivains Prolétariens) : « La littérature prolétarienne, ou, plus exactement, une partie de celle-ci, qui se trouve à un niveau artistique plus ou moins élevé, compte dans ses rangs de très rares représentants de la classe ouvrière... »

III

Il y aurait beaucoup à dire sur le succès obtenu à l'étranger, en Allemagne aussi bien qu'en France, par certaines œuvres de romanciers prolétariens : *La Semaine* de Libédinski, *Tachkent ville d'abondance* de Névérov, *Le Ciment* de Gladkov. Ce dernier roman a séduit des personnes d'un goût sûr. Il est probable que la nouveauté du sujet, la description de la vie en Russie soviétique, et tout ce qui, en somme, passe pour de l'exotisme aux yeux d'un lecteur occidental, ont fait le succès du *Ciment*. Pourtant il est facile de se rendre compte, même à travers une traduction, que les personnages de Gladkov sont à peine vivants, que l'analyse psychologique est remplacée par des lambeaux de phrases où il y a plus de points d'exclamation que de sens, que le tissu de la langue est vicié, car aucun ouvrier ne parle en réalité le mauvais jargon littéraire dont se sert Gladkov. Le volume que cet écrivain a publié après *Le Ciment* : *Avec le Sang du Cœur*, renforce l'impression défavorable qu'on a éprouvée à la lecture de ses autres œuvres. Les personnages ne savent dire que des jurons, sauf quelques-uns qui philosophent par saccades avec des prétentions à la profondeur; l'auteur fait alterner les scènes qu'il croit puissantes parce qu'il y accumule des verbes à l'infinitif et à l'impératif et des descriptions de la nature fades et peu expressives où il est question des « derniers soupirs du ciel qui se refroidit » et du « sourire transparent de la jeune lune ». Dans les livres de Gladkov rien n'est simple, les personnages sont des surexcités ou des fous. Le romancier a pris chez Léonid Andréev les procédés les plus faux et les plus oratoires, ce qui n'est pas le meilleur moyen de décrire des hommes nouveaux dans la nouvelle Russie. N'est-ce pas pour cela que, de l'aveu de Georges Gorbatchov, un des principaux théoriciens et défenseurs de la littérature prolétarienne, « *Le Ciment* parvient lentement jusqu'aux ouvriers et semble souvent aux membres d'avant-garde du parti d'une lecture difficile et point probante ».

Il n'y a pas grand'chose à dire sur Libédinski, sur Névérov, sacré écrivain prolétarien après sa mort, sur Sémionov, plus consciencieux, sinon plus doué, dont le roman *Natalia Tar-*

pova révèle pourtant des qualités indiscutables. Le même Gorbatchov écrit : « Les dernières œuvres de Libédinski, Gladkov, Liachko, Korobov, Karpov, Tvériak, Grabar, Nikiforov, soutiennent grandement la comparaison avec les écrits des artistes qui ne « découvrent » pas mais qui « illustrent », tels que Mamine-Sibiriak, Boborykine, etc. » Constatation exacte et terrible, car cela ne valait vraiment pas la peine que Blok écrivît les *Douze*, et Pasternak, *1905* et *Le Lieutenant Schmidt*, que des centaines de milliers d'hommes mourussent de famine, de guerres, de typhus pour l'avènement d'une ère nouvelle, si celle-ci ne devait produire dans le domaine littéraire que des rivaux et des successeurs aux auteurs les moins personnels, les moins doués, les plus insignifiants que la Russie ait connus. Heureusement que la liste des prosateurs et des poètes révolutionnaires ne se borne pas à ces noms. A côté des producteurs de poèmes dont Maïakovski a dit :

> Dcrogoïtchenko, Kirillov, Guérassimov, Rodov.
> Quel paysage monotone!

Il y a Iossif Outkine, Svetlov et ses *Rencontres nocturnes*, et quelques autres. De même, parmi les prosateurs, Artiom Vessioly, Alexandre Fadéev et Mikhaïl Cholokhov sont à l'avant-garde du mouvement littéraire russe.

L'œuvre de début de Cholokhov est un vaste roman, *Le Don Paisible*, dont la première partie — près de cinq cents pages — a paru en 1928. C'est la vie des cosaques du Don avant, pendant et après la guerre. Cholokhov opère avec des matériaux trop nombreux qui le submergent quelquefois. De là la richesse et l'enchevêtrement de faits et de personnages, de là aussi une certaine monotonie. Les personnages auraient plus de relief si l'auteur les éclairait tantôt d'une lumière éclatante et tantôt les plongeait dans l'ombre au lieu de promener devant eux, à une distance toujours pareille, une flamme douce et égale.

Artiom Vessioly est plus nerveux, plus passionné que Cholokhov. Dans ses premières œuvres il a décrit le début de la révolution, son aspect désordonné, anarchique, romantique; des matelots, des soldats, des citadins sont emportés

par un tourbillon qui fait d'eux une foule vociférante où il devient impossible de distinguer les visages. Peu de prénoms. Presque pas de noms de famille. Une masse anonyme crie, jure, rit, pleure, pille, tue et meurt. Des voix sortent du tumulte; comment dire à qui elles appartiennent? Elles ont toutes le même timbre juvénile, le même ton insouciant, enivré de mouvement et de liberté. La phrase est brève, saturée de l'argot maritime et militaire. Beaucoup d'interjections. Un humour un peu grossier et bon enfant. Une action d'une extrême rapidité.

Artiom Vessioly ne pouvait s'attacher pour toujours à ce style dont la nouveauté était un des principaux agréments et qui n'admettait pas des sujets postérieurs à 1920. Dans ses dernières œuvres il est devenu plus calme, plus posé. Lui qui, dans ses premiers livres, donnait une coupe verticale de la révolution s'efforce aujourd'hui de peindre la vie russe dans ses détails réalistes. Il n'a pas encore égalé dans sa deuxième manière ses œuvres de début mais, au prix d'un affaiblissement momentané, il a augmenté ses moyens et ses possibilités.

Alexandre Fadéev est, sans doute, le plus doué parmi les écrivains prolétariens. Tout jeune encore, il a peu écrit : deux longues nouvelles et un roman assez court : *La Débâcle.* Il publie à présent dans une revue de Moscou un grand roman : *Le Dernier d'Oudégué*, qui sera sans doute son œuvre la plus importante. Pourtant ce qu'il a déjà écrit le classe au tout premier rang des jeunes auteurs russes. *La Débâcle* (qui a paru en français sous le titre inexact de *La Défaite*) est l'histoire d'un groupe de partisans sibériens, poursuivis par les troupes japonaises et par les Blancs. Au début, ils sont trois cents hommes, à la fin il n'en reste que dix-neuf. Le sujet n'est pas nouveau. Après Vsévolod Ivanov, nombre d'écrivains ont décrit la lutte des partisans en Sibérie. Cependant, c'est Fadéev qui a créé l'épopée héroïque de ces hommes harcelés, traqués, qui se séparent plus facilement de la vie que de la foi révolutionnaire. Pour cela, il n'a recours ni aux digressions lyriques, ni aux descriptions tumultueuses. Il est simple et naturel. Jamais il ne hausse la voix. Il a le pouvoir d'insuffler la vie au moindre de ses personnages

qu'il ne décrit pas mais qu'il montre en action. Il n'a pas besoin de déclamer pour être pathétique. L'influence de Tolstoï se fait sentir à travers les pages de *La Débâcle*, surtout dans la conception que Fadéev se fait de l'histoire et du rôle de la personnalité dans les événements historiques. Après le bolchevik Arkhip Arkhipov, « homme à veste de cuir », de l'*Année nue*, que Pilniak a peint comme une sorte de Martien descendu sur terre, après Nicolas Kourbov, communiste abstrait d'Ilya Ehrenbourg, après les membres du parti décrit par Libédinski comme si c'étaient des personnifications des décrets, Fadéev a donné dans la personne de Levinson, chef des partisans, le premier bolchevik, homme de chair et de sang, humain dans ses faiblesses et dans son héroïsme. Comme Koutouzov de *Guerre et Paix*, Levinson, qui semble prendre des décisions et agir, ne fait en réalité que se conformer à la marche des événements, c'est là le secret de sa sagesse.

IV

Vessioly et Fadéev conçoivent le rôle de l'individu dans l'histoire d'une manière presque opposée. Celui-là peint une foule non différenciée, sans chefs, dont les réactions font les révoltes et les victoires; l'auteur de *La Débâcle*, lui, montre, à travers des personnages isolés, l'existence de lois historiques inéluctables.

Les rapports de la personnalité et de la foule dans les nouvelles conditions d'existence en Russie, ont intéressé beaucoup d'autres auteurs. Si la plupart des romanciers prolétariens chantent la collectivité, aucun d'entre eux n'a su montrer la masse humaine comme l'a fait le « compagnon de route » Malychkine dans *La Chute de Daïr*, récit de la prise de Pérékop par les troupes rouges.

Par contre, d'autres artistes sont attirés par le sort de l'homme isolé aux prises avec la majorité. Léonid Léonov a décrit plus d'une fois le petit bourgeois, et sa mort inévitable dans les conditions actuelles. De même Iouri Olécha traite dans *l'Envie* le conflit de deux frères : l'un, commissaire à l'alimentation, colosse triomphant, chantre du saucisson

et de l'énergie, prophète de la culture physique et du communisme; l'autre, un faible, un raté, inventeur d'une machine imaginaire douée de qualités humaines, et organisateur d'une « conspiration des sens » dirigée contre l'industrialisation du pays et la transformation de l'homme en machine. Ovvadi Savitch dans *l'Interlocuteur imaginaire*, un des meilleurs romans russes contemporains, pose le même problème sous un autre angle : son héros, jusqu'alors fonctionnaire irréprochable, sent naître en lui une curiosité différente de celles de ses compagnons de bureau : cela commence par une petite fissure qui s'élargit à vue d'œil; la vie de cet homme, qui avait toujours été parallèle à celle des autres, a dévié. Les actions et les discours du personnage n'ont pas les mêmes motifs qu'auparavant. Il est partagé entre l'ennui de vivre et la peur de mourir. Cela suffit pour le faire passer pour un voleur, un malade, un fou.

Constantin Fédine dans *Les Frères*, Zochtchenko dans plusieurs petits récits, Nicolaï Tikhonov dans le recueil de poèmes *La Recherche du Héros*, d'autres auteurs encore, observent, dans la Russie actuelle, la révolte des individus contre la foule, la mort des faibles, la transformation des forts, spectacle qui amuse les uns, émeut les autres, mais ne laisse personne indifférent.

V

Egor Brykine, personnage des *Blaireaux* de Léonov, Ivan Baïbitchev, conspirateur de *l'Envie*, Obydenny, héros du roman de Savitch, sont tous des hommes formés avant la Révolution. Ce ne sont pas les personnes de leur âge qui jouent un rôle prépondérant dans la Russie d'aujourd'hui. Une génération est sortie du tumulte des guerres civiles, des migrations provoquées par la famine et par les épidémies; une autre génération a grandi depuis. Pour la première le danger et les privations semblent être l'état normal des choses, pour la seconde la vie consciente a commencé sous le nouveau régime. Ces hommes, qui ont donné au pays le visage qu'il a à présent et ces adolescents à qui l'Europe aura affaire dans vingt ou trente ans, on s'en forme une idée très nette à tra-

vers l'œuvre de jeunes littérateurs. Car la plupart de ceux-ci sont, depuis 1917, en quête d'un nouveau héros, et il est tout naturel qu'ils le choisissent parmi leurs contemporains. « Le héros de notre temps » a bien changé depuis les romans d'avant-guerre, qu'ils fussent naturalistes ou symbolistes. La maladie et la famine ont emporté les plus faibles, la guerre n'a épargné que les plus adroits. Ceux qui ont survécu prisent la force physique, les sports. Un biceps imposant, un souffle résistant sont pour eux souvent des arguments décisifs. Ils ont appris à ne compter que sur eux-mêmes. Les questions spirituelles les laissent indifférents. La religion, la philosophie se sont revélées impuissantes, partant inutiles. Dès l'enfance ils savent ce que sont la mort, la faim, l'esseulement, l'amitié, l'amour. Les divergences entre les pères et les fils sont plus accentuées qu'ailleurs : la différence des souvenirs est trop grande. A douze ans on s'en va à travers la Russie chercher de la farine, à quinze ans on prend part à la guerre. La vie indépendante a donné de l'assurance, voire de la suffisance. Du moment que ces adolescents ont réussi à survivre, ils croient pouvoir tout prendre d'assaut : les tranchées aussi bien que la science. Un certain esprit romantique issu de l'époque du communisme militaire se mêle chez eux à des aspirations pratiques : les aventures les intéressent en même temps que les questions techniques : on put s'en rendre compte au moment de la randonnée du *Krassine*. Ils sont jeunes, non pas de la jeunesse d'un individu, mais de la jeunesse d'un peuple, criards, effrontés, sûrs de résoudre toute question en un tournemain. Ce sont de grands simplificateurs, portés à voir dans la mort, dans l'amour, leur côté matériel : la décomposition, l'acte de chair. Ils sont directs.

Ces jeunes gens, on les retrouve vivants et typiques dans le roman *De l'Autre côté*, de Victor Kinn, auteur peu connu. C'est l'histoire de deux membres des Jeunesses Communistes, âgés l'un de dix-huit et l'autre de vingt ans, qui vont porter à travers les lignes de l'armée blanche des documents et de l'argent aux partisans rouges. Je connais dans la littérature actuelle peu de livres aussi virils, aussi jeunes, pleins d'autant d'émotion et d'ironie. Il n'y est pas question

d'événements gais : les deux amis tuent un homme, l'un d'entre eux est amputé d'une jambe et finit par être tué à son tour. L'auteur raconte avec simplicité et droiture. Pas de métaphysique, pas d'hésitations. « Pour Bazeïss (l'un des deux garçons) l'univers était simple. » « Tout ce qui se passait autour de lui lui semblait normal. Les queues devant les boulangeries, le typhus, les patrouilles dans les rues la nuit ne l'étonnaient ni ne l'effrayaient. L'époque qui avait précédé la révolution était pour lui un mythe de l'Ancien Testament, et il songeait à Nicolas comme à Nabuchodonosor. » « Un temps pareil, disait-il, n'arrive qu'une fois par siècle, les enfants vont maudire leurs parents pour ne les avoir pas engendrés plus tôt. » Les problèmes littéraires et philosophiques? « Bazeïss se mit à lire un jour *Crime et Châtiment* de Dostoïevski. Après avoir terminé il s'étonna : mon Dieu, dit il, tant de conversations pour une seule vieille. » L'amour? « Nous vivrons ensemble tant que cela ne nous dérangera pas, nous, dans notre travail, dans nos goûts. Quand cela deviendra gênant, c'est très simple. Vous allez à droite? Bien, et moi, je vais à gauche. C'est tout. »

La phrase sur Dostoïevski est significative entre toutes. Une grande partie de la jeunesse russe trouve les romans antérieurs à la révolution, surtout les romans psychologiques, peu intéressants et invraisemblables, parce qu'elle ne s'y reconnaît pas. Les récits d'aventures — action et exotisme — sont mieux faits pour la séduire. Cela explique la vogue des prosateurs américains, Jack London en tête. L'influence du cinéma n'y contribue pas médiocrement. L'homme actif, fort, décidé, semble mériter le respect. Du reste, les États-Unis sont actuellement le pays auquel on s'intéresse le plus en Russie, bien qu'on les imagine souvent sous les traits d'un Douglas Fairbanks ou d'un Wolf Larsen gigantesques. L'américanisme menace plusieurs adolescents russes, là est le danger.

Tout cela indique l'orientation de l'esprit russe contemporain. La littérature, les arts, et, en général, les sciences morales ont beaucoup moins d'adeptes que les questions techniques. Les livres traitant des sciences physiques et mathématiques et les relations de voyage, les mémoires,

en un mot « les documentaires », sont plus demandés que les œuvres d'imagination. La future « intelliguentzia » russe se composera pour une grande partie d'ingénieurs, de techniciens, de praticiens. Ils vont construire des machines, bâtir des usines, ils lutteront pour utiliser les cours d'eau, pour extraire les minerais, pour tracer des routes et établir des voies ferrées, pour répandre l'usage de l'électricité et de l'avion.

Cette soif d'activité concrète va de pair avec l'indifférence pour les problèmes spirituels. De là une certaine grossièreté, le mépris pour les opinions d'autrui, des jugements souvent superficiels. Mais, comme le dit dans la nouvelle de Nikolaï Tikhonov, *Camouflage*, un professeur d'archéologie à un jeune ingénieur qui ne comprend pas très bien l'importance des fouilles, car « le prolétariat n'a pas un besoin immédiat d'un char » romain : « Les jeunes gens quelque peu grossiers ont aussi une certaine importance. Vous êtes, à votre manière, un homme honnête; en tant que couche de terrain, vous êtes également nécessaire... »

VI

La prose russe contemporaine suit trois directions dont une présente peu d'intérêt. C'est l'effort pour faire renaître le « grand genre ». La littérature russe du XIXe siècle avait ses traditions. Il est dangereux de les suivre aujourd'hui non pas parce qu'elles sont mauvaises, mais parce qu'elles appartiennent au passé. Pourtant il y a des auteurs qui voudraient les reprendre pour leur propre compte sous prétexte que Tolstoï et Dostoïevski ont été de grands écrivains. Tolstoï et Dostoïevski créaient leurs procédés eux-mêmes. Le fétichisme en littérature n'a jamais donné de bons résultats. Les romanciers doués, un Fédine, un Léonov, essaient de rénover la matière sur laquelle ils travaillent. Dans *Les Cités et les Années* l'ordre chronologique est interverti; dans *Le Voleur* on assiste au développement parallèle du roman que compose un des personnages, l'écrivain Firsov, et de la réalité où il puise les éléments de son œuvre. Quant au *Don Paisible* de Cholokhov, il pouvait être écrit vingt ans plus tôt avec les mêmes qualités d'observation et d'analyse.

Les Reliques, roman de Kalinnikov, mélange de mysticisme et de pornographie, camouflés en propagande anticléricale, aurait été à sa place il y a soixante ans. Mais, s'il vivait en 1870, Kalinnikov en serait encore aux procédés du début du XIXe siècle. De nos jours on aime trop les jeunes écrivains qui rappellent les vieux. On croit y trouver de la sécurité.

Les deux autres tendances des jeunes prosateurs russes retiennent davantage l'intérêt. L'originalité d'une école, d'un écrivain, ne consiste pas uniquement dans la nouveauté de ses procédés, elle tient également à l'introduction en littérature de valeurs esthétiques qui n'étaient pas considérées comme telles auparavant. L'œuvre de Proust en est une des preuves les plus récentes. En Russie la matière première de l'art tend à devenir art à son tour. Les faits sont jugés sur un plan esthétique. Ce qui avait servi jusqu'à présent aux romanciers d'élément auquel ils faisaient subir une transformation avant de le livrer au public a reçu une consécration officielle. Il se forme un genre nouveau. Le brouillon tend à disparaître. Les auteurs n'éprouvent pas le besoin de *romancer*. Les carnets de notes ne sont plus un moyen, mais un but. Les mémoires, les souvenirs, les biographies, les relations de voyage, les coupures de journaux deviennent des œuvres d'art. Déjà Rozanov affirmait qu'il est impossible d'écrire des romans dont les héros sont conservés dans une solution de paysages et d'analyse psychologique. Rémizov tend de plus en plus à parler de lui-même et de ses amis, et non pas de « Lui » et d' « Elle ». Les meilleurs œuvres de Gorki, depuis la révolution, sont ses *Souvenirs*, d'une acuité qui fait oublier son nouveau roman *La Vie de Klim Samguine*. Lorsqu'on relit Tchékhov, on s'aperçoit que les carnets de notes qui lui servaient à composer ses nouvelles sont souvent supérieurs à celles-ci (on peut en rapprocher le *Journal* de Jules Renard, son chef-d'œuvre). Dans tous ses livres Victor Chklovski donne la préférence à la réalité sur la fiction. Ilya Ehrenbourg, dans *l'Été 1925*, intercale dans un sujet imaginaire des détails autobiographiques; dans son dernier volume, *10 HP*, il choisit pour héros l'automobile et parle des industries qui s'y rattachent. Pilniak, Nikitine, d'autres encore citent dans leurs livres des articles de journaux, des décrets, des télégrammes.

Le même Nikitine publie *Actuellement à l'Occident*, du reportage. Pilniak rapporte de l'Extrême-Orient des impressions et des nouvelles à moitié romancées. Maïakovski, après avoir visité l'Amérique, la France, la Crimée, s'adonne au reportage poétique. Les événements, même inventés, sont livrés au public à l'état brut; dans *Matériaux pour un Roman*, Pilniak fournit les éléments de son œuvre et termine en disant que ce sont là les faits réels qui devaient former son livre. La ligne de démarcation entre l'art et la vie est reculée au profit du premier.

Certains critiques ont blâmé cette tendance où ils croient voir une déchéance de la littérature. La manière de parler des événements réels et surtout de citer des noms propres a le don particulier de les exaspérer. Ils n'y distinguent que de l'indiscrétion de la part des auteurs. Ainsi Rémizov a été obligé de remplacer dans son dernier livre, *Le Long des Corniches*, les noms de ses contemporains célèbres ou inconnus par des noms imaginaires, et un critique russe l'a grandement approuvé pour cela. Il serait enfantin de croire qu'un artiste s'amuse à mettre en scène ses amis pour son divertissement personnel. Il y voit un moyen de rompre avec une tradition contre laquelle le public est immunisé, de réveiller l'attention du lecteur en interrompant la cadence trop familière du roman. C'est le sens de l'engouement des artistes pour le document en lui-même. L'amour du réalisme n'y a rien à voir. Au contraire, le documentaire s'oppose aussi bien à un roman réaliste qu'à un poème futuriste.

Du reste, cette tendance ne date pas d'aujourd'hui. Tolstoï écrivait qu'un jour la correspondance l'emporterait sur la fiction en littérature. Nous lisons dans la revue *Le Contemporain*, créée par Pouchkine en 1836 et dirigée par lui : « Écrivez tout simplement vos notes sans prétendre à la fantaisie et sans les appeler roman; alors votre livre aura l'intérêt que présente toute chronique, et vous en retirerez en plus cet avantage que les gens n'iront pas se mettre à la lecture de votre œuvre avec l'intention de lire un roman, car une pareille disposition d'esprit, de la part du lecteur, est mortelle pour ce qu'il y a de meilleur, à votre avis, dans vos pages. »

La situation est sensiblement la même en France où la vogue des vies romancées, de divers « documents bleus » et « documents oranges » atteint et surpasse quelquefois celle des œuvres d'imagination; où, d'autre part, *Les Faux-Monnayeurs*, en tant qu'essai d'une nouvelle forme de roman, restent généralement incompris, et où l'on continue à publier des romans dont les titres sont combinés avec les mots « homme », « âme », « corps », « amour », « mort », et qui ont 256 pages parce qu'avec les gardes et les titres cela fait exactement huit feuilles.

VII

Les tentatives pour revenir au « grand genre », les essais accomplis pour remplacer les genres existants sont contrebalancés par un courant qui ne s'est manifesté jusqu'à présent que dans quelques œuvres isolées. Très diverses de style et d'orientation, elles concourent toutes à établir une nouvelle langue littéraire. Elles traduisent le désir de donner à la parole une place plus importante et surtout moins subordonnée à la composition. La langue en est riche, concentrée, on dirait dense. Coïncidence qui n'a rien d'inattendu, presque tous ces livres sont écrits par des poètes. Il y a dix ans, tous les amateurs composaient des vers, aujourd'hui les poètes écrivent de la prose. Boris Pasternak dans *l'Enfance de Luvers* et dans ses autres nouvelles, Ossip Mandelstam, dans *Le Timbre égyptien* et *La Rumeur du Temps*, Nikolaï Tikhonov dans l'*Homme risqué* et, jusqu'à un certain point, Constantin Vaguinov dans *Les Jours et les Œuvres de Svistonov* se sont montrés dignes de leur œuvre poétique. A première vue, ils ont peu de points communs entre eux. Pasternak, qui est actuellement le meilleur poète russe, décrit, dans *l'Enfance de Luvers*, un des trois ou quatre livres contemporains dont se souviendra la postérité, la vie d'une fillette jusqu'au moment où elle devient une adolescente. Il le fait presque sans relater aucun fait matériel, en remplaçant le récit des événements par la description d'objets, d'états d'esprit, de paysages qui ne sont en aucune corrélation logique entre eux et s'ordonnent autour des sentiments,

ou plus exactement autour des sensations de l'héroïne. Je ne connais pas de peinture aussi véridique et aussi délicate de ce que l'on pourrait appeler les mouvements physiologiques de l'âme. *Le Timbre égyptien* est un échantillon de ce « cher délire prosaïque » dont Mandelstam « croit voir le germe partout », car « notre vie est une nouvelle sans sujet ni héros, faite de vide et de verre, du chaud balbutiement des digressions ». C'est un emmêlement de plusieurs leitmotive dont tous les syllogismes littéraires sont exclus. Par contre, les nouvelles dont se compose le volume intitulé *l'Homme risqué* sont très solidement construites; les personnages sont bien définis; chaque mot est rivé à l'endroit juste; aucune phrase ne peut être supprimée ou remplacée. La sobriété des procédés s'allie à l'art de mener l'intrigue : Tikhonov prosateur est sans doute supérieur à Tikhonov poète. Vaguinov, le plus jeune de tous, tout au moins en littérature, a choisi pour héros un écrivain en train de composer un roman dont les éléments sont dissociés et forment la chair même de l'œuvre. Ils encerclent Svistonov qui finit par se confondre avec eux. De même que Svistonov, Vaguinov « sent avec une suprême acuité le caractère parodique de l'univers par rapport à je ne sais quelle règle ».

Une biographie intérieure, une accumulation d'images et de souvenirs disparates, de brefs romans d'aventures. une parodie, — la diversité est grande. Pourtant dans tous ces livres on retrouve une conception analogue de la prose. Les phrases de Pasternak longues d'une demi-page réunissant le pathétique et les métaphores, les comparaisons et le lyrisme; les paroles que distribue Mandelstam possédé par un enchevêtrement d'associations inattendues; la cadence guerrière et lyrique des lignes de Tikhonov, ont toutes, malgré la différence de vocabulaires et de rythmes, le même poids spécifique, plus lourd que celui d'autres proses. On sent à la lecture, presque physiquement, s'écouler le flot pesant de la parole. Cela tient peut-être à l'habitude qu'ont les poètes de soupeser tous les mots dont ils se servent et de ne choisir que les plus chargés de sens et de sonorités pour les disposer ensuite comme dans un puzzle on dispose les pièces aux endroits qui leur sont destinés d'avance. On peut placer le plus

grand espoir dans ces auteurs dont il faut rapprocher Savitch et Oliocha : tous — aussi divers soient-ils — ils sont à la recherche de l'aspect romantique de notre époque.

VIII

1922 et 1923 ont passé sous le signe de Boris Pilniak et de Vsévolod Ivanov; 1924 et 1925 sont marqués par les noms de Lydia Seïfoullina et d'Isaac Babel. Pendant les premières années de la révolution on a cru que Nikitine, Kavérine allaient devenir de grands écrivains. Fédine, Léonov ne se sont affirmés que plus tard. La littérature post-révolutionnaire a débuté par des essais de stylisation, par un travail acharné sur le style. La composition importait peu. La plupart des artistes marquaient une prédilection pour les différents argots et patois, presque tous chérissaient le parler du peuple, le « skaz », transcription de la littérature populaire orale, dont la tradition s'était transmise par Leskov et Rémizov. Pilniak intercalait dans ses œuvres des descriptions de coutumes, des chansons, des dictons, brossait de vastes paysages historiques. Ivanov surchargeait ses romans et nouvelles de digressions lyriques, de descriptions de la nature. Fédine écrivait *La Chronique de Narovtchat*, journal d'un moine rédigé dans une langue appropriée. Léonov donnait les *Mémoires de Koviakine*, impressions d'un petit bourgeois surpris par la révolution. Nikitine servait ses nouvelles entrecoupées d'exclamations et de considérations d'ordre général. Kavérine travaillait sur les traces de Hoffmann. Le style ornemental était en vogue. Les métaphores, les comparaisons surabondaient. La prose se rapprochait de la poésie.

Cet engouement des prosateurs pour une langue plus imagée, pour une présentation impressionniste, pour des sujets d'où les notions de temps et d'espace étaient exclues, correspondait à l'époque héroïque de la révolution, aux jours des guerres civiles et de l'édification de l'État. On était trop engagé dans la mêlée pour pouvoir garder son sang-froid en littérature. Les artistes déclamaient plus qu'ils ne décrivaient. « Paroles, paroles, fruits mûrs et gais! » (Ivanov);

« Octobre passait au-dessus de la terre avec ses midis pareils au crépuscule, avec ses fenêtres vides, avec ses feuilles tombées, dévastées » (Pilniak); « les nuits d'hiver dans la steppe sont tendres. Les neiges sont silencieuses lorsque la tourmente s'arrête et que le vent ne souffle plus dans les ravins, dans les vallées innocentes » (Nikitine). Ces phrases sont choisies entre mille autres, aussi nombreuses que celles qui relatent des faits. Créer une atmosphère paraissait plus important que conter un événement.

Le style vague et lyrique ne pouvait satisfaire longtemps les artistes. Il y avait là trop de monotonie et pas assez de possibilités. Pilniak, Ivanov commençaient à se répéter. S'ils ont échappé au danger qui les menaçait, c'est qu'ils étaient plus doués que certains de leurs confrères incapables de se renouveler.

D'autres écrivains surgirent qui orientèrent leurs recherches dans une nouvelle direction. La vie redevenait normale; la crise d'héroïsme était dans le passé. Les lettres réclamaient une simplification. Les prosateurs qui jusque-là avaient décrit des scènes isolées, et dont les romans mêmes se composaient d'une suite de nouvelles, recouvrèrent la notion du temps. Délaissant la réthorique ils se tournèrent vers le sujet. Dès 1921, Léon Lunz avait préconisé l'exemple de romanciers français et anglais, et avait prôné l'art de nouer et de dénouer une intrigue, dont Zamiatine avait donné dans ses livres des exemples impeccables. Les romans d'action, les romans d'aventures connurent une vogue justifiée. Les premières œuvres d'Ilya Ehrenbourg, *Julio Jurenito* en particulier, eurent un succès foudroyant : on y voyait le roman occidental par excellence : alerte, mouvementé, ironique, anti-déclamatoire. Fédine pubila *Les Cités et les Années*, d'une composition aussi compliquée que réussie. Dans *Les Blaireaux*, Léonov s'attaqua à un sujet non moins large, car si Fédine avait décrit deux pays pendant la guerre et la révolution, Léonov, lui, a dépeint trente ans de vie russe. Babel fit paraître ses nouvelles qui, à l'instar de celles de Maupassant et de O'Henry, étaient des romans concentrés en deux pages. Vessioly, après ses récits faits d'exclamations, composa des romans à intrigue. Les œuvres que pu-

bliaient les nouveaux auteurs dénotaient un souci de composition et souvent ne valaient que par le sujet; les meilleurs d'entre elles étaient en même temps les mieux construites. Tel est le cas pour *Rastratchiki*, de Kataev; *La Garde blanche*, *La Diaboliade* et *Les Œufs fatals*, de Boulgakov; *La Débâcle*, de Fadéev; *Le Quarante et Unième*, de Lavréniov; *L'Homme risqué*, de Tikhonov; *De l'Autre côté*, de Kinn. Dans ce sens, *Le Voleur*, de Léonov, fut une des plus grandes réussites de la jeune littérature russe.

De la nouvelle au roman, de l'ornementation à la composition, telle fut la double évolution de la prose russe dans ces dernières années. Les écrivains ont baissé la voix; au lieu de procéder par opposition d'effets violents et isolés, ils préfèrent aujourd'hui accumuler les observations, restituer le temps dans son écoulement et l'espace dans son intégralité. Les personnages qui avaient été des figures d'affiches, avec une particularité physique ou morale poussée au premier plan et démesurément grandie, sont devenus plus simples et à la fois plus complexes. La recherche du « type » a remplacé la chasse au « héros ». Ce changement s'explique par le fait que les années qui nous séparent de la révolution ont non seulement modifié l'aspect du pays, réveillé de nouveaux intérêts et posé des buts inconnus jusqu'alors, mais encore ont rendu les artistes plus mûrs et plus expérimentés. Plus vieux de dix ans, les débutants de 1920 sont aujourd'hui des écrivains professionnels : les bons cherchent toujours et les meilleurs commencent à trouver.

IX

Un lecteur français se met à lire à la file des romans russes de la dernière période. Il trouve des traductions de bonnes œuvres et même de mauvaises : *L'Année nue*, de Pilniak; *Le Train blindé 1469*, d'Ivanov; *Cavalerie rouge*, de Babel; *Transvaal*, de Fédine; *La Débâcle*, de Fadéev; *Le Ciment*, de Gladkov; *Virinéïa*, de Seïfoullina; *Rastratchiki*, de Kataev; *Tachkent ville d'abondance*, de Névérov; *Sur le Don paisible* de Cholokhov; et il y en a bien d'autres. On annonce des traductions de Zochtchenko, de Fédine, de Tikhonov, de

Léonov. Styles, dons, procédés différents. Pourtant ces œuvres ont un *diviseur commun*. Auteurs prolétariens et compagnons de route, prosateurs et poètes, romanciers et conteurs, ne font pas que coexister. Ils ont tous le même point de départ : la révolution. Tout est jugé par rapport à elle. Le tsarisme est l'époque qui l'a préparée; la guerre, l'événement qui l'a précédée. L'histoire, l'art, la littérature sont divisés en anté et post-révolutionnaires. Il n'y a pas jusqu'aux nouvelles que Pilniak a consacrées à l'époque de Pierre le Grand, où l'on ne sente que ce dont il parle a eu lieu avant octobre 1917. (On peut observer le même phénomène dans l'œuvre des écrivains émigrés : ainsi la trilogie de Marc Aldanov : *Le Penseur*, consacrée en grande partie à la révolution française, suggère plus qu'elle n'indique une sorte de parallélisme anticipé entre 1789 et 1917.)

Depuis la fin du siècle dernier et jusqu'à la veille du coup d'État, la littérature russe avait parlé de la mort et de l'au-delà. La révolution lui a rendu le sens de la réalité. Après avoir cherché des « attouchements mystérieux à d'autres univers » (Dostoïevski), les écrivains purent constater : « Cela vaut la peine de parler de la terre. » Selon les goûts, on y voit une simplification ou une déchéance. Du reste, après Dostoïevski, il y a eu Léonid Andréev et tant d'autres : un travail de déblaiement s'imposait. Les événements n'ont peut-être fait que hâter et renforcer une réaction nécessaire.

Simplification. Amour de la vie, de l'action. Primauté du matériel, du corporel. Réflexes vainqueurs des pensées. Psychologie fonction de physiologie. Babel, Pilniak, Ivanov, Nikitine, Seïfoullina, Vessioly, Tikhonov, Fadéev admettent parfaitement l'importance des « œuvres de l'esprit », mais ils croient avoir compris, pendant les quelques années où ils ont eu affaire non pas aux livres mais à la réalité, que « les œuvres de la chair » ont également leur importance et que ce sont elles qui disposent de l'être humain mis à l'épreuve. Toute la littérature russe peut dire avec Vsévolod Ivanov : « Depuis 1917 mon unique chemin est un chemin mortel, et je me réjouis d'être vivant. »

VLADIMIR POZNER

NOIRE ET GRISE[1]

V

Je voudrais d'abord expliquer par quel concours de circonstances je fus assez longtemps à connaître et encore plus à comprendre toute la vérité.

Étrangère, heureusement, à tout le drame dont notre terrasse et la prison furent le théâtre, ma grand'mère s'était, elle aussi, retirée dans sa chambre. Vers trois ou quatre heures elle commanda son infusion et, se sentant plus faible, décida de se coucher.

De mon côté, comme j'éprouvais vraiment le besoin de prendre l'air et surtout de changer de milieu, j'ai embrassé Mamette, je suis sorti, je suis allé rendre visite à tante Léa.

La vieillesse, le veuvage et de nouvelles épreuves n'avaient point changé notre chère tante Universelle; elle restait toujours aussi charmante; elle avait toujours autant d'esprit. J'étais certain que, dans la mesure du possible, sa conversation me distrairait. Elle m'aimait d'ailleurs beaucoup pour le plaisir si vif que je trouvais à sa compagnie, à ses histoires. Chaque fois, je m'installais devant elle comme devant un ancien et délicieux meuble à secrets.

Mais ce soir-là je n'échappai point à mes préoccupations, je parvins tout au plus à les faire dévier. Si je n'avais plus les visages douloureux d'Émilienne et d'Alix dans le champ direct de mon regard, je n'arrivais point à les éviter complète-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin, 1er, 15 juillet et 1er août.

ment; je les sentais encore, sinon en face, du moins à côté; et leur présence invisible me retenait avec elles, avec toute leur vie, dans un cruel cercle enchanté... Les yeux fixés sur sa belle collection de portraits de famille, j'en étais venu à parler avec tante Léa des nobles vagabonds qui, bien à leur corps défendant, avaient lancé Émilienne sur les routes de l'aventure. Qu'étaient donc devenus, qu'avaient pu devenir, nous demandions-nous une fois de plus, Giuseppe et Mosé? Depuis si longtemps ils avaient disparu sans donner le moindre signe de vie. On racontait qu'ils n'étaient jamais revenus en France, qu'après avoir erré encore ils avaient fini par échouer en hiver dans un hospice au fond de l'Allemagne, et là, ils seraient morts enfin de la même fatigue et du même épuisement, au même âge et dans la même salle, dans deux lits voisins, le même jour, peut-être... Qu'en savait-on? Comment pouvait-on le savoir?

Je suis resté rêveur; mais ce n'est pas ce lointain mystère qui a pu tellement m'assombrir, et je finis, en me gardant bien de donner d'autres détails, par raconter que notre cousine a eu à table un nouvel accès de bizarrerie incompréhensible dont ma grand'mère a été particulièrement affectée; et la bonne tante, à l'idée que je dînerai seul, veut absolument me faire partager son repas. Il est entendu que sa domestique ira prévenir ma grand'mère; si l'on a vraiment besoin de moi, je rentrerai aussitôt, et tante Chanaan aura de toute façon des nouvelles de Mamette et d'Alix.

Mais la domestique, lorsqu'elle revient, commence par prendre sa maîtresse à part. Qu'a-t-il pu se passer? Que me cache-t-on? J'apprends que ma grand'mère va bien; mais ma présence là-bas est, paraît-il, absolument inutile; Alix vient d'avoir une crise terrible; non seulement il est entendu que je dînerai ici, mais encore que j'y coucherai. L'ordre est ferme; mais la voix de tante Léa, qui me le transmet, tremble un peu; et je ne doute plus qu'en mon absence la maison n'ait été le théâtre d'un drame encore plus affreux et plus extraordinaire que celui dont je viens d'être le témoin... le témoin seulement? Moi aussi j'ai joué mon rôle et je me compte sans fierté au nombre des acteurs. Si j'ai manqué le dénouement, je ne m'en sens pas moins responsable; et, dans

une chambre étrangère où je me devine déjà moins exilé que puni, sur mon sommeil inquiet, fiévreux, tourmenté par les cauchemars, pèse toute la nuit le sentiment de cette obscure culpabilité.

Le lendemain, mon grand-père m'attendait dans le salon de tante Léa. Il ne me fit aucun reproche, mais, contrairement à ses habitudes, son accueil fut sévère, sa parole, brève. Avais-je bien lieu de m'en étonner?

Il est arrivé à la première heure, il sait tout déjà et ses résolutions sont irrévocables. Cette valise qu'il a prise avec lui, je la reconnais, c'est la mienne. Je vais donc rentrer aussitôt chez mes parents et il va me conduire à la gare sans me faire même repasser à la maison... Tout pouvoir de protester m'est d'ailleurs depuis longtemps retiré par ma propre confusion.

A la gare, devant le train, quel courage ne m'a-t-il point fallu pour demander à mon grand-père ce qu'était devenue Alix! Il a hésité un moment comme s'il cherchait sa réponse, puis il a fini par me dire qu'on l'avait enfermée depuis la veille dans une maison de santé...

Mais je devais apprendre assez vite ensuite ce que peut être un pieux mensonge; et puis, parce que je restais bien jeune, j'ai pu croire que je pourrais oublier. Plus tard encore je devais trop souvent, trop douloureusement me souvenir d'Émilienne et d'Alix et, enfin, tout comprendre.

QUATRIÈME PARTIE

LES COMPTES D'ALIX

PREMIER CAHIER

15 mars.

Ma vie! mais que vais-je pouvoir en dire? Ce que je fais, noter cela? Quelle idée folle! Quel désir de l'impossible! Je ne fais rien; aucun événement ne vient remplir le néant total de mes jours. Cette impression d'être depuis longtemps dans un désert où rien ne passe... Ah! c'est le désœuvrement,

l'ennui, la solitude qui m'ont installée à cette table. Ma pauvre vieille fille, il ne s'agit pas de se distraire, mais seulement de s'occuper. Encore une tâche vaine, un ouvrage, un devoir qui prendra la place d'un autre jusqu'à ce que tes bras finissent par tomber de lassitude, comme lorsque tu tricotes machinalement...

Allons! pour que ce soit moins dur, je vais tenter d'écrire machinalement aussi, sans regarder la page, en ne me servant de mes yeux que de temps à autre pour ne pas perdre la ligne, et je suivrai ma plume à peine de loin comme si ce n'était même pas moi qui...

Je ne me relirai pas.

A quoi n'ai-je point déjà pensé, souvent, trop souvent? mais penser d'abord n'est rien. On pense tour à tour à tant de choses, parfois si étranges. Une idée glisse : *mourir*, par exemple (pourquoi souligner? je n'aurais pas dû souligner; c'est attacher trop d'importance, donner vraiment trop de poids). L'idée donc glisse et s'efface, comme si chaque lettre était avalée par la suivante, et c'est fini; plus rien. Non, pour ne pas mentir, ce n'est pas fini tout à fait; la même pensée revient au bout de quelques minutes, un peu moins brève cette fois et plus précise, plus aiguë comme une espèce de souffrance, et elle dure : *il vaudrait mieux mourir!* Hé bien! il reste à l'effacer soi-même avec un petit effort. Oui, c'est pénible comme s'il fallait étendre, enfoncer la main assez bas, très bas; mais après, heureusement, il n'y a plus de trace, il ne reste plus rien et on peut toujours se dire qu'une idée ne compte pas; c'est fini alors, fini, vraiment fini.

Fini? mais oui, puisque l'idée ne compte pas. Ah! quel soulagement! Elle est venue d'elle-même; mais moi je n'ai pas voulu l'appeler; je la rejette, je suis libre, ma personne n'est pas engagée; tandis qu'écrire, écrire ce qu'on pense, c'est cela qui est terrible! Écrire enfin, n'est-ce pas convenir? Je m'en rends trop bien compte maintenant; car je me suis relue, je n'ai pu m'empêcher de me relire et j'ai vu tout ce que je m'étais avoué : le néant de mon existence et cet affreux désir, cette envie, dirai-je, d'un autre néant qui ne me tor-

turerait plus, puisque je ne le sentirais point. Voilà ce qu est désormais en toutes lettres sur mon livre de comptes. Je l'ai écrit, je l'ai relu et je tremble. Surprise d'abord et bientôt enchaînée par ma propre écriture, j'ai écrit, j'ai signé comme en face d'une tierce personne, d'un étranger, d'un témoin qui m'empêchera de me dédire et m'interdit déjà d'effacer.

Danger de mort! Arrêt!

14 mai.

C'était tellement simple; puisque l'expérience était faite, il fallait décider de ne plus écrire, et s'y tenir; tu l'avais décidé! oui! tu avais même renoncé à remettre tes dépenses au propre; tu avais caché l'encrier, la plume. Alors?...

Alix! tu te désobéis bien souvent à toi-même, tu te contredis, tu ne sais plus ce que tu veux. Rappelle-toi ta maxime :

Si la perfection descendait sur cette terre...

Dieu, que cette phrase est vaine! Qu'elle est bête! je m'en aperçois seulement un peu tard. D'ailleurs, la perfection, est-ce le bonheur? Aujourd'hui je peux en douter, et si je me remets presque malgré moi à écrire, c'est justement à cause de ce plaisir de la découverte; cheminer ainsi à tâtons, et non sans un peu d'angoisse, à travers soi, cet imprévu, c'est amusant! *Amusant*, ce mot ne me convient pas, ou plutôt il ne convient pas à l'idée que je me fais de moi-même. L'idée que je me fais ou l'idée que je me faisais? Et de toute façon cette idée est-elle juste?... Assez! Ma main est déjà lasse et mes yeux se troublent. J'ai mal à la tête.

15 mai.

Une douzaine d'œufs	0.50
5 kilos huile d'olive (à mettre en jarre)	8.75
Un pain de savon blanc	2.50
Une cervelle d'agneau	0.15
Une livre d'épinards	0.05
Quatorze heures femme de ménage	2.80
Blanchissage de quinzaine (draps et serviettes)	2.65
Total	17.40

C'est cher! Une question : pourquoi économiser? En ai-je besoin? Encore un principe! Réponse : Et aussi bien pourquoi

tout remettre en question maintenant et prendre systématiquement le contre-pied...? Si c'est pour noter des idées pareilles! Ma chère, serais-tu malade, par hasard?

Il se fait tard. Et les rêves? Il y a aussi les rêves, et le retour de certains souvenirs abhorrés en rêve, ce risque. Par bonheur le jour efface la nuit. Mais quand la nuit insiste, recommence; quand la nuit s'acharne, la nuit maniaque... Il me semble que je vois trop souvent ma sœur en rêve. Attention! cela du moins restera inébranlable. Je ne dois pas penser à ma sœur. Je l'ai juré.

(*Venaient ici de longues pages de comptes, petites dépenses ménagères, comme plus haut inscrites article par article, et parfois même sou par sou. De tels relevés interrompent fréquemment le journal, comme si Alix essayait de se distraire dans ces détails et ces calculs si fastidieux que je me permets de les omettre définitivement.*)

23 mai.

La femme de ménage m'a encore fait faux-bond. Il m'a fallu allumer moi-même le fourneau. Je ne peux pas souffrir ce genre de travail, j'ai toujours peur d'un accident. Et puis tous ces tracas domestiques me rappellent chaque fois le départ de Jacquotte... Quelle vieille histoire déjà! Je n'aime pas revenir là-dessus... Évidemment aussi Mamette, à ce moment, avait raison. Je ne lui ai certes pas dit, inutile de me faire marquer un mauvais point; mais quand je me suis trouvée seule, j'aurais dû suivre son conseil pressant et m'enquérir d'une nouvelle bonne. Au fond, je le pouvais, puisque j'en ai largement les moyens, plus largement que jamais en somme depuis... et c'est peut-être la solitude dans mon immense appartement désert qui me fait mal. Mais à qui m'attacher maintenant? Il y a des vieilles filles qui élèvent des bêtes et s'en font une société. Est-ce si ridicule? Ah! si Mamette enfin me donnait sa belle chatte grise!...

25 juin.

Comme si on trouvait si facilement à se faire servir! Les femmes de ménage vous demandent sans hésiter 20 centimes

de l'heure pour ne rester guère plus de cinquante-cinq minutes, et tout d'un coup elles vous lâchent, comme cette Espérandieu, sans même prévenir. — C'est bien simple alors, — m'a répété Mamette une fois de plus, — tu n'avais qu'à conserver ta Jacquotte! Sûr! toutes ces servantes de famille ont leurs inconvénients et leurs manies! j'en sais quelque chose pour ma part avec Delphine. Mais il viendra peut-être un jour où nous-mêmes (si Dieu nous prête vie) et nos petits-fils, encore davantage, nous regretterons leurs légers défauts et leurs grandes qualités tout ensemble. Grognonnes, mais fidèles comme la vieille chienne de niche, et souvent moins injustes que les maîtres... — Allons, tu le sais aussi bien que moi, je ne lui ai pas donné son congé. Elle l'a pris. Je n'allais pas la retenir par le tablier. Je ne pouvais pas non plus lui permettre le franc-parler, oui! de concession en concession, la même étrange liberté de langage qu'à la tienne. C'eût été du propre alors!... — Jacquotte avait soigné ta pauvre mère. Elle avait élevé ta sœur. Une domestique qui était attachée chez vous depuis trente ans! On ne la laisse pas partir comme cela, pour sa bourgade, sur un coup de tête. D'ailleurs que s'est-il donc passé entre elle et toi? Tu n'as jamais rien voulu m'en dire franchement. Elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas? — Et cela justement ne regardait que moi. N'en parlons plus, par conséquent, ma chère, — ai-je coupé.

Avec Mamette il faut couper. Mamette a compris. Nous n'en avons plus parlé.

Mais quelle obstination, quelle inquisition, quelle persécution tout de même de la part de cette Jacquotte! Elle a beau me manquer chaque jour davantage. Et comment! quel vide! c'est affreux! Depuis, il manque quelqu'un, quelque chose à la maison, d'irremplaçable, exactement comme si je me trouvais soudain privée d'un de ces meubles qui m'ont toujours servie, que j'ai toujours trouvés, prêts à me servir, à la même place. Non, tant pis! J'aime mieux en être débarrassée. J'aime mieux m'escrimer contre la grille du fourneau. J'aime mieux trembler de froid, de honte, quand je vide moi-même, à neuf heures du soir, mon seau à balayures dans la rue sinistre. J'aime mieux les terreurs nocturnes et le

silence qui glace, mais ne plus sentir son regard immobile, infatigable, qui m'épie, ne plus entendre, subir ses questions faussement innocentes, dangereusement naïves, sur ce ton tranquille qui m'exaspérait.

— Une lettre étrangère pour Mademoiselle! J'ai reconnu rien qu'au timbre, en le regardant. Quelle drôle de tête! ai-je dit; on dirait monsieur notre ancien maire, tout craché! Et d'où cela peut-il venir? Mademoiselle, voyez donc!

— D'où?... d'Amérique. États-Unis d'Amérique. Qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Moi, à part mon petit neveu qui fait son service dans les régiments d'Afrique! Mais qui m'aurait dit que Mademoiselle connaît du monde si loin?

— Non! je ne connais personne; s'il y a des gens qui me connaissent, ce n'est pas la même chose. Allons, Jacquotte, laisse-moi!

— Encore une lettre d'Amérique! La troisième, je parie sans compter, depuis un mois, pour Mademoiselle.

— Si Mademoiselle cherche ses lettres, est-ce que Mademoiselle ne les a pas laissées sur son bureau?

— Qu'est-ce que Mademoiselle fait donc de ces lettres? Mademoiselle ne les ouvre pas? Pourtant si j'étais à sa place! Mademoiselle n'est guère curieuse. Et, pour y répondre, il faut bien les lire pourtant!

— Je n'ai nul besoin de me presser pour les lire, Jacquotte. Je sais ce qu'elles disent. Je sais de qui elles sont.

— J'en ai assez de faire la bête! Hé bien, moi aussi, Mademoiselle, moi aussi, à la première j'avais déjà reconnu l'écriture.

— Taisez-vous, Jacquotte!

— Une lettre du Havre, cette fois...

— Mademoiselle répondra?

— Mademoiselle répondra?

— Une seconde lettre du Havre. Hôpital du Havre. Oh! Mademoiselle!

— Mademoiselle ne répondra pas, Jacquotte!

— Je prendrai mes affaires. Je partirai, Mademoiselle; oui, je partirai plutôt!

— Partez, Jacquotte!

12 juillet.

Elle est donc encore revenue là, devant mon lit, debout, la main tendue. Je me suis réveillée en sueur, et trois heures du matin ont sonné. Je croyais cependant que c'était bien fini, que je ne la reverrais jamais plus; je croyais avoir fait tout ce qu'il faut, m'être suffisamment préservée.

Ah! maintenant je me rappelle mieux. On a d'abord frappé à la porte, et c'est madame Fraysse, la teinturière, qui est entrée. Je remarque immédiatement qu'elle est moins polie, moins aimable qu'à l'ordinaire.

— Bonjour Mademoiselle, — me dit-elle avec un sourire rétréci; — excusez-moi, je reviens encore pour cette note.

— Quelle note? — ai-je répondu de haut, — ma bonne Fraysse; il me semble pourtant...

— C'est bien pénible évidemment pour moi, — a-t-elle continué, — de vous réclamer pareille note. Mais enfin, chacun son dû. Convenez-en, Mademoiselle, ce n'est qu'un oubli, je crois, de votre part.

Quand la pauvre maman est morte, pour réduire les frais du deuil, j'ai donné quelques vieilleries à la teinture; et c'est cette note que me présente madame Fraysse, comme si je ne l'avais payée depuis sept ans au moins, moi qui suis si stricte sur ce chapitre.

— Oui, dans la semaine qui a suivi la livraison, il y a huit ans de cela, je vous l'ai payée cette note! — Fraysse! Fraysse! quel infâme toupet! la colère me monte à la tête.

— Mais alors, vous devez avoir la facture acquittée, — réplique-t-elle. — C'est bien simple.

— La facture acquittée? Certainement! Ce n'est pas l'ordre qui me fait défaut. Tout a été rangé ici par année et par mois, comme dans des archives, parfaitement, et je n'ai rien brûlé.

Toi, te trouver en faute devant une Fraysse! en faute pour la première fois aujourd'hui devant une fournisseuse, quel affront! Partout je la cherche, cette facture, dans tous les tiroirs du secrétaire, jusque dans la cache — et rien, rien qu'un désordre affreux, inexplicable, toutes les paperasses emmê-

lées, brouillées, comme si un mauvais génie... Ah! je sais bien qui s'entendait autrefois à mettre toute la maison en désordre! N'y pensons pas, mon Dieu! n'y pensons pas, n'y pensons pas, n'y pensons pas!... Attendez, je vous prie, ma chère madame Fraysse. Encore une petite minute seulement, une petite minute de patience. D'ailleurs inscription du paiement a été portée à sa date sur mon livre de comptes. Une seconde, une demi-seconde, je vous en supplie, pas plus. Année... Année... 98... Les livres de ménage au besoin font foi devant les tribunaux jusqu'à concurrence d'une somme... devant les tribunaux! m'a dit une fois Me Courtial-Ferrier, notaire. Bon! Alors où est le livre?... et la respiration me manque. Pourquoi? Il va se passer quelque chose de terrible.

Je me relève. Et à la place de madame Fraysse, c'est ma sœur Émilienne que je vois, la note à la main, avec un pardessus d'homme, un imperméable dégouttant de pluie.

— Qu'est-ce que tu veux? Qu'est-ce que je te dois? Je ne te dois rien, pas un centime. Va-t'en! En 98, Courtial-Ferrier t'a fait tenir ta part d'héritage à Monte-Carlo. Si tu l'as mangée trop vite...

Mais elle me dit :

— Tu ne brûles rien? Tu ne brûles rien? Menteuse!... Jamais rien?

Ce n'est pas cette nuit, ce n'est même pas la nuit dernière que j'ai eu ce cauchemar. C'est, il y a... il y a longtemps?

Un rêve flotte, on ne sait depuis quand ni où... Les morceaux se découpent, s'éparpillent et soudain se ressoudent.

Non! c'est maintenant... maintenant, cet après-midi; tout à l'heure? mon Dieu! j'ai des hallucinations!

(Une nouvelle liste de dépenses ménagères. Mais ces relevés se font, à partir d'ici, de plus en plus succincts et de moins en moins nombreux.)

DEUXIÈME CAHIER

4 août.

Anniversaire de la mort de Cousin Régulus.

Le garde tombait de fatigue. — Il faut refaire vos forces. Allez dormir dans la pièce voisine, — lui ai-je dit. Cette nuit je ne rentrerai pas chez moi, je le veillerai.

Je restai donc seule dans la chambre et m'étendis à mon tour sur la chaise longue en face du lit. Après une dure journée, le vieux cousin avait repris un peu de calme, il sommeillait depuis quelques heures et moi-même je m'étais aux trois quarts assoupie, lorsque, assez tard dans la nuit, comme je rallumais la veilleuse, il me sembla que sa respiration se faisait plus sifflante, il s'agitait de nouveau et bientôt j'entendis sonner la petite clochette qu'il avait toujours à sa portée en cas de besoin.

— Cousine, — appela-t-il alors bien distinctement. — C'est toi, n'est-ce pas? Ce n'est pas la garde?

Ainsi sa voix était fort nette, il ne bégayait plus; et moi qui suis en général assez courageuse, j'en restai tout interdite. Le docteur Astruc ne nous avait-il pas laissé entendre à six heures que le malade ne passerait probablement pas la nuit?

— C'est bien moi, cousin, — murmurai-je en tremblant. — Vous m'avez vue ou devinée, c'est extraordinaire!

— Oui, j'y vois, j'entends désormais d'une façon merveilleuse. Dieu soit béni!

— Vous allez certainement beaucoup mieux, cousin.

— Non! c'est fini; il n'y a plus rien à espérer; je n'ai rien perdu de ce qu'a déclaré Astruc tout à l'heure, ma petite Alix... Je te disais que j'étais redevenu parfaitement lucide; je peux m'exprimer sans la moindre difficulté. Approche-toi! Je pourrais même, si je le voulais, écrire une lettre. Hein! retoucher, voire anéantir toutes mes dispositions antérieures... Tu sais que je te laisse tout?

— Vous êtes et vous restez libre, cousin.

— Me crois-tu riche? Non, pas trop. Ce pauvre Régulus! les banquiers le considèrent comme un sot; tant mieux! Ah! si tu savais quelle paix immense, quel bonheur intime, de passer pour imbécile!... Je ne veux naturellement pas te parler de la maison ni des meubles, et des hardes et de l'argenterie; c'est tout à toi!... Mais tu vas aussi entrer en possession de cent cinquante Suez, des titres qui ne rapportent pas grand'chose, évidemment! J'aimais les objets d'art, comme Abranet, mais ce n'étaient pas les mêmes. Les miens sont à la cave, il faut bien que tu le saches, en deux paquets, dans une boîte de fer, juste sous mes douze dernières bouteilles

d'Hermitage... Ce Régulus, quel original! Et tout est pour toi, cousine; tout pour toi, c'est entendu; rien pour ta cadette Émilienne. L'argent revient à qui porte le nom; mais elle a taché le nom. Tiens, donne-moi la main. Serre bien fort; cela me fait plaisir de te sentir près de moi en ce moment... Émilienne ne mérite rien, n'est-ce pas, la misérable? Émilienne est la honte de notre famille... D'accord!

S'il est un point, entre tant d'autres d'ailleurs, sur lequel je m'étais toujours entendue, envers et contre tous, avec mon vieux cousin, c'était bien certes celui-là. Mais à pareille minute, je jugeai qu'il n'eût point été décent de répondre, ou plutôt d'acquiescer; et je ne répondis pas.

Régulus me tenait toujours par la main. Ah! que ce silence fut long à traverser! Et combien dura-t-il? je ne sais plus, et j'en tremble encore.

— D'accord... d'accord! — reprit-il enfin d'une voix plus basse, plus lente et avec de nouveau plus de peine pour articuler. — Alix... écoute-moi bien maintenant... Tu es juste... très juste... il n'y a pas au monde... plus juste que toi... tu... es... la Justice en personne.

Pourquoi me regardait-il si fixement? Pourquoi donc insistait-il ainsi? Il n'y avait pas la moindre trace d'ironie, me semblait-il, dans ses paroles; et jamais je n'ai autant souffert. C'était comme si chacun de ces mots, venant toujours frapper au même point sensible, aggravait chaque fois une secrète, une incompréhensible meurtrissure, tandis que sa main froide et déjà presque sans vie me retenait doucement, inflexiblement, sous ce supplice. Le feu s'était éteint et l'aube commençait à blanchir les fenêtres. Il faisait froid. Je frissonnais. J'aurais voulu me libérer, partir, rappeler la garde, crier au secours : je ne pouvais pas.

— Et je peux donc compter sur toi... cousine, — continuait-il sans me lâcher — ... sur toi... sur ta conscience.

— Pourquoi? — pus-je enfin lui répondre. — Je vous demande pardon; je ne comprends pas.

— Hé bien! — acheva-t-il... — J'ai un scrupule... au dernier moment... soudain tout se renverse... on voit d'un autre angle... Tu sais... qu'il y a deux paquets égaux... sa part... si cette malheureuse n'avait pas... Mais ne suis-je pas

allé trop loin dans ma rigueur?... et, le cas échéant... plus tard... s'il y avait lieu... alors en cas d'extrême urgence... sait-on jamais?... Qui te dit?... Qui me dit? (puisque nous avons toujours été d'accord)... ta sœur tombant trop bas... tu es si juste... que tu saurais peser cet impondérable... Pour moi, dès maintenant, il est bien lourd... Mais si j'étais sûr... Alix... sûr qu'au besoin tu corrigerais...

Alors, est-ce que ce fut simplement l'effet de la fatigue ou plutôt d'un état d'angoisse que je ne parvins plus à surmonter? tout à coup je me sentis mal et je tombai sans connaissance au pied du lit. C'est là que la garde me ramassa quand il fit jour. Le cousin Régulus était mort, mais il me tenait encore par le poignet.

... Encore un cauchemar, un cauchemar de plus, — pensais-je avec une pénible obstination. — Ainsi j'ai tenté vainement de mettre en doute la réalité de cette scène en me disant :

— Si ce coffre est à la cave, laisse-le où il est; ne descends point, n'y réfléchis pas davantage. Pourquoi t'en inquiéter? Le capital d'abord, en admettant qu'il existe, tu n'en as sur l'heure aucun besoin. L'immeuble du cousin, déjà, que songes-tu à en faire? Tu ne le sais même pas. Le louer ou le vendre... A quoi bon? Il restera fermé, fermé sur son secret, s'il y en a un. Mais il n'y en a pas. Cent cinquante titres sous terre, allons! Et pourtant, si cette boîte était à la place dite, et si les deux liasses étaient dans la boîte (avec des coupons échus, peut-être), pourrais-tu vraiment te persuader encore que ce que tu as cru sans doute entendre cette nuit, alors que le sang te battait dans les oreilles, le vieux cousin ne l'avait pas dit, que ce n'était qu'une imagination, un mauvais rêve encore de ta part pour te torturer un peu plus profondément, stupide, cruelle Alix, bourreau de toi-même? Non, tu ne reviendras pas à la maison du Cours, — continuai-je en prenant le trousseau de clés. — Si! j'irai de ce pas; la maison est mienne désormais et j'en aurai le cœur net. Pourquoi, en cours de route, au moment où, dans ma folle hâte, j'ai failli trébucher sur le trottoir, me suis-je rappelé un souvenir vieux d'au moins vingt ans? Cette excursion dans les Gorges de la Nesque. — « Ne regarde pas dans le précipice, me disait justement Régu-

lus qui était avec nous... » — Ah! si ma Jacquotte était restée, elle m'aurait malgré moi certainement retenue ou suivie; jamais la brave fille ne m'eût laissée revenir seule dans cette maison vide d'où le mort était à peine sorti la veille. Mais Jacquotte, à cause de ces maudites lettres du Havre, était partie...

Le Cours, heureusement, était désert. Tous mes contrevents étaient fermés; je me gardai bien de les ouvrir. J'allumai une lampe à pétrole dans la cuisine et descendis tout de suite à la cave. — A genoux! à genoux, Alix! douze bouteilles d'Hermitage, ici : c'est bien exact. Écarte-les; mais doucement! Tu trembles? Oui, je tremble : et si j'en renversais une, si je me blessais horriblement avec le verre! Ah! lâche! Ah! couarde! ne sais-tu donc point ce que tu veux? Creuse maintenant avec la cuiller. La terre est meuble. Il n'y a pas si longtemps qu'elle a été remuée! Le coffre est là; à peine à deux doigts du sol... et les deux paquets dans le coffre. Tu l'as voulu! va, malheureuse! Voici l'un à droite, l'autre à gauche; il est inutile de les compter.

Une maladresse, un faux mouvement et le simple effet de la nervosité : la lampe tomberait fatalement sur l'un d'eux.

Ce qu'on peut faire quand on se sent seule, entièrement, exclusivement livrée à soi-même! Entre toutes les pensées qui me transpercent, n'en est-il donc aucune dont je souffre autant que de ce risque sans limite et de cette tentation irrésistible de l'inavouable, lorsque, portes et fenêtres closes, on voit agir ses mains libres, déchaînées de toute honte par l'absence des regards qui les surveillent? Et où pouvais-je être plus follement seule, mieux abandonnée aux pires imprudences, à l'abri de murs plus profonds, plus sourds, plus aveugles que dans ce fond de cave, ce jour-là? — Ne regarde pas, — me criait encore le cousin mort, — ne regarde pas!... — Mais je regardais quand même, presque malgré moi, et sous les battements de plus en plus forts de mon cœur, je sentais poindre et m'envahir peu à peu je ne sais quelle impression physique absolument neuve, un plaisir peut-être qui m'étourdissait... quand tout à coup je perçus une odeur d'étoffe roussie : c'était le bord de ma jupe à son tour qui flambait! — Sotte! tamponne, tamponne, étouffe avec ce sac,

là, dans le coin, et mouille vite, puisqu'il y a encore un peu d'eau dans cette cuve. Dieu! périr brûlée vive! quelle fin affreuse, épouvantable! Et j'y ai bien pensé plus d'une fois pourtant à la mort, sans crainte, même avec désir; mais je n'imaginais pas encore la manière; et rôtir ainsi dans les flammes, ah! ce serait plus terrible encore que de perdre, sur un tesson de bouteille, goutte à goutte, tout le sang de ses veines...

Cette fois, j'en étais quitte pour la peur, heureusement. Lorsque j'ai pu me retourner, un des paquets, le mien, celui qui était à l'écart de la lampe se trouvait intact; l'autre, celui de gauche, avait presque fini de se consumer... De toute façon. d'ailleurs, ne valait-il pas mieux qu'il n'y eût point de trace? et ce qui me restait à faire, après l'inévitable, n'était plus qu'une question de propreté.

7 août.

Assez tardé. Il faut que je me mette en règle. Suis-je coupable? Ai-je eu tort?

Régulus, vous n'existez plus et je vous dois quelque chose cependant : je vous dois de vous rendre compte. Hé bien! pouvait-il, je serai plus franche encore, *devait-il même* (je souligne) en être autrement? Ce soir, à tête reposée, froidement, raisonnablement, je veux répondre que non. Aujourd'hui encore, comme hier, et demain sans doute aussi, je l'espère, ne suis-je point clairement certaine de juger celle qu'on dit ma sœur indigne d'une telle libéralité? Cousin Régulus, vous vous êtes fié à moi, vous vous en êtes remis à ma juste appréciation; je ne devais pas faillir. Mais qui me dit que plus tard, et trop vite hélas! je ne me serais point sentie déjà moins sûre? Qui me dit même que peut-être, un jour, je n'aurais point cédé à une niaise impulsion d'attendrissement? La droite, la ferme, l'inexorable Alix dont j'étais si fière, tiendra-t-elle longtemps encore? Je crois deviner, à travers l'orgueilleux monument, les premiers pas d'une inévitable fissure. La fatigue, la maladie, des troubles, dont je suis honteuse, et toutes les misères de l'âge sont en train de m'ébranler. Ainsi, tant que j'en avais le ressort, il valait mieux couper les ponts, me défendre avec un geste irrépa-

rable, résister par avance et sans défaite possible à mes faiblesses futures : cette idée par exemple de lui faire une rente? Non, jamais! Émilienne ne touchera jamais rien de ma main, et jamais non plus aucun intérêt personnel, ah! quel soulagement! jamais l'appât d'un profit d'ailleurs médiocre ou le seul plaisir même de la possession n'entachera mon refus. Je n'ai fait que mon devoir en anéantissant ce capital. Ton devoir, Alix, avec tout le désintéressement et la satisfaction profonde, intime aussi que ce mot comporte, s'il est véritablement vécu; et de nouveau enfin te voilà d'accord avec toi-même! Après ce grand, ce terrible effort, quel équilibre, quel apaisement, comme un sommeil lucide de l'âme et de l'être tout entier! Ah! si maladroitement que j'en parle et dans l'ingénuité de mon ignorance — oserai-je l'écrire? — oui — il me semble possible que l'amour, une fois satisfait, ne se repose que dans une pareille détente... L'amour?... L'amour?... Non! la haine, menteuse!...

TROISIÈME CAHIER

23 août.

— Je ne fais rien, — dit l'innocent — et j'ai osé, j'ai même pu, sans rougir, écrire et me certifier à moi-même que je ne faisais rien, que je n'avais rien à dire d'une vie où il ne se passait rien... Rien? — Rien qu'on sache peut-être ou dont on se doute : cette pauvre Alix, comme elle doit s'ennuyer!... Et j'ai poussé l'inconscience, ou l'effronterie plutôt, jusqu'à me plaindre de mon inaction!... Mais ce mouvement perpétuel d'une pensée qui se dévore elle-même jour et nuit, sans pouvoir épuiser sa pâture, n'est-ce rien? Et je n'aurais rien à dire de ma vie, quand je sens désormais que je pourrais en couvrir des volumes? Tout ce que je suis seule à savoir, n'est-ce donc rien? Tout ce que j'ai avoué, inscrit déjà, tout ce que j'inscrirai encore? Oui, ton journal ou plutôt tes mémoires, ta confession, ton examen de conscience écrit, ton acte d'accusation bientôt... Ah! menteuse! menteuse! menteuse! jusque dans tes nerfs, toujours et partout menteuse! Ce que tu peux dérober à la vue d'autrui, en vain tu auras tenté de le soustraire à la tienne. Tes secrets, si ce

n'était rien, en souffrirais-tu tellement et crois-tu qu'il suffisait, pour ne plus les craindre, de jeter un voile dessus? Le voile bouge : il y a quelqu'un derrière qui rappelle et menace, et c'est toi encore!

Toi encore! oui, sinon toi, qui en eût été capable? qui l'eût fait? Et ce n'était rien non plus, peut-être?

Allons, puisqu'il le faut, reprenons tout.

Quand j'aperçus la première de ces affiches, c'était vers sept heures du soir; je sortais de chez Mamette, le regard droit! (encore un de mes vieux principes, pour m'assurer le respect) et je n'ai donc pas la mauvaise habitude de laisser courir mes yeux de côté et d'autre, comme une curieuse ou une dévergondée. Il commençait d'ailleurs à faire sombre; mais l'affiche était justement placardée face à la porte, sur le mur de la prison, en plein sous le réverbère; j'aurais voulu ne pas la voir que je n'aurais pas pu : elle était là pour crever les yeux, c'est le mot, si bien qu'on pensait tout de suite à un coup monté (et en réfléchissant davantage il me fut impossible bientôt d'en douter) contre moi d'abord, naturellement, et toute la famille ensuite. Avec ses grandes lettres en noir sur rouge comme pour les feux d'artifices et les fêtes votives, tout se lisait dans un éclair, immanquablement; la première personne qui sortirait de chez les cousins devait reculer d'horreur... et c'était moi... sa sœur! Comment répondre? Peut-être pleuvait-il, je ne sais plus; mais je crois encore sentir mon parapluie fermé qui tremblait au bout de mon bras; et j'étais sûrement grotesque! Allais-je déchirer cette affiche? Ce n'eût été qu'un geste inutile de dépit et de rage impuissante; ce n'est pas cela qui eût empêché la grande Émilienne de monter sur les planches et de nous couvrir tous de honte dans sa ville natale. Allais-je même m'attarder?... et par un inconcevable oubli de mon rang, de ma dignité, prêter soit à la compassion, soit à la moquerie, en me laissant tout à coup surprendre dans une posture ridicule? Mais ne savais-je pas non plus que l'impasse était depuis peu bien mal famée (ma cousine avait dû même se plaindre à la police), et quelle engeance se donnait rendez-vous après six heures là-bas, au fond, dans l'ombre où le

mur de la maison d'arrêt rejoint celui de l'église : des filles, paraît-il, et des détenus récemment libérés? Malgré moi la pointe de mon parapluie restait toujours clouée sur l'E monstrueux d'ÉMILIENNE, et ce fut dans cet état de stupeur, qui se prolongeait indéfiniment, que j'entendis soudain contre mon oreille : — La colle est encore fraîche. Attention! — Je sursautai : mais, Dieu! pour quel horrible réveil! C'était un homme en savates, avec une casquette enfoncée sur les oreilles, et il tenait une bicyclette à la main. Revenir à la porte pour sonner, appeler mes cousins au secours! Mais qu'eussent-ils pensé? Alors que je rentre toujours chez moi à la minute, me montrer en défaut et avaler cet affront! Si ce vaurien en voulait à ma bourse, plutôt la lui laisser tout de suite; et déjà j'entr'ouvrais mon réticule; oui, sans regrets, j'avais préparé mon argent, et combien j'eusse préféré qu'il en fût ainsi! quand l'inconnu enleva sa casquette pour me dire : — Vous ne me remettez pas, Mademoiselle? Arsène, pour vous servir! — Arsène, parfaitement, ce bon-à-tout-faire qui tient un emploi assez louche au Casino; et il ajoutait en clignant de l'œil avec une rare insolence : — Me voilà un peu de la famille maintenant que je me suis accordé avec la Fine; et je comprends bien que cette publicité ne peut pas être de votre goût. Mais chacun son métier; votre sœur chante, et moi je fais un tour de promenade, c'est un travail comme un autre, simplement pour voir si toutes les affiches ont été posées où il faut. — Tout inconcevable que cela paraît, moi qui en ville ne m'arrête jamais avec personne, j'étais en train de me compromettre avec un ignoble individu, et nous tournions côte à côte sur la place comme deux vieilles connaissances. Il faisait heureusement assez sombre et je gardais encore assez de prudence pour me dissimuler autant que possible sous mon parapluie en lui demandant : — Ainsi, cette affiche-là n'est point la seule? — et lui, soulevant, comme pour m'être agréable, la lanterne de sa bicyclette, aussitôt m'en montrait trois sur le mur du Tribunal. — Mais alors, il doit y en avoir même dans ma rue, la rue Serpe, — lui dis-je presque à bout de souffle. — Justement, — fit-il, — nous venons d'en apposer une à l'angle, bien que ce ne soit pas très passager. — Et comme je n'avais pas répondu,

parce que cette fois la respiration me manquait : — Depuis les faubourgs jusqu'aux maisons nobles, on est tous de cœur avec vous, — continua-t-il non sans beaucoup de tact et une divination même qui m'étonna. — Il restait toujours découvert; et je l'avoue, cette sympathie déférente, quoique témoignée d'aussi bas, me touchait. En même temps le ciel s'était éclairci, la place était miraculeusement déserte, la lune derrière nous brillait, et je vis mon ombre tremblante s'allonger très loin devant moi près de celle d'Arsène... Ah! jusqu'où? Je m'apercevais soudain que s'était formé entre moi et lui le sentiment d'une complicité encore vague et d'autant plus dangereuse qu'elle m'enveloppait déjà tout entière et que je ne savais pas bien où elle m'entraînait. — Rira bien qui rira le dernier, — disait-il encore doucement. — Tout le monde la sifflera. Tout le monde veut lui donner une leçon; et les gas des ferblanteries qui ne demandent qu'à s'amuser, c'est que je les connais, les copains! Il y en a sûrement qui se muniront de vieilles tomates. — Non, non! — lui répliquai-je très vite, — des sifflets, des sifflets, ce sera suffisant, Arsène, des sifflets.

Ai-je noté que j'avais toujours mon argent à la main? Sans qu'il eût le temps de se rendre compte, je lui passai tout et disparus en courant.

... Ah! si tout par hasard se fût arrêté là, et si j'avais trouvé ensuite autour de moi du moins le silence et la paix qui me faisaient tellement défaut au plus profond de moi-même! Trop tôt, trop vite, j'ai nourri une aussi folle espérance, parce que Mamette avec moi redoublait de discrétion et que, ne sortant plus qu'en plein jour, j'avais la chance de ne pas rencontrer Arsène. Sans doute sa fiancée, qui devait être au courant, avait-elle pris l'habitude, lorsqu'elle m'ouvrait la porte, de me lancer par-dessous un drôle de regard; c'était cruel; mais dans l'obscur vestibule où chaque fois elle t'épiait, Alix, tu savais fièrement suivre ton chemin, aussi haute, aussi distante que le long des affiches, en ville, qui pendant une semaine te crièrent honte, et jamais la sournoise ne se permettait la moindre parole, heureusement! La fameuse matinée dut avoir lieu le dimanche suivant comme elle avait

été annoncée, et malgré mon cœur haletant que faisait battre une triste curiosité, le soir, je me répétais encore : — Qu'ai-je besoin de savoir le résultat de cette exhibition? Qui même osera m'en parler?

Croyais-je donc sincèrement avoir réussi à tout oublier quand, le lendemain après-midi, avant de m'introduire, Fine me prit ma toque avec plus de soin que de coutume et murmura : — Hier, à la même heure...

Une lourde tenture nous isolait suffisamment du petit salon. Immobile devant le porte-manteau, je déboutonnais mes gants avec assez de lenteur pour ne pas trembler; c'était aussi lui répondre : — Je vous écoute; — et malignement elle poursuivait : — Mademoiselle ignore, ou elle craint de me demander?... Pour sûr, avec les envieux qui avaient dû monter ce coup, nous savions trop ce qui arriverait. Quels sifflets! Quel sabbat! Mademoiselle votre sœur a voulu tenir tête à ce charivari; et elle a eu son tour; les plus vilains se lassent de tout, et quand ils se sont assez fatigués, ne lui a-t-il point suffi d'arrondir la bouche et de lever le petit doigt pour les mettre tous quasiment à genoux comme des agneaux frisés, notre Émilienne? On a beau être brouillés, n'est-ce pas? le sang ne change point, la famille reste la famille... et je suis sûre de faire beaucoup de plaisir à Mademoiselle en lui disant, de la part de mon Arsène, que la salle croulait sous les bravos.

Par bonheur enfin je ne manquai pas la réplique : — Des bravos de dérision, ma fille! — et j'entrai droit sans broncher chez Mamette. Oui, j'eus encore cette force de prendre une tasse de chocolat avec ma cousine et de lui apprendre le point *mousse* comme si de rien n'était.

Et, de retour chez moi, je n'ai pas pu dîner, je n'ai même pas eu le courage de me mettre au lit. Je restai là, toute frissonnante dans mon voltaire, les yeux fixés sur le tablier de la cheminée. A quoi pensais-je, hélas! avec une triste violence où je tentais vainement de me réchauffer? A elle encore, à toutes ses lettres qui étaient sur le bureau, toujours cachetées. Que n'était-elle morte alors de misère et de froid comme je le souhaitais! Mais non... elle avait pu venir jusqu'ici me braver, pour ainsi dire, publiquement, et voilà qu'au lieu de

fuir sous les crachats et les quolibets, une fois de plus elle avait été la plus forte, une fois de plus elle avait triomphé. Ainsi je n'aurais probablement jamais raison d'elle, il fallait m'avouer vaincue, j'abandonnerais la lutte, et son diabolique prestige allait peut-être à mon tour me corrompre et me perdre, à moins que...

C'était donc moi qui claquais des dents! Malgré la saison, il me fallait faire du feu — le combustible ne manquait pas — avec ses lettres que j'avais justement là, sous la main, et je savais bien ensuite avec quoi! Comment n'y avoir même pas songé plus tôt? Du jour où ma sœur avait pris la fuite, j'avais trouvé tout de suite, à n'importe quel prix, un acquéreur pour le piano, et Jacquotte avait eu beau renâcler, elle avait dû, sur mon ordre, reléguer dans la soupente du débarras, l'impur portrait d'Émilienne. Seulement je ne me doutais pas du soin avec lequel la têtue avait protégé ce triste souvenir; et voici que près de quinze ans plus tard, par une nouvelle ironie du sort, je retrouvais l'œuvre du traître Giuseppe aussi pieusement enveloppée dans du papier de soie que la plus belle relique de famille.

Avec des doigts tremblants, je déroulai la toile auprès de la lampe. L'image avait bien été conservée dans toute sa fraîcheur. Ah! Comme c'était étrange! Il me sembla que, la veille encore ou le matin même, le peintre y avait travaillé, qu'il allait peut-être la reprendre à l'instant pour la dernière séance. Ne savais-je point que le tableau n'était pas, n'avait pas pu être complètement achevé? Et tout à coup, sous mon regard de plus en plus fasciné, c'est une autre illusion, plus troublante, qui succède à la précédente. Les mains, que Giuseppe devait justement finir et qui ne sont qu'à peine esquissées, prennent d'elles-mêmes la couleur qui leur manque, elles sont les premières à s'animer et, à son tour, la forme charnelle de ma sœur se détache lentement de la toile, le modèle vivant émane, pour ma stupeur, de son propre portrait.

— Arrière! Arrière! ne t'approche pas! — ai-je murmuré. — Mais n'est-ce point pour mieux la voir que j'ai en même temps reculé? Qu'elle est belle, mon affreuse sœur! et, il me faut bien en convenir, de quelle prodigieuse beauté! Elle se

penche encore un peu sur moi, ne bouge plus, et son immobilité accuse encore mieux les pièges de sa complaisance et sa souplesse terrible. Toute sa vie s'est maintenant condensée dans ses yeux. M'implorent-ils? Non, ils brillent, ils étincellent seulement du même éclat moqueur, de la même lueur de défi que le soir, combien lointain! où ici, dans ce salon toujours pareil à lui-même, nous nous sommes vues et mesurées pour la dernière fois.

Ah! Émilienne, tu n'as point cédé. Moi non plus, je ne céderai pas. Ne crois même plus désormais hanter mes rêves et persécuter mes veilles! C'est fini! tu ne m'inquiéteras plus. Bientôt il ne restera plus aucun vestige de toi ici. La maison sera purifiée. Pour l'avoir déjà éprouvé à tes dépens, je connais l'infaillible moyen de détruire la mauvaise herbe. Sais-tu bien ce que j'ai décidé?

Pour que le feu prît plus vite, je l'arrosai sauvagement avec de l'essence. Comme une bête, une immense flamme rousse bondit et ronfla dans la cheminée. Toute la chambre en fut si violemment illuminée que je sautai en arrière, les deux mains sur les yeux pour ne rien apercevoir de l'horrible spectacle. Mais ce que je voyais malgré moi dans une aveuglante lumière intérieure était tellement plus monstrueux que ce que je n'osais point regarder : ma sœur brûlait vive! et je le sentais au milieu de ma chair qui n'avait attendu que cet atroce plaisir pour enfin se réchauffer.

Quand je rouvris les yeux, la toile était consumée. Les franges de mon beau dessus de cheminée en velours de Gênes étaient toutes noircies. Revenue au calme, il me fallut convenir qu'avec un peu moins de chance j'aurais pu mettre le feu à la maison tout entière, et je me demandai en frémissant si je ne venais pas de fournir un étrange symptôme, si mon exploit n'était pas le signe avant-coureur de la démence à bref délai; car, à moins de lui accorder je ne sais quel sens magique auquel je ne croyais pas, un tel geste de destruction n'était rien de plus qu'une folle riposte dans le vide. Et, vain ou non, il comptait cependant encore d'une autre manière, puisque je l'avais accompli pour une espèce de satisfaction intime et profonde, toute pareille à celle que j'avais découverte après avoir joué, presque sans le vouloir,

avec le feu dans la cave du cousin Régulus. Seulement y avait-il eu désormais trop d'effort et d'intention de ma part? La détente heureuse attendue se trouva moins franche, et c'est aussitôt après que j'ai ressenti pour la première fois cette douleur épaisse à la nuque qui, comme une plaque de fer me courbant de plus en plus la tête sur le côté gauche, charge encore ma laideur et ma singularité.

3 septembre.

Et quand je pense que j'aurais pu me trouver là, me rencontrer face à face avec elle, sans cet épouvantable orage qui m'a heureusement retenue chez moi!

Enfin le fait est là, le fait brutal! Émilienne, depuis ce soir, s'est introduite chez Mamette, et Mamette, au lieu de la mettre à la porte comme elle nous le devait, lui a ouvert les bras tout simplement, puisque c'est si simple de suivre son cœur, et l'a embrassée. Retour de l'Enfant Prodigue! Fête! Grande fête! Alléluia! Fine, cette vieille grosse bête, lui a déjà préparé ses petits plats couverts, et elle a reçu l'ordre de lui donner la meilleure chambre, avec des fleurs sur la table. Ah! des fleurs partout pour elle, la triomphatrice!

Moi, par compensation (Mamette a toujours eu ce goût curieux des compensations), j'ai des raisins muscats (ils ne sont d'ailleurs pas mauvais cette fois), et la Dame Grise.

Bonne, bonne Dame Grise! Je te sens là qui te frottes gentiment contre mes jupes. Oui, je suis bien contente de t'avoir; tu seras une excellente compagne. Tu es si propre! Tu sais déjà boire ton lait à ma table avec tant de distinction et dormir sur mon couvre-pied si sagement! Tu t'es habituée tout de suite à la maison, à ta nouvelle maîtresse. Nous nous sommes entendues si vite! C'est qu'il n'en eût pas été de même avec la Noire, cette coureuse, cette chatte de sorcière, cette chapardeuse, cette Émi...

Ah! Émilienne occupe maintenant le salon de Mamette en pays conquis! Je la vois comme si j'y étais : elle a pris ma place, elle se carre dans mon fauteuil, le mien, celui dont j'ai brodé moi-même la tapisserie... Jusqu'à quand?... *Quelques jours... Combien? Je ne saurais te dire, mais aussi longtemps, j'en suis presque sûre, que durera l'absence de mon mari qui*

nous a justement quittés... Voilà donc ce qu'avoue ingénument ma pauvre et faible cousine! parce que, d'Abranet du moins, Émilienne en a peur et que, pas plus qu'à moi, l'incomparable actrice ne peut se risquer à lui jouer sa comédie de la misère, du désespoir et du repentir.

Seulement Mamette est une douce proie, la proie rêvée pour ces comédiennes. Au ton seul de sa lettre, à son incertitude, à son attendrissement, à son émoi, à ses réserves aussi, pour ne pas dire à son désaveu, j'imagine trop bien ce qu'Émilienne aura réussi à lui faire entendre.

La partie est trop inégale. Moi, pour tenir mon rang et parce que je jugeais que le contraire eût été indigne, depuis longtemps je me suis abstenue de parler de ma sœur; mais aujourd'hui elle est venue m'accuser, rouvrir le débat.

Ah! on ne résout aucune question par le silence! me dis-tu, Mamette. J'accepte donc le défi. Bientôt je reprendrai ma place dans le petit salon et, puisqu'il le faut, à mon tour alors je parlerai. Moi aussi je rassemblerai mes griefs. Moi aussi je saurai me défendre, me plaindre et même jouer mon rôle aussi merveilleusement qu'elle! Mon rôle, moi aussi, Mamette! et nous verrons alors si tu te refuseras à juger.

18 septembre.

Je me suis précipitée sur mes cahiers. Je me suis relue de nouveau depuis la première ligne à la dernière. Maintenant donc tout est écrit;... écrit? déposé plutôt, vomi avec un goût d'encre. Dieu! Quelle terrible exaltation! J'en tremble des pieds à la tête et ma plume malgré moi court toujours si follement qu'elle va se briser. Jamais je n'avais eu encore ce pouvoir de me découvrir de si haut et si vertigineusement, de plonger, avec une telle rapidité surtout et si bas! dans la lie de mon cœur.

Hypocrite!

Non! Non! ne jetez pas la pierre aux hypocrites, ou que celui du moins qui les condamne si allégrement se mette à leur place avant de frapper. Il pourra voir alors si c'est un jeu que de mener ainsi une existence double et si vraiment nous nous travestissons devant le monde par plaisir, avec le sentiment délicieux, le secours perpétuel de notre triomphe. Ah!

si nous pouvions être sincères, nous le serions d'abord, et combien volontiers! avec nous. Un être fort, courageux, résolu, n'a besoin de tricher avec personne et se montre à tous tel qu'il est. Mais le faible, le lâche et l'indécis doivent d'abord se donner le change à eux-mêmes. Lorsqu'on est faux avec les autres, ne l'est-on pas davantage encore avec soi? Lorsque à leur insu, si souvent, jusqu'à la mort, couvert d'un masque et d'une draperie, on tient un rôle noble et on déclame des mensonges, n'est-ce point qu'on a voulu échanger sa vérité contre une erreur? Et n'en souffrons-nous pas assez, malheureux! au fond de notre être trahi, vicié par lui-même, mais qui, bien plus difficile, hélas! à tromper que son meilleur ami, attend son heure pour nous résister ou nous confondre, et soudain se venge en nous torturant.

Mon heure, oui! je suis en train de me perdre. Cette anxiété de mon droit, ce besoin ininterrompu de me donner raison, de me justifier, de me mettre au-dessus de tous comme un être infaillible, ne cachent que l'âme la plus troublée, la plus irrésolue, la moins certaine de soi. Déjà la terreur d'être surprise, le souci épuisant de me surveiller, s'ajoutent au nombre des maux qui me traquent. Trop longtemps je me serai composé merveilleusement un visage serein, des traits impassibles : mes doutes pèsent, tirent trop fort par dedans et me font grimacer. Trop longtemps je me serai déguisée avec la robe et la toque du juge : j'ai froid maintenant et j'étouffe là-dessous parce que c'est moi qu'il me reste à condamner. Trop souvent ma voix m'aura obéi, se sera pliée à mes impostures. A son tour j'ai peur qu'elle ne se révolte et ne m'oppose en public, au moment où je m'y attendrai le moins, quelque horrible démenti...

Hier, au moment d'entrer chez Mamette, par je ne sais quelle divination, je m'étais dit : — Alix, tu vois bien qu'il n'est jamais trop tard pour revenir sur sa décision quand on l'a prise par dépit. Alors prends bien garde surtout de ne rien changer à ton ancienne ligne de conduite, jamais un mot d'Émilienne! le silence, entends-tu bien? Pas un mot!

Mais j'avais trop d'atouts dans mon jeu déjà sans doute : Émilienne avait fui comme une folle; j'avais repris ma bonne place immédiatement, et pourtant j'hésitais encore depuis

quinze jours, quand tout à coup cette réclamation de Fine est venue me promettre un triomphe si facile!

J'ai joué. J'ai retrouvé cette vieille histoire du ruban : coup double! Mamette était absolument confondue, anéantie.

Victoire trop facile, hélas! puisqu'elle m'a grisée et presque perdue; j'ai vite passé la mesure; je me suis livrée, trahie; je ne sais quels aveux m'ont échappé. Mais combien d'autres, pour ma honte, auraient pu suivre, sans cette incompréhensible crise de nerfs qui par bonheur a tout arrêté!

QUATRIÈME CAHIER

28 septembre.

Dehors rien n'est plus dur, plus épuisant que cette espèce de tension volontaire et ininterrompue contre soi-même; mais je réussis encore à me dominer. Là où il doit tenir, le masque, par miracle, devant ma cousine et dans le monde, tient toujours. Mamette a tellement de tact! Je n'ose plus me demander jusqu'à quel point elle me devine. Mais il est certain que, par sa réserve et sa discrétion, elle m'aide beaucoup. Fine même, en ma présence, comme si elle aussi avait une consigne, se garde de toute allusion dangereuse et se tait.

Mais dès qu'il me faut revenir ici, rue Serpe, à ma solitude, horreur! je n'ai pas encore tiré ma porte sur moi que je m'effondre; et plus mon effort en public a eu de résistance à vaincre, plus dans l'intimité la réaction et la détente, non! ces termes ne sont pas assez forts, le reniement, dirai-je, et la débâcle se font redouter.

Comme si l'isolement et l'insomnie engendraient des monstres, en quelques nuits, mes doutes, mes terreurs se sont multipliés jusqu'à me rendre à peu près démente. A de rares heures de lucidité, je m'aperçois que je vais tomber très bas et que je ne pourrai bientôt plus me relever.

N'est-ce point à l'instant que je me suis sentie de nouveau transportée devant les affiches du concert d'Émilienne, et il y a plus d'un an qu'elles ont été arrachées ou recouvertes! un an! et personne en ville probablement n'y pense plus. Ah! le temps passe, passe pour les autres; mais pour moi il n'avance pas; c'est plus terrible encore, il recule, il me tire en arrière.

Et puis, pour mon malheur, n'en ai-je point fait à plusieurs reprises l'irréfutable expérience? Ce ne sont point des traces matérielles qu'il suffit de détruire ou d'effacer. Il est d'autres empreintes, d'autres signes indélébiles. J'étais dans ce salon, les mains sur les bras du fauteuil, et je me promenais dans les rues, et je revoyais ces lamentables placards à leur place. Oui! je repassais devant tous sans en omettre aucun et il me semblait même que ce n'était pas pour mes visites du dimanche, mais pour cette solennelle inspection, que j'avais revêtu ma robe en taffetas broché noir garnie d'applications en perles de jais.

Ainsi c'est bien la même vision qui, avec une espèce de féroce exactitude, doit revenir à peu près périodiquement. Seulement chaque fois elle se complique un peu plus et le supplice s'agrémente de quelque détail nouveau. Sous mes yeux douloureusement tendus, les hauts jambages d'ÉMILIENNE viennent de vaciller, puis se sont si bizarrement transformés et confondus que c'est mon prénom, ALIX, qui les a tout à coup remplacés. Le plus étrange est que j'assiste sans beaucoup de déplaisir à cette métamorphose. Près de moi, j'ai Arsène en redingote; ce vêtement le change. Évidemment, c'est celui du Père Gédéon, notre premier maître d'école à la Pension Muscat. Appuyant sur chaque lettre avec une baguette où je reconnais enfin mon propre parapluie, Arsène-Gédéon me fait épeler *mon* affiche, puisque maintenant c'est la mienne; et il me complimente. Nous voici tous deux sur une autre estrade brillamment illuminée. Ma robe du moins est-elle assez *chic*? (Un mot, n'est-ce pas, petite extravagante, que tu n'avais pas encore employé? mais qui se fond si bien, si délicieusement sur ta langue, puisqu'on parle ainsi dans un certain monde que, sans le savoir, allons! tu as toujours envié!...) Et aussitôt, d'un geste en somme assez adroit, j'ai corrigé un dernier pli; c'est que, béants et figés par l'admiration, les dix mille habitants de Carpentras se pressent devant nous dans leur salle de spectacle surchauffée. — Attention! — a dit le maître en levant le parapluie. — Il me commande donc et, pareille au chien savant, je le suis docilement des yeux. — C'est à vous, Mademoiselle, de chanter! — Oh! chanter, je ne demande pas mieux. Quel bonheur enfin! Quel rêve! Le septième ciel!

Mais pourquoi avoir justement souhaité l'impossible? Ma gorge alors se noue; je ne peux même plus ouvrir la bouche, desserrer les dents; une sueur froide me baigne. Les gens, la salle, les dorures, tout s'est aboli déjà, tout a depuis longtemps chaviré dans une obscurité glaciale. Plus honteuse devant moi seule que si je m'étais réellement prostituée devant toute la ville, je me dresse hors de mon fauteuil...

15 octobre.

— Il faut en avoir le cœur net, — ai-je décidé en me penchant sur la glace de mon armoire. — J'ai toujours été laide; je n'ai jamais été aussi laide; je suis la laideur et la disgrâce personnifiées. — Et je me regardais si fixement que mes oreilles se sont mises à bourdonner, tandis que, de plus en plus redoutable et splendide, l'image de ma sœur se substituait à la mienne...

Si j'étais venue douze ans plus tard au monde!... Ruminations, calculs d'une insensée! vérité plutôt d'un dépit trop longtemps privé d'aveu, et méconnu. Mon austérité, ma rigueur, cette perfection que je crois posséder comme un bien propre et dont je tire tant de vanité, ce n'est donc rien, rien qu'une vaine apparence; mais ce qui me manque à mon insu depuis le premier jour, je m'en aperçois trop tard, je reste à jamais sur ma faim; et voilà le vide qui se creuse à mon côté comme un abîme.

Ivresse de l'échange! Ah! que n'ai-je eu, pour ma part, son corps, sa vie, son talent, toute sa destinée?... J'aurais goûté d'un autre pain, le sien; j'aurais pu me faire courtiser par Giuseppe et enlever par Mosé!... Non! Non! Non! Non! Alix, ce n'est pas un décor, une illusion, qui auraient pu tenir près d'un demi-siècle; ton bel orgueil ne s'est pas encore tout écroulé; il survit encore en toi une fibre, la plus dure, la plus fière qui proteste et qui résiste; tu peux encore t'aimer, n'est-ce pas?...

Suis-je seule de mon espèce et dans mon cas?... Ce qui serait le plus terrible, ce n'est point que tant de misérables s'endurcissent tranquillement dans le vice, mais que d'autres, du côté de la vertu, moins nombreux peut-être et dont hélas!

je serais, envient tristement les premiers, sans avoir la force et le courage d'être libres et de les suivre.

16 octobre.

Alors brûler, sinon tout, du moins ces deux pages que j'ai osé écrire hier, les brûler (cela peut sembler si simple, si facile, quand on a déjà la pratique et l'expérience), y mettre le feu, je sais bien, trop bien, oui... comme à la mauvaise herbe; à quoi bon? pour souffrir sûrement davantage encore par la suite et ne récolter que de pires angoisses. Tout s'éprouve donc à la longue et montre enfin sans rabais son prix véritable.

3 novembre.

Guérir, on ne peut pas dire qu'on guérira; on lutte, on retarde l'échéance.

4 novembre.

Une affreuse idée s'est insinuée chez nous, comme un intrus, au plus secret de nous-mêmes. Elle nous a fait une telle horreur que nous n'avons d'abord pensé qu'au moyen de la congédier. Mais le terrible visiteur n'est parti que pour aussitôt revenir; et déjà, s'il nous déplaît toujours autant, nous le sentons si fort que nous ne pourrions pas le chasser. Pourtant, comme pour mieux nous jouer, il s'éloignera de lui-même; mais nous le devinerons encore présent quoique invisible, et souvent de notre fenêtre nous l'apercevrons au coin de la rue en train de guetter. Il veille donc jour et nuit à notre porte. Prévoit-il que nous l'attendons? Est-ce nous bientôt qui allons lui dire de monter? Ah! mauvais maître, détesté, subi... et peut-être un jour... Non, ce n'est que contre moi-même qu'il me faut me défendre. Je saurai...

5 novembre.

Visite au docteur; il m'a très sérieusement examinée, une demi-heure au moins; cela me gênait beaucoup et quand j'ai cru que c'était terminé : — Rasseyez-vous, — m'a-t-il dit; — c'est curieux, nous nous connaissons depuis bien longtemps, vous n'avez jamais été malade, et vous possédez encore, je viens de m'en rendre compte, une constitution de fer. Pourtant, si vous n'aviez rien, vous ne seriez pas ici, ma chère Alix, et

il vous a fallu beaucoup de courage, j'imagine, pour venir me consulter. Mais si ce n'est pas le corps qui est atteint, le mal doit être ailleurs, n'est-ce pas? et toujours en vous, malheureusement. Oh! là-dessus, je ne vous pose aucune question, je ne vous demande rien, vous n'avez absolument rien à redouter. Seulement, voulez-vous soutenir mon regard? Oui, très bien, comme cela, ne bougez pas, regardez-moi encore...

C'est vrai, je le connaissais depuis longtemps; il n'était guère plus âgé que moi; je crois même que nous étions un peu cousins à la manière dont peuvent l'être entre eux tous les Juifs de Carpentras; et nous l'avions certes toujours considéré comme un excellent médecin; mais justement parce qu'il appartenait à notre humble milieu familial, on le voyait de trop près, sans recul, on le mesurait à l'échelle de notre petit cercle borné, si bien qu'à mes yeux par exemple, et je n'étais pas la seule, le docteur Astruc n'avait été jusqu'alors que le bon Astruguet, avec ses distractions coutumières et ses négligences de toilette, les bizarreries d'hygiène qu'il imposait à sa table, sa brusquerie, ses boutades, son désordre, son originalité, tant de petits défauts auxquels il lâchait surtout le frein dans la vie domestique et dont sa femme, Astruguette, il n'y avait pas une heure, me faisait dans son salon la confidence apitoyée... Mais maintenant, pour la première fois de ma vie, j'étais seule devant lui dans son cabinet. Ce bourru m'avait pris la main avec une douceur qui me confondait. Comme il me l'avait dit, je ne bougeais plus, je le regardais, et déjà je le voyais autrement, déjà ce n'était plus le même homme qui avait encore une tache sur sa cravate, qui portait toujours le même vieux costume de chasse râpé. Une distance inattendue s'était creusée entre nous. Comme tous ces malades du dehors qui venaient d'assez loin, paraît-il, le consulter, à mon tour, dans l'attente religieuse d'un oracle, je découvrais le grand Astruc, l'élève de Charcot, le correspondant, l'ami de Grasset... Nous étions assis l'un en face de l'autre, près d'une grande fenêtre nue, et, dans ce jour éblouissant qui nous inondait, son visage était grave, presque surhumain. Comment ai-je pu, pensais-je encore, le trouver laid? La lumière, vibrant de plus en plus fort sur ses beaux cheveux gris et son large front,

faisait une espèce de bourdonnement qui m'engourdissait. Il me sembla ensuite qu'il devenait transparent...

... Sommes-nous donc restés longtemps ainsi et surtout saurai-je jamais sous quel jour plus terrible encore je lui apparaissais?... Ah! dans quel éclairage impitoyable absorbant toutes les ombres, tous les mensonges et toutes les réticences de la pudeur... Non, pourtant. Il n'est pas possible que, malgré moi et sans même en avoir conscience, je lui aie découvert le mal de mon esprit et de mon cœur jusque dans ses replis les plus profonds, les plus monstrueux, les plus secrets. Si je m'étais trahie aussi aveuglément, si ma voix folle, à mon insu, m'avait livrée, je n'en aurais pas perdu tout le souvenir, j'en garderais au moins désormais un arrière-goût de honte, alors que je ne sais plus rien et que j'ai absolument tout oublié. Je me rappelle seulement qu'il devait être assez tard quand il m'a tendu les deux mains pour me relever, et je crois encore l'entendre m'ordonner à voix basse, sous la lampe, en me raccompagnant : — Comme il y a des actes ou des gestes qu'on n'accomplit pas, il y a des pensées qu'on ne se permet point. Vous êtes la victime de ces pensées. Vous leur avez prêté trop d'attention, vous leur avez laissé trop de place, et maintenant elles ont pris une telle force, elles pèsent sur vous si lourdement que vous avez eu peur de succomber. Pourquoi?... Parce que malheureusement vous ne trouviez autour de vous aucun contrepoids pour leur résister, aucune fenêtre à ouvrir pour respirer un air plus pur, aucune issue pour vous échapper. Pourquoi encore?... Parce que vous vivez ici dans un monde tellement étroit et borné que rien ne semble pouvoir venir vous distraire de vos angoisses et de votre détresse. Cette impression d'étouffement mortel dans une cage basse, ah! je sais bien! mais c'est justement ce qu'il faut éviter. Je ne veux plus que vous restiez aussi seule avec vous-même; je veux que vous quittiez au plus tôt votre vieille maison obscure et tous les souvenirs douloureux et morbides qui y sont attachés... changer de place! la campagne, un voyage ou, au moins, un séjour chez des amis pour commencer. Oui, nous arrangerons vite cela. Mais il faut vouloir m'obéir, Alix, vous m'obéirez?

— Oui, docteur, je vous obéirai.

20 novembre.

Quelle bénédiction! le retour à la vie normale; quinze jours déjà de repos absolu, de parfaite tranquillité : tu les a comptés, tu les a eus, tu en as joui, ils vont peut-être continuer.

Pourquoi écrire alors, revenir à ces cahiers, réveiller avec eux les démons impurs? Si tu as éprouvé quelque plaisir à mieux te connaître, n'en as-tu pas suffisamment mesuré aussi le danger? Si tu veux encore te guérir, serre ces feuilles pour ne plus les revoir; apprends enfin de nouveau à t'ignorer.

ALIX

ÉPILOGUE

Ses comptes (tels qu'ils furent trouvés plus tard dans son secrétaire) s'arrêtaient quelques semaines avant son installation chez nous. On pourrait croire d'après la dernière page qu'Alix eut un instant l'espoir de dominer son mal, de se sauver. Il n'en fut donc malheureusement rien.

J'aurais voulu, et, même aujourd'hui encore, je voudrais ne rien savoir d'une horrible vérité que ma famille songea d'abord à tenir secrète, puis sur laquelle elle essaya, mais bien inutilement, de donner le change.

Les journaux, à la rubrique des nouvelles diverses, se contentèrent de résumer, en dix lignes, l'accident mortel dont notre cousine *aurait* été chez nous la victime. Vers la fin de cet après-midi d'hiver où, elle et moi, nous avions aperçu sa sœur dans la cour de la prison, à l'heure même (j'ai su le reconstituer par la suite) où je m'étais réfugié chez tante Léa, Alix était remontée furtivement au dernier étage. Elle avait pris avec elle, pour s'éclairer, une des monumentales lampes en opaline qui ornaient la cheminée de la chambre du zouave (nous les garnissions avec du pétrole); et c'est en arrivant sur la terrasse, exactement sur la dernière marche du petit escalier, que cette malheureuse *aurait* fait un faux-pas; la lampe en tombant s'était brisée; les flammes s'étaient aussitôt communiquées à sa robe...

Si ce n'était qu'un accident, pourquoi avait-elle fermé si soigneusement derrière elle la porte du petit escalier conduisant à la terrasse? Comment surtout dans une mort atroce avait-elle eu la force de ne pas crier? La désespérée était encore en

vie, quand Fine, qui venait de prendre un fagot dans le grenier voisin, fut saisie à la gorge par une âcre odeur de fumée. Elle força aussitôt la porte avec un morceau de fer. Alix, dont le visage, tel un marbre insensible, avait été miraculeusement respecté, ne poussa devant elle aucun soupir et ne prononça qu'une parole, ou qu'un ordre plutôt : — *Tout leur cacher!* — Mais notre vieille paysanne aux vues souvent si courtes, et dont le cœur se révélait cette fois si profond, ne s'était pas méprise une seconde sur le dernier geste de notre cousine et avait déjà décidé de tout dissimuler à ma grand'mère qu'une pareille émotion pouvait tuer. Oui, Fine Ardoise, qui, en d'autres circonstances infiniment moins tragiques, eût déchaîné vainement, follement, tous ses dons de pleureuse populaire, se contenta d'un simple et triste signe d'acquiescement; et muette à son tour, faisant preuve d'un courage, d'un sang-froid, d'une intelligence absolument inattendus de sa part, elle ne songea plus qu'aux meilleures décisions et s'attela aussitôt aux funèbres besognes qui l'occupèrent toute la nuit. Et c'est elle seule donc qui lança la première cette fable d'une crise exigeant l'envoi immédiat d'Alix à la maison de santé. C'est elle seule aussi qui, à l'insu de Mamette, usurpant son nom et son autorité, me fit retenir chez tante Léa jusqu'à l'arrivée de mon grand-père, le lendemain.

Cependant elle avait immédiatement fait prévenir le docteur par sa nièce. Astruc vint presque tout de suite, et c'était déjà trop tard.

Fine essaya d'abord de lui parler d'un accident. Le rude praticien haussa les épaules. Il soulevait le drap qui recouvrait les restes de la malheureuse et, apercevant ce visage intact, serein, aux traits reposés, détendus :

— Allons! elle a fait ce qu'elle a voulu, — murmura-t-il — et maintenant... elle est guérie!

Dans la même liasse que les comptes d'Alix devait aussi me parvenir toute la correspondance que mon grand-père échangea vers la même époque avec son ami, le Procureur de la République. Sans doute serait-elle assez curieuse pour être reproduite tout entière. Mais il me faut finir. Finissons-en. Résumons-la ou contentons-nous de quelques extraits. Il y a quatre ans bientôt que je lutte moi aussi avec ces souvenirs

qui me dévorent. Ah! puissent avant ce soir tous les vieux papiers être détruits et le livre neuf me délivrer!

Ce magistrat, qui était un des meilleurs camarades de collège d'Abranet, lui avait écrit presque pour s'excuser de tenir une de nos cousines sous les verrous.

« *J'ai été bien ennuyé, lui disait-il, lorsqu'il nous a fallu décerner un mandat contre cette fameuse Émilienne dont la voix d'or, le charme et les aventures ont réveillé, il n'y a pas si longtemps encore, dans son pays natal, tellement de passion et de curiosité. Dès ton retour qui, je l'espère, cher ami, ne tardera pas, je te donnerai de vive voix tous les détails. Pour aujourd'hui je ne veux t'apprendre que l'essentiel.*

» *Descendue depuis la veille au Grand Hôtel de l'Univers sans autre bagage qu'un léger sac de toilette, elle prie Jaseron, l'orfèvre, de lui envoyer quelques bijoux de prix à choisir, jette aussitôt son dévolu sur une bague ornée de brillants, la garde au doigt, congédie l'employé en lui disant qu'elle va passer au magasin et... disparaît. Or, lorsqu'on l'arrête quelques jours plus tard à Avignon où elle ne prend même pas la peine de se cacher! elle a déjà engagé la bague au Mont-de-Piété, alors qu'elle possédait dans son sac, non seulement de quoi régler la note, d'ailleurs insignifiante de l'hôtel, mais encore plus de trois fois au moins celle du bijoutier... Ici elle a tout de suite adopté la tactique du silence et s'est obstinément refusée à la moindre explication. A quel mobile cependant, à quelle impulsion plutôt Émilienne a-t-elle obéi? S'agit-il encore de sa part, comme lorsqu'elle est venue chanter au Casino, d'un simple geste de bravade? c'est possible; mais le défi, cette fois, reste absolument inexplicable; quand le goût du risque devient besoin de perdre ou de parier, sans aucune chance, contre l'opinion, il me semble, puisque nous ne comprenons pas, qu'on ne peut plus parler que de folie; ce n'est peut-être qu'un aveu d'ignorance, mais qui souvent permet d'arranger bien des choses, et, avec une hérédité aussi chargée que la sienne, j'ai d'ailleurs songé tout de suite à un examen mental. Quelles qu'en soient les conclusions, rassure-toi : Jaseron et l'hôtelier se désistant, il suffira de lui avoir fait peur et nous pourrons assez vite la relâcher...*

Cette première lettre était arrivée à la maison quelques jours avant l'épisode de la terrasse et, par scrupule de discrétion envers son mari, Mamette ne l'avait point décachetée. La seconde, dont mon grand-père eut connaissance en même temps que de la précédente, me concernait plus particulièrement. Le Procureur de la République y faisait état d'un rapport du gardien Piérangeli et se plaignait, mais en termes fort courtois, que la sœur d'Émilienne, une domestique et moi-même, nous eussions tenté d'entrer en communication avec la détenue par une lucarne de nos greniers.

« *Je t'aurais malgré tout, ajoutait-il, rendu fort volontiers ta chatte, ta terrible chatte noire, bien qu'en l'affaire c'est elle peut-être qui a été au fond la plus coupable. Mais depuis le moyen âge, nous n'informons plus contre les animaux et Piérangeli, que je suis loin d'approuver, en est revenu avec elle aux procédés de la justice sommaire. L'ayant cernée dans le chemin de ronde, il l'a, sous les yeux d'Émilienne, assommée à coups de bûches. Il est vrai que la chatte lui avait déjà affreusement labouré le visage avec ses griffes; c'est ce qui expliquerait les termes un peu vifs de son rapport.* »

Un an plus tard, j'obtins mon pardon et fus autorisé à revenir chez mes grands-parents.

Je demandai à Fine si notre cousine était encore en prison, lorsque mon grand-père avait fait murer la fenêtre de la terrasse.

— Oui, — me répondit-elle, — la pauvre a été retenue encore une semaine et elle a pu voir d'en bas que, sur les ordres de Monsieur, on murait!

... Un mur! ... Ce fut tout! Nous n'avons jamais revu Émilienne. Nous n'en avons jamais plus entendu parler.

ARMAND LUNEL

LE SATAN DU « LIVRE DE JOB » DANS LE MOYEN AGE LATIN

Le *Livre de Job* commence en histoire tout humaine et même toute domestique : au pays d'Us vit un homme de bien; son nom est Job. Il possède une famille florissante et unie. Ses terres sont vastes, ses serviteurs et ses troupeaux sont innombrables. Il s'acquitte avec une rare ponctualité du culte domestique.

Mais le sublime de la Bible a d'étroites attaches avec la vie quotidienne; au détour d'un chemin, près d'une rivière modeste, il peut arriver à Jacob de rencontrer un ange, de lutter toute une nuit contre cette puissance venue du ciel. Alors, ne nous étonnons pas si, des terres du patriarche Job, des calmes pâturages de l'Idumée, la scène s'élève d'un coup aux régions où trône Jahvé, l'Éternel entouré de ses légions célestes, des Fils de Dieu. Or, ce jour-là, aux *Bene Elohim* est venu se mêler le fils rebelle, *Ha Satan*, l'Adversaire. C'est, dans cette cour plénière, le merveilleux dialogue entre l'Éternel et le Satan :

Jahvé dit à Satan : « D'où viens-tu? » Et Satan répondit à Jahvé : « De parcourir le monde et de m'y promener. » Et Jahvé dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, intègre, droit, craignant Dieu et éloigné du mal. » Et Satan répondit à Jahvé : « Est-ce gratuitement que Job craint Dieu? N'as-tu pas tracé une ligne de défense autour de lui, autour de sa maison, autour de tout ce qui lui appartient? N'as-tu pas béni l'œuvre de ses mains, et ses troupeaux ne se répandent-ils pas de

tous côtés sur la terre? Mais étends la main, touche à ses biens, et on verra s'il ne te renie pas en face. » Et Jahvé dit à Satan : « Je te livre tout ce qui lui appartient; seulement, n'étends pas ta main jusqu'à sa personne[1]. »

Muni de cette autorisation, en deux ou trois catastrophes Satan a tôt fait d'anéantir le bonheur de Job; ses enfants meurent, ses troupeaux sont pillés, ses esclaves massacrés. Et Job dit seulement : « Nu, je suis sorti du sein de ma mère, nu j'y rentrerai. L'Éternel avait donné, l'Éternel a repris, que le nom de l'Éternel soit béni ».

L'Adversaire ne s'avoue pas vaincu; le voici de nouveau en face de l'Éternel :

Et Jahvé dit à Satan : « D'où viens-tu? » Et Satan répondit à Jahvé : « De parcourir la terre et de m'y promener. » Et Jahvé dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, intègre, droit, craignant Dieu et éloigné du mal. Il persévère toujours dans sa piété et tu m'as provoqué à le ruiner sans raison. » Et Satan répondit à Jahvé : « Peau pour peau; l'homme donne tout ce qu'il possède pour sa propre personne. Mais étends ta main, touche ses os et sa chair, et on verra s'il ne te renie pas en face. » Et Jahvé dit à Satan : « Je le mets dans tes mains, seulement respecte sa vie... »

Nous abandonnons ici le texte de cette « tragédie philosophique », comme disait Renan. Aussi bien les épreuves de Job et les dangers que traverse intacte sa patience sont-ils connus de tous. Le tourmenteur sollicite pour cette fois notre curiosité plus que sa grande victime. Nous suivrons hors de la terre et du ciel bibliques les traces du Satan tel qu'il nous est apparu au seuil du livre de Job. Gardera-t-il, à travers les siècles et les civilisations, de l'Orient antique à l'Occident médiéval, cette tranquille assurance en son pouvoir sur l'homme, en la faiblesse de ceux qu'on appelle les Justes? Lui arrivera-t-il de l'exprimer à nouveau dans cette forme péremptoire et devant le même Interlocuteur?

C'est l'histoire d'un thème mythique que nous voulons retrouver au cours d'un millénaire — et même de quelque peu plus.

Pierre Damien, au XIe siècle, appelle Satan « l'esprit à la

1. Nous citons d'après la traduction de Renan.

peau changeante », *versipellis spiritus*. Cette épithète recouvre une incontestable réalité historique : définir le Satan du Moyen âge dans ses caractères extrinsèques, ses origines et ses représentations, c'est prélever une contribution sur la plupart des religions du monde antique, Orient sémitique, Orient iranien, Égypte, Grèce et Rome, sans compter les religions primitives de l'Europe. Certes, un bon nombre de docteurs, dans l'Église latine, ont essayé d'expliquer les fables du paganisme par la méthode évhéméristе en leur donnant couleur d'histoire d'un temps très ancien; d'autres, élèves plus ou moins conscients des rhéteurs alexandrins et romains, ont fait des dieux ou demi-dieux une galerie d'images allégoriques, un musée des vices et vertus en tabeaux symboliques. Mais pour la majorité des Pères et des glossateurs, surtout des chroniqueurs ou hagiographes des premiers âges, c'est le principe *Omnes dii gentium daemonia* qui prévaut : les idoles se meuvent, maudissent ou vaticinent parce qu'elles sont agitées par des démons. Julien l'Apostat commande à des effectifs diaboliques. Saint Martin de Tours, lorsqu'il lutte contre les esprits mauvais, note leurs noms qu'eux-mêmes lui crient pêle-mêle avec la confession de leurs crimes; l'un avoue qu'il est Jupiter, l'autre Mercure, ce dernier l'un des pires avec Diane, « car Jupiter, dit le Saint, n'est qu'une brute stupide », et les assauts du maître des dieux sont peut-être les moins à redouter.

D'ailleurs, le panthéon classique n'a pas seul fourni des éléments à l'onomastique infernale du Moyen âge. Quelques *baalim* y figurent; Belzébuth, Belphégor; d'autres sémites encore : Asmodée, Bélial, Bérit, et Astoret quelquefois aussi. Les démonologies iranienne (celle-ci par l'intermédiaire du manichéisme), étrusque, scandinave, celtique, ont laissé des traces profondes dans les représentations figurées du démon en Occident, dans certains rites de propitiation ou de défense, surtout dans les façons de traiter les problèmes quotidiens, familiers, du Mal et de la Tentation. « Satan, a dit A. Réville, servit de bouc émissaire à l'horreur des premiers chrétiens pour les institutions du paganisme. »

Cette « horreur » se changea, se nuança, et souvent elle

n'est plus qu'un sentiment de défiance. Parfois même, les dieux en exil reparaissent dans les lieux d'où ils ont été chassés, et de quelques-uns le visage est moins effrayant qu'on ne l'aurait cru; au rapport de saint Jérôme, un satyre au front cornu, aux pieds de chèvre conversa avec saint Antoine dans le désert de Thébaïde et parla sagement, presque pieusement.

Pourtant François Hédelin, avocat au Parlement, en 1627[1], estime encore que c'était bien là un démon. Un démon aussi cet être mystérieux qui, au dire de Césaire de Heisterbach, servit en qualité d'ordonnance un militaire du XIIIe siècle; lorsqu'il quitta son maître, il lui remit un peu d'argent qu'il avait, en le priant de l'employer à l'achat d'une cloche pour une chapelle pauvre.

Il va sans dire que le moyen âge, dans son ensemble, a tenu de telles vertus pour très exceptionnelles chez les démons; la plupart d'entre eux ont hérité de ce que les divinités vaincues avaient de pire dans leur caractère et de plus effrayant dans leurs images traditionnelles. En 743, un concile tenu dans le village austrasien de Leptines dressait un *Indiculus superstitionum et paganiarum*; il y était énuméré, avec une précision émouvante, les survivances des cultes antiques celtes ou germains, cultes des fontaines, des arbres sacrés, des champs et des forêts, dont on dénonçait la menace innombrable. Il semblait qu'on évoquât les mille visages des dieux qui les habitaient peut-être encore. Ces visages, il est aisé de les retrouver dans les récits de visions ou de tentations que nous a laissés en abondance le moyen âge, et il va de soi que ces visages sont de types agrestes; j'ai compté chez Grégoire le Grand, Othlon de S. Emmeran, Étienne de Bourbon, Richalmus, Césaire de Heisterbach, Thomas de Cantimpré, quelques centaines d'apparitions de démons sous des formes animales, ours et loups, — ce sont les plus fréquentes en terre germanique et slave, — renards, chats sauvages, sangliers, ciseaux grands et petits, corbeaux ou pies, etc.

Quant à l'antiquité classique, elle a légué à l'iconographie de Satan le souvenir, évident aux porches de nos cathédrales, de ses divinités champêtres, de leur faciès qui, du rire panique,

1. *Des satyres, brutes, monstres et démons*, p. 137 de l'éd. Liseux.

a passé au ricanement infernal, de leur front de bouc, de leur corps vêtu de poils, de leurs pieds fourchus. L'Éthiopien des sorcelleries milésiennes fait souvent partie de cette réserve de démons qui obéissent à Satan — un Satan qu'on voit peu, qui s'efface devant l'armée toujours mouvante de ses serviteurs... Multiplicité, fourmillement de mille puissances mauvaises dont un trait de l'usage linguistique rend spontanément l'impression : au lieu du diable unique, le *diabolos* des Septante, ne disons-nous pas couramment « les diables »? « Mille panerées de diables », dit Rabelais, et dans cette expression persiste cette image d'une nature hallucinée par la présence des anciens dieux. « Le diable est tout entier attaché à la terre » : ainsi s'exprime saint Jérôme, et il n'est pas impossible qu'il ait alors songé à la foule des démons chthoniens.

Mais nous sommes loin du Satan qui un jour défia l'Éternel à propos du patriarche d'Us. Ces diables, venus d'un peu partout et pêle-mêle, sans discipline, presque sans hiérarchie, Pierre le Vénérable nous apprend « qu'ils s'exercent au mal dans les petites choses ». Par des taquineries, d'ailleurs parfois cruelles, le plus souvent bien puériles, contre les saints ou seulement les fidèles. Un exemple classique est emprunté à l'abbé franconien Richalmus (XIIIe s.) qui peut-être l'a emprunté à saint Grégoire : un diable se niche un jour sur les feuilles des salades dont se nourrit un pauvre moine. Autres malices diaboliques : comme le pieux pèlerin Théobald revient du sanctuaire de S. Jacques de Galice, un diable se met en travers de la route pour le faire choir. Un moine, très pur et très studieux, du même monastère que Césaire de Heisterbach, lit fort avant dans la nuit : le diable recouvre les lettres, ou tourne la feuille, ou souffle la lumière, afin de lasser la patience du saint homme.

Mesquines haines de vaincus. Les théologiens nous disent bien que les démons apparaissent parfois *sub specie angeli lucis,* mais les légendaires nous les montrent le plus souvent avec l'aspect de tourmenteurs grossiers, aux ruses épaisses. Elles sont d'ailleurs facilement déjouées ou quelquefois amènent chez le fidèle irrité des réactions imprévues : un

moine que harcèle un personnage inconnu découvre l'identité infernale de son tourmenteur après qu'il est parti : « Si j'avais su, s'écrie-t-il, que c'était le diable, je lui aurais donné un bon soufflet » (Cés. de Heisterbach).

Au surplus, le démon démasqué et vaincu fournit un de ses thèmes à l'art médiéval de haute époque : dans les églises d'Auvergne, sur leurs chapiteaux d'une rudesse si expressive, à Clermont, à Brioude, à Saint-Nectaire, est souvent figurée la défaite d'un démon; un personnage, saint, moine ou laïc pieux, est représenté tirant une longue corde attachée au cou d'un être à figure simiesque, l'un des officiers du Prince des ténèbres, sinon le Prince en personne. De même le théâtre religieux du Moyen âge, où se cristallisèrent entre le XIIIe et le XVIe siècles tant de traditions de théologie populaire, a donné au démon — en dehors des grandes scènes bibliques de tentations — le rôle d'une sorte de bouffon, malin plus que méchant, et destiné à obtenir auprès du public un succès de rire d'une brutalité parfois un peu inquiète. L'effet devait être assez semblable à la gaieté effrayée que soulevait dans la foule romaine le *Manducus* des atellanes.

Certes cette populace d'enfer, si aisément bernée, elle nous apparaît comme faisant une besogne presque toujours furtive. Du milieu de cette foule, Satan ne se dresse guère *in conspectu Dei*; il a les allures le plus souvent d'un humble « braconnier de la forêt de Dieu » comme l'appelle Hugo. Pourtant il arrive que le Démon cesse d'attendre à la porte des âmes et qu'il prenne tout à coup figure de tentateur tragique : c'est lorsqu'un manichéisme diffus lui rend, aux yeux des hommes, une part au moins de son empire. M. A. Dufourcq a parfaitement montré que l'hagiographie occidentale a été, dans le haut Moyen âge, en grande partie conditionnée par la propagande antimanichéenne. Pour la christianisation des foules gallo-romaines, celtiques, germaniques, la menace du dualisme manichéen était d'autant plus dangereuse qu'à l'appui de sa solution au problème du mal, il apportait un corps de légendes tout constitué. Pied à pied, il a fallu que l'orthodoxie luttât à coups de légendes adverses contre ce dogue tenace : le double empire d'un Dieu maître des *invisibilia*, des choses spirituelles — et d'un démon, d'un Satan, maître et dispensateur à ses

fidèles des *visibilia*, des biens temporels, périssables certes mais doués de tant de séductions.

Lorsque les foules furent christianisées, des hérésies, dont quelques-unes se fondaient sur le vieux dualisme iranien, vinrent entretenir cette croyance en un « Prince du monde » qui, sous condition qu'on s'abandonnât à lui, réalisait les souhaits charnels dans toute leur étendue. Que l'on ne néglige pas, en outre, ce principe vérifiable dans l'histoire de toutes les religions : il n'en est pas une où l'idée de *contrat* entre la divinité et l'homme n'intervienne dans la constitution du mythe et de la liturgie. Pour la religion biblique, une alliance, un contrat synallagmatique unit Jahvé à son peuple, à chacun des membres de son peuple. Or si, comme le dit Tertullien, « le diable est le singe de Dieu », il est trop naturel qu'il parodie les formes contractuelles qui règlent les rapports divins et humains.

L'influence manichéenne se décèle surtout dans la qualité des biens échangés entre les contractants : Satan donne les biens temporels; l'homme donne ce que Dieu lui a confié de « spirituel », son âme. Les *légendes de pacte* sont toutes fondées sur un échange de ce type. L'homme n'a garde de demander au démon la science, pas même la science magique, pas plus d'ailleurs que ne la demandera le docteur Faust; il se tient pour plus compétent que le diable en ce qui touche aux *invisibilia*. Comme Faust, il demande des biens tangibles, des *visibilia*, argent, jeunesse, honneurs du siècle.

On pourrait, semble-t-il, relever aisément ce que ces *visibilia*, ces biens temporels qu'on implore de Satan, ont parfois de spécifiquement oriental, les traits de civilisation qui nous révèlent l'origine asiatique, sans doute manichéenne, de la plupart de ces légendes.

Une surtout a été classique au Moyen âge, c'est l'histoire de Théophile, οἰκονόμος de l'église d'Adana, en Cilicie, à une date que l'on fixe (sans pleine certitude) aux environs de 550. Pour rentrer dans sa charge dont un patriarche l'a dépouillé, Théophile se donne au diable; puis, au bout de sept ans, terme fixé, le diacre terrifié et repentant implore la Vierge qui fait déchirer par Satan le contrat signé par Théophile.

Cette légende eut la rare fortune de tenter le génie de quelques-uns des plus habiles parmi les poètes latins du Moyen âge, tels l'abbesse saxonne Hroswitha (xe s.) et Marbode, évêque de Rennes (xie et xiie s.). Surtout elle a valu à la littérature française l'un de ses premiers chefs-d'œuvre, l'un des plus typiques par ses qualités d'art mesuré et d'humanité, le *Miracle de Théophile* du grand lyrique Rutebeuf (xiiie s.). Le diable y apparaît à peine, dans un clair-obscur qui, en un âge d'art dramatique plus évolué, semblerait ménagé avec une habileté raffinée. Rien qui charge trop sa figure, — d'ailleurs Rutebeuf lui fait dire, dans la courte scène où il s'entretient avec Théophile, des mots dignes de Méphistophélès : « Avance, avance, crie-t-il au diacre intimidé, n'aie donc pas cet air de vilain qui va à l'offrande. » Il offre le double aspect un peu déconcertant du diable occidental : il est le Maître des richesses de ce monde, il promet à Théophile de le combler d'honneurs « outre raison », au delà de l'imagination humaine, — et en même temps il a peur d'être berné une fois de plus, il exige des lettres scellées, « lettres pendantes bien rédigées et bien claires, car maintes gens m'ont attrapé parce que je n'ai pas exigé d'eux des lettres en due forme ».

Nous nous croyons ici bien loin du Satan hébraïque, et pourtant ne nous défendons pas d'entendre, dans cette œuvre si prenante, quelques résonnances bibliques, un écho de certains larges motifs du *Livre de Job*. Lorsque, au début de l'action, Théophile se plaint de sa cuisante blessure d'amour-propre : « Je ne peux pas à Dieu m'en prendre; — on ne peut à lui parvenir »! Quand surtout, enchaîné par le contrat démoniaque, il gémit sur la mort de son âme qui lui apparaît toute proche, il a des accents de désastre moral, mêlés de lueurs d'espérance, qui apparentent un instant ce clerc ambitieux, cette dupe misérable du démon, et la grêle poésie dans laquelle il s'exprime, au Juste de la terre d'Us et aux images splendides et poignantes du poème hébreu. Même représentation tragique, ici et là, de l'impuissance de l'homme vis-à-vis de sa destinée.

En outre, dans cette action dramatique, l'âme de Théophile est présentée comme une sorte d'enjeu que se disputent les puissances bonne et mauvaise. Un mot exprime cela de

manière saisissante : le sorcier Salatin, qui s'est fait le courtier du marché entre Théophile et le diable, représente à Satan cet achat d'une âme comme un *jeu nouveau*, disons : une opération où risques et avantages sont à peu près égaux. Or, cette notion d'âme en enjeu, d'alternative rigoureuse, nous allons la retrouver dans la façon dont le Moyen âge occidental comprit la double scène dans le Ciel des premiers chapitres de *Job*, dans l'adaptation qu'il y trouva de ses modes de sentiment et même de certains de ses usages sociaux.

Le Moyen âge chrétien accepta dans son intégralité la Bible hébraïque. C'était là pure logique de son dogme : l'Ancien Testament était le piédestal sur quoi s'élevait le Nouveau. Aux porches des cathédrales, une figure symbolise parfois cette aide et cette tradition : les Apôtres sont représentés montés sur les épaules des Prophètes. En sa lettre, l'héritage scripturaire s'est transmis de l'Orient biblique à l'Occident chrétien dans des conditions que bon nombre d'excellents travaux, ceux notamment de Samuel Berger sur la Bible latine au Moyen âge, ont à peu près éclairées. Mais l'histoire du texte n'importe pas seule : pour la connaissance d'une époque morale, l'histoire de l'interprétation qu'elle a donnée à ce texte est d'un tout autre intérêt psychologique. Le Moyen âge a imposé à la lettre biblique trois sortes d'interprétation. La première, littérale ou historique, est la plus rarement employée; à peu près seul, un prêtre beauvaisien, Pierre le Mangeur, au XIIe siècle, écrivit une histoire sainte, l'*Historia scholastica*, qui fut employée par les écoles jusqu'aux abords du XVIIe siècle, jusqu'à la réforme pédagogique réalisée par les Jésuites et le clergé issu du Concile de Trente.

Les deux autres modes d'interprétation sont beaucoup plus, beaucoup trop usités au Moyen âge : l'un veut dégager le sens *typique*, c'est-à-dire allégorique et doctrinal; l'autre le sens *tropologique* ou moral. Ces deux types d'exégèse s'appliquent indifféremment aux œuvres sacrées et profanes, à la Bible et aux Métamorphoses d'Ovide.

Si cette méthode n'était pas plus vieille que le VIe siècle et même que le christianisme, on dirait volontiers que le modèle le plus achevé, que le « manifeste » s'en trouve dans l'œuvre

maîtresse de saint Grégoire le Grand, les *Moralia*, qui sont précisément un commentaire du Livre de Job. C'est toute une théologie dogmatique et éthique que, par symbolisme déductif, saint Grégoire a tirée du récit des épreuves illustres — et cette théologie est si minutieuse en son détail qu'il ne lui faut pas moins de cinquante-six chapitres pour extraire tout leur sens des cinq premiers versets du livre biblique.

Disons tout de suite que, pour approcher de très près le sentiment religieux propre à une époque et à un pays, l'œuvre des glossateurs (fussent-ils des Grégoire le Grand) fournit un guide notoirement insuffisant : cette œuvre reste théorique, sinon même toute verbale. L'empreinte de la Bible se révèle bien mieux dans la pensée religieuse quotidienne, familière, d'un temps, lorsqu'on interroge les documents d'une théologie pratique encore toute voisine du folklore, l'hagiographie la plus spontanée, les récits de visions, les recueils d'anecdotes édifiantes, voire les *exempla* (bien qu'ils sentent déjà la tradition scolaire) dont les prédicateurs illustraient leurs sermons. Par eux, nous devons pouvoir suivre un chapitre de la Bible vivante au Moyen âge, noter sur l'âme religeuse de ce temps quelques-unes des réactions profondes d'un des thèmes les plus rares, mais aussi les plus impressionnants de l'Écriture sainte.

Le vieux mythe hébraïque est à trois personnages : l'Éternel — Satan — Job. Or, l'Éternel est le *Judex judicum* le Juge des juges; — Satan est l'Accusateur : c'est de lui que l'Apocalypse a dit : « C'était l'accusateur de nos frères, celui qui les accusait jour et nuit devant Dieu » (XII, 10); — et il y a un « prévenu », un homme sur la sellette, c'est Job. Tout est prêt pour le *ludus judiciarius*, comme dit Pierre Damien, « le jeu judiciaire ». Le cas de Job est un cas de jurisprudence, exactement de procédure divine.

Reste pour nous à reconnaître la forme de cette procédure : elle ressort du texte, nous allons le voir, mais les commentateurs l'ont bien vu avant nous : *Qualis sit, flagella probabunt.* Ce qu'il est, ce Job, les souffrances, les tourments le prouveront. Une *épreuve*, un jugement de Dieu, *judicium Dei*, écrit Pierre de Blois employant le terme juridique qui désigne couramment l'*ordalie*.

L'ordalie, ou pour lui donner son nom plus commun : l'épreuve judiciaire, est loin d'être propre au Moyen âge latin : outre la législation mosaïque (l'épreuve par les « eaux amères » figure dans le livre des *Nombres*), les Germains, les Celtes, les Slaves, — et pareillement les Grecs et les Hindous, — sans compter la presque totalité des non-civilisés et demi-civilisés de l'Ancien et du Nouveau Monde, ont connu ce mode d'assurance contre les erreurs des juges humains. Le Moyen âge ne fit qu'adopter les ordalies, mais il les perfectionna, les multiplia : épreuves du fer rouge, de l'eau froide, de l'eau bouillante, duel judiciaire. Il y vit si peu une offense à la divine Providence, si peu un emploi profane et indiscret des rites sacrés, qu'il fit souvent servir les reliques des saints et même le pain de la messe à ces ordalies d'où il attendait la manifestation de la vérité. Il n'est pas improbable, au surplus, que le Moyen âge latin, même avant l'épanouissement de la mentalité scolastique, y ait trouvé comme la satisfaction d'une sorte d'instinct pseudo-raisonnant, comme l'application d'une manière de syllogisme juridique.

Le droit romain fit disparaître des usages la procédure ordalique. Quelques esprits lucides, Agobard au IXe siècle, Yves de Chartres au XIe, en démontraient d'ailleurs l'absurde contre-évidence. Au XIIIe siècle les conciles l'interdirent formellement. Mais un des motifs de sa longue persistance, c'est, pour beaucoup, qu'elle semblait justifiée par des faits bibliques : le déluge, dit le grand évêque Hincmar de Reims (au IXe s.), qu'est-il d'autre qu'une épreuve par l'eau dont le juste Noé sort indemne? Le châtiment qui frappe Sodome et Gomorrhe, n'est-ce pas une épreuve par le feu, et n'est-ce pas par l'effet d'un exprès « jugement de Dieu » que seul le juste Loth y échappe? — et la fumée des sacrifices, vigoureuse ou débile, selon que le sacrifice est agréé ou non par l'Éternel — et le feu qui détruit les prophètes de Baal? Arguments qui bien vite devinrent traditionnels sous la plume des apologistes des épreuves judiciaires.

A ces « ordalies » bibliques, j'en ajoute une : l'ordalie à laquelle est soumis le patriarche Job devant un tribunal où Dieu est juge et Satan accusateur.

Notons que le Démon, auxiliaire occasionnel de la justice

divine, a toujours des pouvoirs limités; il est le tentateur, mais il ne tente qu'avec la permission de Dieu : *Diabolus nihil possit nisi permissus*, le Diable ne peut rien s'il n'en a reçu licence, dit Grégoire le Grand. « Tout son pouvoir, répète le Catéchisme romain, lui vient de Dieu. *Omnis ejus potestas Dei est.* » Dieu lui permet et lui défend, le laisse aller et le retient, *relaxat et refrenat*, et Pierre Damien compare cette tentation permise aux flots de la mer : Dieu leur a imposé une borne, ils n'iront pas plus loin. Pas plus loin que les forces humaines, complète Pierre le Vénérable; c'est donc faiblesse et mensonge quand l'homme déclare que la tentation a dépassé ses possibilités de résistance, a vaincu toutes ses réserves de courage.

D'ailleurs les tentations ne sont possibles et permises au Tentateur que dans la sphère de la pleine liberté morale, que lorsque l'individu soumis à l'ordalie s'y présente *integer*, complet de tous ses membres, armé de toutes les armes défensives de son âme. Certains héros spirituels acceptent la tentation comme le prévenu sûr de son innocence accueille l'action judiciaire : un moine, raconte saint Grégoire, disait au démon prêt à le tourmenter : « Tu as reçu permission de me faire souffrir, je ne t'en empêche pas, *Ego non prohibeo* ». Il arrive aussi que des hommes font montre d'une présomption excessive et sollicitent imprudemment l'épreuve : tel ce pieux personnage, dont nous parle Sulpice Sévère dans ses *Dialogues*, qui, trop sûr de sa vertu, demande à Dieu de le soumettre, durant une période de cinq mois, à toutes les entreprises du diable; bien vite, il cède, souffre et ne reconquiert le calme qu'en se confiant à la Providence divine en abandonnant toute vanité. Le commun des mortels ne réclament pas à grands cris un rôle dans le *ludus judiciarius* : ils ne se présentent à la cour de justice que lorsqu'ils y sont appelés.

Ces épreuves, comme celles qu'emploie la justice temporelle, sont de différentes sortes : une des séries les plus complètes nous en est fournie en un tableau commode, par la légende celtique du Purgatoire de Saint-Patrice. Ce purgatoire est un puits profond où, par grâce accordée au saint apôtre de l'Irlande, quiconque pense avoir le courage nécessaire peut éprouver sa foi et même expier ses péchés dès avant sa mort.

Un noble, du nom de Nicolas, décide un jour d'y descendre. Pendant quinze jours il s'y prépare par le jeûne et par la prière, puis, il se fait ouvrir l'accès du puits. Et d'abord il trouve, presqu'à l'orée, une chapelle où des moines, vêtus de blanc, l'exhortent à s'armer de constance, car il devra subir de nombreuses « tentations ». C'est bien en effet ici la « tentation », au sens étymologique du mot, l'équivalent de la δοκίμασία antique, l'épreuve, l'essai. Les démons usent en effet contre Nicolas de tous les moyens d'intimidation, puis, le voyant inébranlable, le soumettent à des « épreuves » graduées; feu, fer rouge, glace, d'autres encore. Toutes, il les traverse en invoquant le nom de Jésus. Désormais purifié, il remonte sur la terre où il doit raconter, avant de s'en aller au Paradis, les effrayantes heures passées dans le puits aux épreuves.

Il est à peine utile de signaler deux traits de ce récit qui évoquent avec toute évidence certains détails essentiels de la procédure ordalique : d'abord le jeûne et la pénitence auxquels est soumis ou se soumet le prévenu avant de passer par l'épreuve judiciaire; — ensuite la présence de moines qui sont les garants du caractère licite aux yeux de l'Église de cette *probatio*.

Chose à noter : le Diable, qui est bon juriste, sollicite parfois l'emploi des ordalies les plus usuelles devant les tribunaux des hommes. C'est ainsi qu'un jour, voulant perdre l'impératrice Cunégonde, femme d'Henri II le Saint, il engage le César soupçonneux à la soumettre à l'épreuve du feu. Il va sans dire que l'épouse fidèle marche sur les charbons ardents sans en ressentir aucun mal et que le Diable s'enfuit honteux. Par contre, lorsqu'il fait jouer l'ordalie contre des sujets indignes de la protection divine, il remporte une facile victoire: il fait amener un faux témoin en présence d'un tombeau de saint (c'est là un des plus anciens rites d'épreuve), et le misérable, au moment où il lui faut affirmer sa bonne foi, se met à hurler et à délirer (légende de S. Pancratius). Voilà deux cas, et il y en a nombre d'autres, où sont rigoureusement observées les formes judiciaires courantes.

Pourtant qu'on n'aille pas croire qu'aux yeux des hommes du Moyen âge, le Démon ait jamais aimé la justice pour elle-même. Dans toute cause, ce que veut obtenir cet accusateur

universel, c'est une condamnation, et au maximum de la peine. Car, dit saint Fulgence (*De fide*) « Satan est jaloux, a toujours été jaloux de l'homme ». Vaincu, chaque jour, il habite, au dire de la grande mystique Mechthilde de Madgebourg, dans une cité qui se nomme *Haine éternelle*. Par goût il est accusateur et, avec plus de sombre plaisir encore, exécuteur des hautes œuvres : *le pêcheur sera livré à Satan pour la mort corporelle* (I, *Corinth.* V, 3). Il essaie bien parfois de donner à ses cruautés quelque prétexte de justice : saint Dominique, un jour qu'il voit un moine torturé par l'épreuve diabolique, somme en termes véhéments le Prince des Ténèbres de dire pourquoi il tourmente une créature de Dieu; et le Démon représente qu'il ne fait que punir ce religieux coupable d'une infraction quelconque à la règle de son ordre. Mais le saint n'est pas dupe de l'excuse et Satan, lorsque la cloche du couvent sonne matines, s'enfuit sans plus toucher à sa victime.

Le cas de Job est différent : ici Satan a bien reçu licence d'éprouver le saint homme — et les modalités de l'ordalie sont nettement définies : épreuves physiques qui n'iront jamais jusqu'à priver Job de la vie corporelle — épreuves morales qui au contraire peuvent aboutir à la mort de son âme. Ainsi peut être, un jour ou l'autre, placé l'homme en cet « état de Job » que se représentait constamment l'âme tendue des hôtes de Port-Royal — « seul état, dit Sainte-Beuve, qui fasse connaître la *note intime* de chaçun ».

En l'occurrence, il ne se pouvait que les épreuves fussent de qualité vulgaire : saint Grégoire l'a enseigné : « Plus sont grands les dons de Dieu que le diable reconnaît en un homme et plus il fait subtiles les embûches dans lesquelles il le veut faire tomber. » Les terreurs brutales qui accueillaient les fidèles dans le Purgatoire de saint Patrice n'auraient guère de prise sur certaines âmes : il faut chercher à les lasser d'abord, à diminuer, par une insidieuse usure physique, leur résistance morale. Satan commence par affliger le patriarche d'Us d'un mal qui le ronge et l'amoindrit aux yeux mêmes des siens. Le Moyen âge l'a bien souvent représenté sur son fumier [1] grattant d'un tesson de vase les plaies de son ulcère,

1. « Sur la cendre », dit le texte hébreu. *Sedens in sterquilinio* est un contresens que la Vulgate doit aux Septante.

tandis que ses amis ne le touchent qu'avec répugnance, que sa femme se bouche le nez... Mais son visage reste confiant, et pour autant que les imagiers du haut Moyen âge peuvent avec leurs frustes moyens exprimer le sublime, ils ont fait Job d'une grandeur surhumaine à côté de son tourmenteur. Dans la magnifique Bible du couvent de Souvigny (aujourd'hui à Moulins), le peintre a représenté le tourment de Job dans sa chair sous la forme d'un ridicule diablotin qui, d'un crochet à deux pointes, déchire les jambes du Juste impassible, dédaigneux.

Presque toujours, dans le Moyen âge latin, la maladie est tenue pour *opus diabolicum*. L'Évangile (Matthieu, XII, 22; XVII, 15, etc.) avait proclamé l'identité du mal physique et du démon. L'Église, dans plusieurs de ses bénédictions, celle de l'eau, du sel, des saintes huiles, exorcise la maladie, véhicule ou embûche de Satan. L'hagiographie des XIIe, XIIIe, XIVe siècles est pleine du récit des atroces souffrances charnelles qu'endurent les athlètes de Dieu, souvent des femmes, une Alpaïs de Cudot, une Marie d'Oignies, une Christine de Stommeln, une Lidwyne de Schiedam, dont la faiblesse triomphe de la maladie qui les tenaille, ulcères, gangrène, lente désagrégation du corps par quoi Satan veut obtenir la désagrégation de l'âme.

Mais pour consommer sûrement la ruine psychologique du patient, le Diable a, plus souvent encore qu'à la maladie, recours à l'*anxietas*, à la tristesse, à l'inquiétude infinie et sans cause, au dégoût de vivre et même de prier — à tout ce qui constitue l'*acedia*. Ce mal, ce tourment raffiné, les théologiens médiévaux — et quelques-uns des plus humbles — l'ont décrit avec une pénétration d'analyse que n'ont guère dépassée les modernes médecins de l'âme lorsqu'ils ont établi la pathologie de certains états psychasthéniques si parents de l'*acedia*. Cela commence par l'ennui, ce vide de l'âme, cette « pire peine »; puis, au moyen d'un lent travail d'érosion morale, le Démon, qui est une « lime sourde » (Ste Thérèse), mène l'homme insensiblement à cet abandon de soi-même qui met à la merci des pires tentations le corps et l'âme du malheureux. Césaire de Heisterbach — ce moine du XIIIe siècle en qui l'abbé Brémond reconnaît volontiers le fon-

dateur de la psychologie religieuse — appelle l'*acedia* un vice « mixte », entendez spirituel et corporel à la fois : le découragement, la passivité, l'inertie (*torpor* est la meilleure traduction du grec ἀκηδία) préparent le terrain au doute, au blasphème, crimes de l'esprit — et en même temps à la colère, à la déraison, qui agitent le corps autant que l'âme.

Il serait intéressant de citer quelques-uns des innombrables cas, très divers d'aspect, très nuancés de sens, de l'*acedia* et de ses progrès d'après les anecdotiers ou les théoriciens de l'ascèse au Moyen âge, de l'âge de Jean Cassien à celui de Gerson. Et, en premier, les Pères du désert fourniraient des traits bien vifs à ces observations de clinique morale : le Démon de midi qu'ils ont connu et décrit, c'est le démon de l'âme vide, de l'anxiété sans objet, de l'*acedia* qui ravage le moine dans sa *laure* ou dans son couvent. Les récits édifiants, au long de quelque sept à huit siècles, sont prolixes touchant les ruses subtiles de ce démon — et aussi ses brusques déroutes; un incident infime le met en fuite : en proie à l'*acedia*, à de vagues désirs, à des regrets sans cause, une religieuse veut sortir du monastère. Déjà elle a atteint la porte, mais son front se heurte au chambranle; elle revient à elle. La hantise a disparu (Cés. de Heisterbach)[1].

Le premier temps de l'épreuve, cette *acedia* qui mine le religieux dans sa cellule, n'est destiné qu'à préparer la dissociation des forces morales. Mais dans le procès de Job, Satan a pressé les choses : il a frappé le patriarche dans sa tendresse paternelle, dans ses biens, dans sa chair — et sa femme raille sa résignation, ses amis ne comprennent pas sa douleur. Satan compte bien amener le saint homme au désespoir. Suprême tentation : le désespoir est le crime des crimes, le péché contre l'esprit, celui de Judas qui va se pendre à l'arbre d'Hakeldama; c'est la négation de la Providence divine. Satan voudrait faire de Job un ingrat aux yeux de Dieu; or Pierre de Blois appelle fortement l'ingratitude « le

1. Dans la *Divine Comédie* (chant III) la paresse, la pusillanimité, l'indécision, qui sont les symptômes de *l'acedia*, car elles poussent l'homme non à mal agir, mais à ne point agir, sont reléguées en marge de l'enfer, dans le vestibule qui s'ouvre sur l'Achéron. Les coupables de cette catégorie sont obligés de courir perpétuellement en punition de leur apathie, et sont harcelés par de cruelles piqûres d'insectes en punition de leur lâcheté.

vent torride qui dessèche la fontaine de la pitié, la rosée de la miséricorde, les flots de la grâce ». Aux ingrats, aux désespérés — ce sont les mêmes — sont réservés les pires supplices dans l'Enfer dantesque : avec Caïn, avec Judas, avec Brutus qui tua César son père adoptif, ils sont placés dans la plus profonde des *bolge*.

Le désespoir est la mort de l'âme et il entraîne la mort corporelle en commandant le suicide. Une religieuse s'éloigne des sacrements, elle se croit damnée irrévocablement, elle ne veut pas être consolée : un jour, elle se noie dans la Moselle. Un moine pieux, mais triste et travaillé de craintes pour sa vie éternelle, désespère un jour de son salut : on tente en vain de lui prouver par les Écritures l'inanité de cette terreur; on le met à l'infirmerie du couvent; il se lève un matin : « Je ne puis plus lutter contre Dieu », s'écrie-t-il, et il se jette dans un vivier voisin (Cés. de Heisterbach). L'un et l'autre de ces désespérés ont agi sous l'aiguillon de la tristesse, *tristitia urgente*.

Car il est banal de le faire remarquer : le Moyen âge, qu'on a dit à tort si morose, si halluciné de mélancolie, a condamné la tristesse comme l'un des engins les plus dangereux de l'arsenal diabolique. Satan est le grand triste; Dieu, dit Albert le Grand, lui a laissé la faculté de remords, de jugement sur lui-même (la « syndérèse » des théologiens) « pour l'affliction et la tristesse de sa conscience ». Tristesse, doute, désespoir, suicide : Satan veille à cet ordre fatal de l'épreuve : l'homme qu'il tente descendra, sans en manquer un, les échelons de cette sinistre échelle. Job va descendre les deux derniers. Sa femme lui crie : « Laisse là ton Dieu et meurs. » Shakespeare, bon biblicisté, — le chanoine Looten l'a récemment établi à nouveau, — a bien lu Job et fait dire aux ombres qui harcèlent les derniers moments de Richard III : *Despair and die!*

De cette ordalie à plusieurs degrés, Job sort vainqueur, parce qu'il n'a pas désespéré. Il chasse la tentation suprême : « *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* Même si Dieu me tue, j'espérerai en lui. » Sans doute est-il exagéré d'appeler le patriarche d'Us l'*homme sans plainte* comme le fait l'évêque Agobard (IXe s.), mais il s'est purifié dans la souffrance : pour

lui l'ordalie a été une lustration. Dans une admirable prière des agonisants, l'*Ordo commendationis animae*, qui peut remonter dans sa forme actuelle au IIIe siècle, se trouvent ces mots où s'exprime bien cette idée de purification par l'épreuve : « Délivre l'âme du moribond, Seigneur, comme tu as sauvé Noé du déluge, comme tu as délivré Job de ses passions. »

Les souffrances de Job et sa patience : dans ce dernier trait se concentre, pour le Moyen âge, tout l'intérêt du livre sublime. A part peut-être une figure des stalles d'Amiens, dont au surplus on ne peut guère dire qu'elle soit médiévale (elle se place entre 1508 et 1522), je ne vois pas dans l'art d'Occident une œuvre où Job ait été représenté dans la contraction de la douleur et de la plainte. C'est que sa sérénité préfigure une autre sérénité plus grande : Job, pour saint Grégoire, pour les commentateurs qui tous suivent peu ou prou l'exégèse grégorienne, Job annonce Jésus, les tentations qu'il supporte la tentation de Jésus sur la montagne, ses angoisses celles de la nuit de Gethsemani, ses tortures charnelles celles de Jésus sur la croix. Souffrances du Christ qui, par certains, seraient regardées comme des ordalies : les adversaires des épreuves judiciaires, Agobard, Yves de Chartres, etc., tireront argument, pour condamner ces pratiques, de la réponse de Jésus à Satan : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. »

Mais le Christ a été tenté, Job a été tenté : il n'est que juste que les fidèles soient communément appelés à fournir devant le tribunal de Dieu une preuve judiciaire que l'Éternel a exigée de Jésus et du plus vertueux des patriarches. Maintes fois, les textes de l'hagiographie médiévale nous présenteront le thème de l'épreuve de Job transposé dans la vie d'un saint illustre ou obscur. Les *Actes de saint Eustache* sont tenus par les Bollandistes pour un apocryphe grec sans valeur; pourtant leur fortune fut grande dans l'Église latine au Moyen âge; de nombreux sanctuaires furent dédiés en pays roman à ce saint dont l'histoire émouvante s'inspire constamment de celle de Job. D'abord riche et heureux, Eustache perd (ou croit perdre) ses biens, ses enfants, sa femme. Or, avant qu'il ne soit frappé de ces afflictions, une voix venue du ciel lui a dit : « Le diable arme contre toi. Sache que tu auras

beaucoup à souffrir avant de recevoir la couronne de la victoire... Il faut que, par la voie des tentations, tu te montres un autre Job »... Et Eustache répond : « Seigneur, s'il faut qu'il en soit ainsi, à l'instant, commande que les tentations m'éprouvent, mais donne-moi la vertu de patience[1]. » Certes la scène a moins de tragique humain que celle de Job, puisque le lecteur du livre hébraïque peut croire un instant que l'Éternel s'est détourné de son serviteur; mais l'histoire d'Eustache n'en a pas moins une résonnance presque unique dans la mélopée souvent monotone de la Légende dorée.

Aussi bien, il serait aisé d'étendre cette galerie de répliques médiévales du portrait biblique. Les Clunisiens surtout ont constamment sous les yeux de l'esprit les souffrances, la piété, la patience du patriarche, au point que leur abbaye leur semble parfois s'identifier avec le Juste persécuté. Parlant des troubles dont souffrit leur maison au début du XIIe siècle, sous le gouvernement d'un mauvais abbé, Pierre le Vénérable écrit : « Ainsi, par un secret, mais juste *jugement de Dieu*, Satan, mis en liberté pour un temps, exerçait ses fureurs dans cette sainte et très illustre abbaye; mais, ainsi que l'a dit le bienheureux Job, Celui qui créa Satan, guidant ainsi et retenant son glaive, termina bientôt des maux si grands par une fin heureuse. » En quelques lignes, c'est, bien vue par la claire imagination de l'abbé Pierre, toute l'ordalie en son appareil très simple : Dieu permet au Démon de soumettre le ou les justes à une épreuve à temps; leur force d'espérance en Dieu une fois bien établie, ils sont remis dans leur premier état de prospérité bénie. C'est la forme toute juridique de la tentation, le *judicium Dei* dont Satan n'est que l'agent obéissant et muni de pouvoirs limités.

Forme qui est d'une signification proprement humaine, l'affirmation dans l'individu des plus hautes libertés morales : elle dépasse de beaucoup en intérêt psychologique le pacte tout matériel conclu par le diacre Théophile et ses innombrables imitateurs. Saint Grégoire estime que la tentation que Job a endurée avait pour fins d'exalter le saint, d'humilier le démon — double et éclatant résultat que Dieu, dans sa prescience totale, poursuivit en acceptant la collaboration de

1. *La Légende dorée*, trad. J.-B.-M. Rose, s. *nom.* S. Eustache.

Satan, en instituant d'accord avec le Maudit cette *épreuve*, dont la forme pouvait d'abord surprendre.

Car il existe aussi, dans ce début du livre de Job, un élément *formel*, esthétique, et sans doute était-ce celui qui risquait le plus de dérouter des âges dont les images mentales n'étaient pas modelées comme les nôtres par des curiosités ou des sympathies d'art et d'érudition. Aussi bien, le génie médiéval qui a pourtant presque tout représenté, même les scènes de la Création et l'Apocalypse, a renoncé (du moins à ma connaissance) à sculpter ou à peindre ce face-à-face du Ciel et de l'Enfer. Plus exactement il l'a réduit, dans l'art des cathédrales et des miniatures, à des affrontements quasi rituels d'anges et de démons autour de la pesée des âmes, ou au chevet des mourants. L'Éternel et Satan ne communiquent que par leurs délégués. Je crois assez rare la scène, signalée par M. Mâle dans un merveilleux missel du début du xve siècle[1], où un démon enlève une âme sous les yeux même et tout près du rayonnement de Dieu le Père. Et combien ce démon est grêle et furtif!

Le théâtre médiéval a montré plus d'audace : aussi bien, il n'a jamais hésité à représenter des « prologues dans le ciel »; son goût pour les allégories dramatisées y trouve son compte. Fréquemment un « miracle » ou un *mistère* s'ouvre par une scène où nous voyons en conflit, en vrai débat judiciaire, dans le sein de Dieu, sa Justice et sa Miséricorde, chacune dûment jouée par un acteur dont les heureuses recherches de M. Gustave Cohen nous feront peut-être un jour connaître le costume symbolique. Pourtant, lorsque les dramaturges du xive et du xve siècles ont mis le patriarche Job à la scène, le merveilleux colloque du début est écourté, escamoté ou presque. D'ailleurs le sujet a été l'un des plus rarement traités; trois fois seulement il tenta un auteur. Sans doute le trouvait-on trop statique et d'émotion trop constamment tendue vers la vie intérieure.

Par contre, une forme plus fréquente du débat dramatisé se manifeste dans les « Miracles de Notre-Dame ». Il n'est guère de ces pièces du xive siècle, brèves et généralement

1. Voir miniature des *Heures de Rohan* reproduite dans l'art religieux à la fin du Moyen âge, par France, figure 182.

vigoureuses, où nous ne trouvions la Vierge se présentant en qualité de défenderesse au tribunal de Dieu tandis que Satan y tient son emploi traditionnel d'accusateur. Il s'agit surtout de personnages vivants ou morts, qui ont été calomniés; souvent c'est l'histoire d'une femme injustement accusée d'infidélité ou de meurtre, comme dans l'histoire de *l'Impératrice de Rome*, « l'Impératrice aux rochers », de *la Marquise de la Gaudine*, de *la fille du roi de Hongrie*, etc., — ou encore de gens qui ont longtemps souffert pour l'erreur d'un moment. A la fin de la pièce, ils se trouvent réhabilités ou lavés de toute faute à la grande honte d'un ou de plusieurs diables. Ici, comme dans la plupart des miracles de la Vierge, si fréquents dans la littérature légendaire du Moyen âge, le *thème judiciaire* est très net, mais la notion d'ordalie, de tentation sous forme d'ordalie, est à peu près effacée dès cette époque.

Elle ne reparaîtra pas au début de l'âge moderne. Rien n'est plus différent du Satan du livre de Job que le Diable du xve et du xvie siècle, celui du *Malleus Maleficarum*, des experts démonologues, de Delrio ou de Jean Bodin. Tout récemment un psychiâtre et un avocat, MM. Vinchon et Maurice Garçon, lui ont consacré un livre d'une érudition alerte. Avouerai-je que ce Satan des diableries compliquées et puériles, qui préside à des sabbats dont les imaginations de rustres en délire ont réglé le programme, m'apparaît comme d'une classe spirituelle — je dirai même : sociale — bien inférieure à celle que l'on ne peut contester au Satan du vrai Moyen âge, j'entends l'âge qui va de saint Grégoire à Césaire de Heisterbach. A travers les innombrables procès contre ses adeptes, le Satan de Boguet et de De Lancre a l'air seulement d'un dangereux repris de justice, du chef d'une bande de malfaiteurs qui met sur les dents toutes les polices du monde.

L'ordalie est trop loin des habitudes judiciaires et morales de nos siècles classiques pour que nous retrouvions trace, dans leur grande littérature religieuse, de l'âpre alternative juridique qui domine le Livre de Job : au surplus, c'est avec une extrême sobriété que Bossuet, Fénelon, voire Bourdaloue, parlent du Diable et de ses entreprises : le bon goût de leur

temps les garde de tomber dans les précisions excessives. Lorsque la Mère Angélique décrit son angoisse auprès des « portes ténébreuses de la tentation », cette image émouvante n'évoque plus en nous le schéma biblique et médiéval du « jugement de Dieu ».

La résurrection de Satan dans les littératures modernes date sans conteste du *Faust* de Gœthe; dans cette œuvre géante, le Satan du *Livre de Job* est à l'honneur. C'est lui qni ouvre le jeu : le revoici, dès que se lève le rideau, *in conspectu Dei.* Il s'appelle Méphistophélès, mais il est toujours l'*Adversaire,* l'esprit qui toujours nie la vertu des saints. « Ne viens-tu jamais que pour accuser », lui dit le Dieu de Gœthe. « N'est-il selon toi absolument rien de bon sur la terre? » — et l'Éternel, lorsqu'il lui a donné licence d'éprouver le docteur Faust, dit en voyant s'éloigner le Satan : « L'activité de l'homme peut trop aisément s'endormir, il se complaît bientôt dans un repos absolu; aussi je lui donne volontiers un compagnon qui stimule, qui opère... » Ici je citerai encore Césaire de Heisterbach : « Deux anges sont députés par Dieu auprès de l'homme, un bon pour le garder, un mauvais pour l'exercer, *malus ad exercitium.* »

D'ailleurs le génie de Gœthe, riche de traditions et qui fait refleurir les plus étiolées d'entre les plantes du jardin folklorique, a repris non pas un thème, mais deux : celui de l'ordalie et celui du pacte. Le diable de la légende biblique, du Livre de Job, c'est celui du « Prologue dans le Ciel ». Mais, en échange de l'âme de Faust, le diable de la légende néo-manichéenne lui offre les plus séduisantes des *visibilia,* des choses de la terre.

Me risquerai-je dans des comparaisons plus modernes encore? La littérature la plus actuelle se plaît, on le sait, à traiter de Satan et de ses prestiges. Qu'on se garde de croire que le thème ait changé; les mêmes ordalies sont valables pour notre temps. Dans l'hagiographie romancée où excelle M. Bernanos, dans les Confessions que nous livre M. André Gide, si souvent précieuses pour l'histoire religieuse de ce moment-ci, le Diable est diversité, inquiétude, perpétuel hangement. Il pénètre lentement de cette *acedia* ambul

toire les esprits qu'il veut éprouver; il les pousse avec un art cruel au désespoir par la dispersion morale. En face de lui, *in conspectu Diaboli*, Dieu est l'Unité et la stabilité. Et cette opposition tragique — celle qui fait en somme le fond du Livre de Job, — l'histoire même et la vie la plus réaliste des peuples en porteraient la marque aussi profonde que la révèle l'âme la plus secrète de chacun d'entre nous.

Interprétation qui n'aurait pas qu'une évidente grandeur religieuse : « Elle risque, dit M. André Gide, de paraître la plus satisfaisante, simplement parce qu'elle est la plus imagée ». Cette satisfaction esthétique de nos contemporains avait par avance trouvé sa formule dans un texte bien oublié du XIIe siècle, quelques lignes de l'*Elucidarium* du reclus allemand Honorius : « Dieu permet qu'il y ait des démons, qu'il y ait une tentation, pour que du voisinage du vice la vertu tire plus d'éclat, pour que le blanc paraisse plus blanc, d'être juxtaposé au noir. » Idée de peintre, dit Honorius, idée de peintre *propter ornamentum sui operis* avec le seul propos d'embellir son œuvre.

P. ALPHANDÉRY

METZ 1870[1]

Saint-Julien, 10 octobre.

J'ai lu le rapport écrit par le maréchal Le Bœuf après sa conférence avec les divisionnaires et je l'ai accompagné chez Bazaine hier soir, quand il a été le lui remettre en mains propres. Le rapport est sobrement rédigé et conclut au maintien de l'état de choses actuel, et de la résistance passive, tant qu'on pourra le prolonger en ce qui concerne les vivres; il déclare d'autre part que l'armée ne peut admettre qu'on capitule sans tenter un dernier et suprême effort par les armes, s'il n'y a pas d'autre moyen de sauvegarder hautement l'honneur de l'armée et les intérêts du pays. C'est tout dire et ne rien dire à la fois.

Si l'on n'essuie pas un échec complet le jour de l'attaque, il faut craindre une débandade le lendemain ou le surlendemain quand nous serons poursuivis, sans vivres et avec peu de munitions.

Bazaine avait bien rêvé de prendre un rôle politique, de se déclarer ou de se faire proclamer par son armée dictateur militaire et de composer avec la Prusse, sous prétexte qu'il se chargeait de prendre en mains la direction des affaires, de fonder un gouvernement légal et de garantir les stipulations du traité à intervenir. Le siège de Paris a non seulement rendu son rêve impossible à réaliser, mais il en a fait une conception fantastique que la Prusse ne peut accepter. Ce que je dis là résulte d'une façon évidente de la conversation

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 juillet et 1er août.

particulière qu'il a eue hier avec le patron et pendant le cours de laquelle il a laissé échapper, à dessein sans doute, quelques données sur sa pensée.

J'ai appris par la même occasion que notre affaire du 7 avait été encore plus chaude que je ne l'avais pensé. Nous avons perdu plus de 1 000 hommmes, dont 115 disparus, c'est-à-dire blessés restés au pouvoir de l'ennemi.

Saint-Julien, 11 octobre.

Le Maréchal est revenu fort tard hier de la conférence tenue chez Bazaine : elle n'a pas eu de résultat décisif, tant l'hésitation est grande dans les esprits. Le désir de gagner du temps domine à un si haut point que l'on s'est borné à prendre les mesures qui peuvent nous faire attendre encore huit ou dix jours. Le général Coffinières, nommé par l'Empereur gouverneur de la place de Metz, et qui, en cette qualité, assiste à tous les conseils, avait été jusqu'ici le plus grand partisan de notre départ. Après avoir contribué le 26 août et le 1er septembre à nous faire rester sous Metz afin de terminer avec nos bras si nombreux les forts détachés sans lesquels la place ne tiendrait pas quatre jours, il n'avait plus de cesse, depuis un mois qu'ils sont finis et armés, qu'il ne nous vît partis en lui laissant une forte garnison et ses provisions de vivres. Il vient enfin de se rendre compte, paraît-il, que ces forts demandent plus de monde qu'il ne pensait d'abord pour les défendre; que l'ennemi, n'étant plus tenu à distance par nos lignes, bombarderait la ville en dépit des forts et qu'enfin les 25 000 blessés ou malades accumulés dans Metz y détermineraient rapidement l'éclosion du typhus. Il a à peu près reconnu son erreur, a déclaré qu'il ferait cause commune avec l'armée et qu'il se prêtait à user de son autorité dictatoriale de gouverneur pour faire réunir toutes les ressources disponibles.

On va donc aujourd'hui commencer les visites domiciliaires, les réquisitions et les inventaires, tant à Metz que dans les villages que nous occupons. La ration de pain, réduite à 300 grammes pour les officiers et pour les soldats, se composera de pain non bluté. Toute vente de denrées alimentaires sera interdite et il n'y aura plus que des rationnaires. Pendant

ce temps, Bazaine va entamer des négociations sur l'issue desquelles on n'a aucun espoir, mais qui lui permettront, lorsqu'elles auront échoué, de demander à l'armée l'effort suprême qui doit sauver son honneur.

Je t'ai déjà dit plus d'une fois que le seul espoir que l'on nourrisse est celui de voir Paris succomber avant nous et nous imposer par ce seul fait la solution que l'on n'ose accepter. Je persiste à croire que l'on se berce d'illusions et que Paris tiendra bien au delà de ce que j'avais prévu moi-même le mois dernier.

A l'épouvantable pluie de ces derniers jours vient de succéder un temps glacial. Nos soldats ont du bois et ne souffrent pas trop, cependant, il est des corps qui n'ont pas de couvertures, vu qu'au début de la campagne, pour mettre le comble à ses insanités, l'Empereur, le jour de la grotesque bataille de Sarrebrück, ayant accueilli les plaintes de quelques soldats qui se trouvaient trop chargés par leurs couvertures, a donné l'ordre qu'on les versât dans les communes où on se trouvait. Toutes ces localités étant tombées, peu de jours après, entre les mains des Prussiens, ceux-ci y ont trouvé à peu près 150 ou 180 000 couvertures qu'ils ont gardées et que les magasins de Metz ont été loin de pouvoir remplacer.

Saint-Julien, 12 octobre.

Il y a eu convocation inopinée des maréchaux et commandants de corps d'armée aujourd'hui à deux heures chez Bazaine. Je ne sais encore ce qui y aura été discuté, mais j'ai tout lieu de croire que le résultat des délibérations ne doit être ni décisif, ni consolant.

Cédant aux instances réitérées de Courcy, je suis allé déjeuner aujourd'hui avec le colonel d'Andlau. Ce dernier, fort au courant des racontars du Grand Quartier, nous a fait connaître enfin la cause de l'échec de la mission Bourbaki. Il paraît que M. Régnier, qui avait obtenu du prince Frédéric-Charles l'autorisation de venir demander à Bazaine que Bourbaki pût se rendre auprès de l'Impératrice, n'était porteur d'aucun mandat écrit officiel et qu'aussi le prince l'avait prévenu que, s'il accordait à Bourbaki l'autorisation demandée, ce serait à titre purement officieux sous le couvert du

brassard de l'Internationale, et que Bourbaki ne pourrait revenir à Metz. M. Régnier, pour mieux réussir dans sa négociation, s'était bien gardé de faire connaître ce détail à Bazaine et avait emmené Bourbaki, auquel cependant le déguisement imposé aurait dû donner l'éveil. Actuellement, c'est en vain que Bourbaki réclame pour revenir à Metz; non seulement on ne veut pas le lui permettre, mais le prince a écrit à Bazaine pour lui manifester son étonnement de ces réclamations qui, aux termes convenus, ne devraient pas se produire. Bazaine avoue un peu tard qu'il a été le jouet de ce M. Régnier, intrigant sans mandat et sans qualité officielle.

. . . . . .

Je ferme ma lettre après la rentrée du patron : il paraît que, après un premier refus du prince Frédéric-Charles, est arrivée une autorisation du roi, permettant au général Boyer, aide de camp de Bazaine, de se rendre à Versailles pour lui apporter des bases de négociations qui seraient les suivantes : sortie de l'armée de Metz avec armes et bagages, pour se rendre dans une ville du Midi, où Bazaine convoquerait les Chambres, afin de chercher à reconstituer un gouvernement régulier, en s'engageant, lui et son armée, à ne plus porter les armes contre la Prusse jusqu'à la fin de la guerre, Metz restant libre avec sa garnison normale et ses approvisionnements de vivres. Sans examiner ce que ces conditions auraient ou n'auraient pas d'honorable pour l'armée, elles sont tellement inacceptables de la part des Prussiens que je ne les considère pas un instant comme pouvant être acceptées. Quant au patron, il est outré de voir avec quelle facilité elles sont admises par ses collègues et il se console en pensant que leurs illusions sont grandes s'ils s'imaginent que des négociations basées sur ces conditions peuvent aboutir, et que, par conséquent, on en viendra bon gré mal gré à l'effort suprême qu'il appelle de tous ses vœux. De toutes façons, la solution est bien prochaine. Ce sera une honte ou un désastre. Quand cesserons-nous de n'avoir que ces deux perspectives devant nous?

Saint-Julien, 15 octobre.

Notre position se complique d'émotions populaires. Les Messins, furieux des perquisitions faites chez eux et devinant

vaguement le but de la mission Boyer, qui aurait pour résultat, si par impossible elle réussissait, de laisser la ville à des moyens de défense beaucoup moins rassurants, les Messins, dis-je, ont pris le parti patriotique et révolutionnaire de la question : ils crient à la trahison de Bazaine, qui veut sauver l'armée sans coup férir et livrer implicitement la ville aux Prussiens. La Garde Nationale s'est réunie sans ordres pour faire une manifestation en faveur de la défense à outrance, demandant que l'armée continue ses sorties, lui reprochant comme une honte et une défection de songer seulement à traiter. La population veut garder les portes pour empêcher les vivres de sortir de la ville, afin d'être consommés par l'armée. C'est à elle, dit-on, à se procurer des ressources les armes à la main. Tout cela est entremêlé de quelques cris de : « Vive la République! » Les journaux profitent de la faiblesse ou de la connivence du gouverneur Coffinières, échappent à la censure établie par l'état de siège et publient des articles très violents et très perfides. Ces manifestations portent le trouble dans l'esprit du patron, qui redemande à grands cris à se battre ou à se faire tuer, plutôt que de négocier sur une base quelconque. Changarnier l'entretient dans ces dispositions, tout en allant voir Bazaine pour protester de son respect pour l'autorité militaire et pour s'engager, quoi qu'on fasse, à ne pas le remplacer si, par suite d'un pronunciamiento militaire, on vient à déposer Bazaine pour lui offrir le commandement, à lui, Changarnier. En effet, quelques exaltés sont venus engager ce vieux débris à se mettre à la tête de la résistance à tout prix.

. . . . . .

On a pris le singulier parti de nous payer six semaines à l'avance. C'est assez nous dire : d'ici à peu de jours, vous serez soit prisonniers, soit débandés de côté et d'autre par la dissolution de l'armée si elle parvient à percer les lignes ennemies. Nous cherchons à nous procurer quelques ressources par avance. En même temps, les gros appointés, auteurs de la mesure, empochent une vingtaine de mille francs comme une poire pour la soif et comme un moyen d'attendre à l'abri des temps meilleurs.

. . . . . .

Une canonnade très nourrie, mais lointaine et continue, nous préoccupe depuis ce matin. J'ai été envoyé à la découverte et je n'ai rien pu apprendre qui nous éclairât sur sa provenance; je crois à un bombardement de Thionville, dont le son nous est apporté par un vent favorable; d'autres croient que c'est Verdun. Mais, pour te montrer jusqu'où vont les illusions de certains officiers, il en est beaucoup qui croient à une armée de secours engagée avec l'ennemi, à dix ou quinze kilomètres de Metz. Voilà où peut mener l'imagination quand elle est montée par deux mois d'isolement et de privation de nouvelles.

Saint-Julien, 16 octobre.

Toujours la même situation. Un télégramme arrivé hier nous a fait savoir que Boyer avait eu vendredi 14 une première entrevue avec Bismarck. Aucun indice à tirer de cette nouvelle pure et simple et le bon sens le plus élémentaire ne nous permet pas d'espérer quoi que ce soit de la négociation entamée. Une tournée d'avant-postes faite avec le maréchal nous a convaincus que les positions des Prussiens devant notre front se fortifient chaque jour, que leurs effectifs augmentent; aucun espoir, de ce côté, de percer leurs lignes avec l'ombre de succès. Les chefs de corps et les généraux que nous avons vus répondent de moins en moins de leurs troupes.

Grâce à la faiblesse de l'autorité militaire supérieure, la désunion se met dans l'armée : une députation de « perceurs », comme on les appelle, formée surtout d'officiers des armes spéciales, est allée faire une tournée chez quelques généraux, pour leur proposer de déposer Bazaine et d'offrir le commandement à un homme plus énergique, acceptant carrément le nouveau gouvernement. Le nom de Changarnier est mis en avant par eux et ces généraux n'ont pas fait arrêter ces fauteurs de sédition. Les journaux de ce matin sont plus bruyants que jamais contre notre prétention de recourir aux ressources de la ville et nos projets de capitulation. Ils parlent en termes empreints de conviction de l'armée de secours dont on entendait le canon hier; de la retraite des Prussiens à la suite de leurs échecs devant Paris, des succès des francs-tireurs dans toute la Lorraine et l'Alsace. Enfin, la tolérance de Bazaine

et de Coffinières nous met dans la position la plus déplorable et la plus blâmable aux yeux de tous ceux qui acceptent ces déclamations tolérées et, par suite, implicitement autorisées. Le patron a été ce matin chez Bazaine pour lui parler de la situation. Il l'a trouvé indifférent et calme, blâmant simplement Coffinières, qu'il pourrait cependant casser et remplacer sur l'heure, et parlant d'une sortie prochaine, pour après-demain peut-être, si Boyer n'apporte aucune solution, comme d'une chose toute simple, entreprise sans espoir de succès, mais dictée par l'honneur militaire avant de capituler.

. . . . . .

Saint-Julien, 17 octobre.

Une députation de la Garde Nationale de Metz est venue trouver Changarnier chez nous, à Saint-Julien, et lui offrir le commandement de la Garde Nationale de Metz : il est réellement curieux de constater combien son nom, que je croyais oublié, prend chaque jour plus de popularité depuis que l'on s'aperçoit davantage que ce qui nous fait le plus défaut, c'est un homme. Il est évident que si, dès le premier jour de notre retraite sous Metz, Bazaine avait lié d'une façon indiscutable le sort de l'armée à celui de la ville ou n'avait pas gaspillé les ressources que nous possédions, nous aurions à l'heure qu'il est pour un ou deux mois de vivres et nous pourrions attendre la solution qui nous eût été imposée de Paris.

Pour en revenir à la démarche faite auprès de Changarnier, j'ajouterai qu'il a reçu la députation avec tact et fermeté : il lui a répondu qu'il était militaire avant tout et que, soumis à Bazaine, il ne cesserait, bien que simple volontaire à la suite de l'armée, de lier son sort au sien; que ce ne serait donc que des mains de notre commandant en chef qu'il accepterait le commandement qu'on lui offrait. Les délégués, qui n'avaient en vue qu'une manifestation contre Bazaine et l'espoir d'engager Changarnier dans une voie d'opposition ouverte qui pourrait aboutir à déposer l'autre, se sont retirés assez penauds.

. . . . . .

Saint-Julien, 18 octobre.

La journée d'hier a été assez lugubre. Autour de moi, le patron, Changarnier et les officiers de l'état-major particulier du Maréchal, ont consacré leur temps à mettre ordre à leurs affaires, à écrire, qui un testament, qui des lettres d'adieu destinées à être remises en cas de mort; tous les comptes ont été réglés. En un mot, chacun de nous se préparait à la grande journée.

Une nouvelle réunion des généraux de division a eu lieu chez le patron. Tous ont été unanimes pour déclarer que la percée serait une tentative désespérée, sanglante et ne présentant pas l'ombre de chance de succès. Ils reconnaissaient cependant qu'au cas où la mission Boyer échouerait, l'honneur militaire exigeait ce dernier sacrifice. Or, Boyer, attendu dimanche, n'était pas arrivé et la fin de nos vivres assignait mercredi 19 comme limite extrême à notre présence sous les murs de Metz. D'autre part, le retard de Boyer faisait douter du succès de sa mission.

Nous avons dîné assez silencieusement à l'heure habituelle; je venais d'accompagner le patron dans une tournée de visites d'adieu qu'il avait à faire à Metz et pendant laquelle j'avais eu la satisfaction de l'entendre s'exprimer de la façon la plus nette contre l'attitude de la ville de Metz et de la population, qui, en refusant d'unir leur sort au nôtre, en détenant les vivres dont Metz est encore abondamment pourvu, nous forçait à courir au-devant d'un désastre inévitable, qui ne sauverait ni la ville, ni le pays.

Le patron est rentré après une séance qui a duré quatre heures. Nous n'avions malheureusement que trop raison en doutant de l'heureuse issue de la mission Boyer. Le Roi ne lui propose pour l'armée de Metz que les conditions de la capitulation de Sedan et il lui a déclaré qu'il ne pourrait négocier sur d'autres bases que si l'armée de Metz représentait dès aujourd'hui un gouvernement régulier et légal; que, si Bazaine avait des pouvoirs de la Régente, il traiterait avec lui, mais que, sinon, il ne pouvait que faire subir à son armée les conditions appliquées jusqu'ici à nos troupes vaincues. Le Roi a témoigné son étonnement que Bourbaki ne fût pas rentré à Metz, vu qu'il l'y avait formellement autorisé, ainsi

qu'en témoignait une lettre de remerciements de Bourbaki lui-même. Il faut donc que ce dernier, dont nous sommes sans nouvelles, soit gravement malade quelque part. Les commandants de corps d'armée ont été consternés et, après quatre heures de discussion, ils n'ont conclu à rien, sinon à l'envoi de Boyer auprès de l'Impératrice, pour obtenir de traiter en son nom sur le pied de la cession de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. Comment vivre jusqu'au retour de Boyer? C'est un problème à résoudre que le manque d'énergie de Bazaine envers Coffinières, qui refuse de laisser sortir un sac de blé de Metz, rend indéchiffrable.

Saint-Julien, 19 octobre.

Les commandants de corps d'armée ont été convoqués de nouveau à huit heures et demie. Ils doivent exprimer les avis qu'ils ont recueillis hier de leurs divisionnaires respectifs. En ce qui concerne notre corps d'armée, l'influence du maréchal Le Bœuf, dont on connaît l'opinion nettement accentuée en faveur d'une dernière bataille, a agi sur nos généraux de division, qui n'ont osé ni les uns ni les autres, sauf peut-être Castagny, formuler leur avis qui est formellement opposé à une sortie sans espoir; ils ont habillé leur pensée de leur mieux et sont arrivés, par cette dissimulation, à permettre au Maréchal de dire à peu près ce qu'il voudra à la conférence qui se tient en ce moment. Je reprendrai ma lettre pour t'en dire le résultat...

Le Maréchal est rentré avec Changarnier, qui avait été aussi convoqué avec Frossard, Ladmirault, Desvaux, commandant de la Garde, Soleille commandant l'artillerie, et Coffinières, gouverneur de Metz. La séance a été orageuse pour ce dernier, dont le rôle devient de plus en plus singulier et qui a refusé nettement de faire taire la presse messine, qui ne cesse ses insultes à l'armée. Tout le monde espère dans la nouvelle négociation de Boyer, qui, soit dit en passant, n'est pas encore parti pour Londres, où il doit aller chercher ces fameux pouvoirs de la Régente. On ferme les yeux sur la question des vivres, qui s'étend de plus en plus; on s'accroche à toutes les planches qui peuvent faire éviter le combat final,

dont on ne veut pas, ou la capitulation de Sedan, dont on n'ose vouloir.

Je ne crois pas au succès de la mission Boyer : de toutes façons, j'ai la certitude qu'elle subira des retards tels que la date de la solution dépassera les limites extrêmes de nos derniers moyens de subsistance.

. . . . . .

Saint-Julien, 20 octobre.

Boyer est positivement parti hier à 2 heures : bien que je doute qu'il réussisse, nous entrons tous dans l'ère d'incertitude si pénible dont je t'entretiens trop souvent.

Saint-Julien, 21 octobre.

L'affaissement moral continue et ne fera que s'accroître jusqu'au jour où on apprendra que Boyer a échoué dans sa mission. La surprise sera grande ce jour-là, car les communications faites par les commandants de corps d'armée à leurs divisionnaires pour être transmises aux officiers ont pris une forme étrange. Dans notre corps, le patron leur a développé la négociation sans leur faire concevoir beaucoup d'espoir dans la réussite et leur a présenté la bataille finale comme la seule solution possible, en les engageant à préparer les esprits à ce dernier et suprême effort. On a accueilli cette déclaration avec un assentiment plus ou moins tacite, ainsi qu'il convient à des subordonnés qui n'en peuvent mais. Dans les autres corps d'armée, les grands chefs ont trouvé plus aisé d'expliquer en grands détails le but des négociations entamées et de les présenter comme devant infailliblement réussir. Ils n'ont recommandé que la patience et la résignation devant les privations que la pénurie de vivres imposerait à chacun. Mais on s'est bien gardé d'aborder l'hypothèse d'un refus de l'Impératrice; il eût fallu pour cela se déclarer partisan de la percée ou préparer les esprits à la capitulation à l'instar de Sedan, et à une capitulation prochaine. De là deux situations bien différentes : dans notre corps, les préoccupations causées par la perspective d'une dernière lutte sanglante et sans espoir, dans les trois autres quarts de l'armée, insouciance parfaite, confiance dans une délivrance prochaine et honorable.

La séparation entre l'armée sous Metz et la ville est plus complète que jamais. Les journaux continuent leur système d'insinuations insultantes; les portes de la ville sont gardées par des mobiles et des gardes nationaux, qui ne laissent sortir ni un morceau de pain, ni une bouteille de vin.

. . . . . .

Saint-Julien, 23 octobre.

Le maréchal Le Bœuf est allé voir Bazaine hier : il l'a trouvé plus préoccupé qu'à l'ordinaire; il faut dire que, d'habitude, son insouciance apparente cache tout ce qui se passe en lui. Il venait d'apprendre que Boyer avait subi des retards considérables pour arriver à Londres, où il n'a dû parvenir que le 21 au soir. Cela ne permet pas d'espérer une dépêche avant le 24 et une réponse quelconque avant le 26. La question des vivres devient capitale pour plusieurs corps. La Garde n'a plus de pain depuis quarante-huit heures; on y supplée par la viande, le vin et un peu de blé avec lequel on fait des tortilles après l'avoir moulu dans un moulin à café. En admettant que l'on puisse attendre jusqu'au jour où Boyer apportera lui-même une réponse catégorique, il faudra, en cas d'insuccès, trop prévu, hélas! prendre une détermination immédiate. S'il se sentait franchement soutenu par ses commandants de corps, Bazaine n'hésiterait pas devant la capitulation immédiate, mais il sait que, malgré leur secret désir d'accepter ce moyen extrême de nous sortir d'ici, aucun d'eux n'osera se prononcer nettement pour une mesure qui entachera évidemment le nom de ceux qui auront osé partager la responsabilité avec Bazaine. Ce dernier craint surtout les allures du maréchal Le Bœuf. Aussi lui a-t-il parlé hier confidentiellement d'une prétendue pensée qui lui serait venue de consulter l'armée par la voie du vote sur la question de savoir si elle voulait tenter un dernier combat ou se rendre à discrétion.

Je ne puis admettre qu'un homme comme Bazaine ait sérieusement songé à un pareil expédient, qui serait la négation de tout principe de subordination, de toute discipline dans l'armée. Autant vaudrait décréter la dissolution immédiate. J'ai pensé qu'il avait voulu effrayer le patron par cette

proposition extra-révolutionnaire et le déterminer à cesser son opposition. Je n'ai pas hésité à dire au maréchal ma pensée pleine et entière à ce sujet.

Saint-Julien, 24 octobre.

. . . . . .

La question du jour a pris depuis hier une face nouvelle à nos yeux, par suite de demi-confidences faites par Changarnier au patron; car, depuis quelques jours, le père Changarnier est très choyé par Bazaine, et en sait plus long que le commandant du 3e Corps, dont les sorties et les boutades ne le font pas apprécier en haut lieu. Il paraîtrait que Boyer, en revenant de Versailles, il y a huit jours, rapportait simplement une réponse faisant connaître que la Prusse ne cherchait qu'une apparence de gouvernement quelconque, consentant à traiter sur le principe reconnu d'une cession de territoire à déterminer plus tard. C'est le refus de toute concession de ce genre qui a empêché qu'on ne traitât avec Jules Favre. Or donc, Bismarck déclarait à Bazaine qu'il consentait à accepter comme préliminaires de paix que celle-ci aurait pour conséquence une cession de territoire non encore spécifiée, mais à discuter en congrès européen. Cette offre, inespérée au premier abord, s'est immédiatement répandue dans l'entourage intime de Bazaine et a servi de base aux bruits favorables qui ont couru avant le conseil des commandants de corps d'armée qui s'est tenu le 18 octobre. Mais, après réflexion, Bazaine a senti qu'il ne pouvait assumer sur ses épaules trop faibles une aussi lourde responsabilité. Être le premier à accepter ce morcellement de la France, quelque inévitable qu'il soit, entreprendre de rétablir l'ordre en France, sont deux tâches dont un second Cromwell seul pourrait se charger. La nuit porte conseil, et, le lendemain, en réunissant ses commandants de corps, il ne fit connaître la réponse de Boyer qu'en la modifiant et en faisant intervenir l'approbation indispensable de la Régente comme complètement nécessaire au succès de la négociation. C'est alors qu'on imagina d'envoyer Boyer à Londres pour chercher dans la personne de l'Impératrice un éditeur responsable, un endosseur, pour ainsi dire, destiné à dégager devant l'Histoire et devant

l'armée la responsabilité de Bazaine. La mission actuelle de Boyer, non seulement n'a aucune chance de succès, mais elle n'était pas demandée par Bismarck, qui, au fond, considère la dynastie comme perdue et son intervention dans cette affaire comme plus apte à soulever des difficultés dans le pays qu'à les aplanir.

Le maréchal Le Bœuf, frappé de l'évidence des faits et perdant toute confiance dans le succès de Boyer, dont il doutait déjà, en est aussitôt revenu plus fortement que jamais à son idée de bataille désespérée et a pris le parti d'aller hier dans l'après-midi chez Canrobert, pour essayer de l'amener à sa manière de voir et arriver ainsi à ne plus se trouver isolé dans le conseil quand il s'agirait d'opter entre la capitulation de Sedan, ou les 30 000 hommes couchés inutilement par terre devant les formidables fortifications qui nous enlacent. Canrobert a été très ferme, lui a répondu qu'il ne saurait quel compte rendre aux 30 000 familles des soldats sacrifiés ainsi à l'honneur militaire des chefs, qu'il persistait à vouloir durer tant qu'on ne mourrait pas littéralement de faim, mais qu'après cela, il ne voyait d'autre parti à prendre que d'accepter la capitulation pure et simple et de se rendre à Mayence. Il ne croit pas au succès de Boyer, il sait que l'acceptation de Bazaine suffirait à Bismarck, et néanmoins n'est pas bien fixé sur ce qu'il conseillera à Bazaine de faire. Il trouve la tentative trop grosse, illégale, puisque l'armée n'a pas qualité pour traiter et qu'après le refus de l'Impératrice, du moment où on l'a consultée, on ne peut plus reprendre la négociation au nom de l'armée. Son opinion n'est cependant pas encore faite : je trouve ses objections très justes.

Saint-Julien, 25 octobre.

Notre position commence à se dessiner plus nettement, sans que la solution définitive soit encore arrêtée. Les commandants de corps ont été convoqués hier pour prendre connaissance d'un télégramme de l'Impératrice, transmis par Bismarck, et conçu à peu près dans les termes suivants : « Je remercie l'armée du Rhin de sa démarche, et elle peut être assurée que je ferai toujours ce que je pourrai en sa faveur ». Cette jolie fin de non recevoir était accompagnée de cet autre

télégramme de Bismarck : « Je reçois de Londres des propositions inacceptables; les négociations politiques peuvent être considérées comme terminées. » C'était dire assez clairement : « Veuillez actuellement passer aux négociations purement militaires. »

Il paraît que le conseil a été unanimement d'avis que Bazaine et l'armée n'avaient pas qualité pour traiter politiquement. On s'est alors occupé du dénouement à provoquer et le maréchal Le Bœuf a parlé le premier en faveur d'une trouée par les armes en passant par les plateaux de la rive gauche de la Moselle, fût-ce même simplement pour gagner le Luxembourg et la Belgique et s'y faire neutraliser. Il a répondu d'un tiers au moins de son corps d'armée, qui le suivrait partout.

Canrobert a émis l'avis que cette tentative aurait peu de chances de succès, mais qu'il ne la repoussait pas et que lui aussi serait suivi par un tiers de ses troupes.

Ladmirault a déclaré qu'il ne répondait que de lui et de ses officiers, mais non de son corps d'armée (c'est en effet lui qui a le plus de déserteurs).

Desvaux, qui commande la Garde par intérim, a répondu de la Garde, mais sans chaleur.

Frossard a déclaré qu'il était opposé à toute sortie.

Soleille a opiné pour la capitulation immédiate.

En résumé, on a décidé qu'on entamerait immédiatement les négociations et on a, à l'unanimité, désigné Changarnier pour les commencer avec Frédéric-Charles, chez lequel il vient de se rendre aujourd'hui même, au château de Corny près d'Ars.

Il doit proposer deux choses : 1° la neutralisation de l'armée sous Metz avec réunion à Metz des Chambres pour constituer un gouvernement régulier; 2° la sortie avec armes et bagages, ce qu'on appelle les honneurs de la guerre et la faculté pour chacun de rentrer chez soi avec l'engagement de ne plus servir pendant cette guerre. Malgré l'enthousiasme avec lequel ce brave homme accepte toutes les utopies, il part sans aucun espoir de voir accepter une de ces deux demandes, dont la seconde surtout serait inadmissible pour nous, à mon avis, tant que Paris tient. Changarnier, comme les autres grands chefs, ne croit plus à une simple capitulation de Sedan. Nous saurons ce soir, j'espère, le mot de l'énigme.

Saint-Julien, 26 octobre.

Changarnier est revenu hier vers six heures de sa mission à Corny. Il a été reçu par le prince Frédéric-Charles avec les plus grands égards et, s'il n'a obtenu aucun succès, quant à ses offres; il a du moins élucidé la situation et provoqué pour hier soir même une première entrevue entre le chef d'état-major du Prince, Stiehle, et le général de Cissey, délégué du maréchal Bazaine. Le Prince a beaucoup fait valoir qu'il consentait à ce que cette entrevue eût lieu à Frescaty, en avant de Montigny, à mi-chemin entre son quartier général et celui du maréchal Bazaine, au lieu d'avoir lieu à Corny même, comme c'était son droit de vainqueur de l'imposer. Parmi les propositions du général Changarnier, il en est une qui a failli réussir. C'était la sortie avec armes et bagages, avec neutralisation et passage en Algérie pour toute notre armée jusqu'à la fin de la guerre. Le Prince a réfléchi et a fini par répondre que c'était impossible, qu'il n'oserait même pas en faire la proposition à Versailles, où on le blâmerait d'avoir fait une démarche en faveur de cette solution, vu qu'elle comportait l'observation stricte de la parole donnée et que le général Ducrot et des « centaines d'officiers », qu'on avait laissés rentrer en France après Sedan avec l'engagement de ne plus servir, avaient violé leur parole et servaient à Paris ou ailleurs. Plusieurs qui ont été pris ont été fusillés. C'est assez clairement nous dire qu'on veut nous tenir sous les verrous. Changarnier a alors abordé le second point sur lequel le Prince insistait, à savoir : la reddition de la ville en même temps que celle de l'armée. Là-dessus notre vieux Nestor s'est redressé et a déclaré qu'une condition aussi dure pourrait nous pousser à un acte de désespoir, qui, il le reconnaissait, ne changerait rien à la situation, mais sauvegarderait ce que l'honneur nous impose vis-à-vis de la ville. Le Prince a répondu qu'il le regretterait, parce que cela coûterait beaucoup de sang de part et d'autre, mais il n'a rien laissé voir de ses intentions ultérieures.

En somme, Changarnier a échoué, mais il a rendu le service de rompre la première glace d'une façon avantageuse, grâce à sa notoriété et au respect qu'il inspire. Nous prévoyons maintenant les conditions les plus dures, sans les connaître

toutefois. Une réunion de nos commandants de corps qui a lieu aujourd'hui nous éclairera probablement sur les résultats de l'entrevue de Frescaty.

Dans le long entretien que Changarnier a eu à Corny, il a été très frappé de la manière très complète et inexplicable dont le prince est renseigné sur les moindres détails de ce qui se passe chez nous. Ainsi, il lui a fait compliment de son attitude dans le deuxième conseil tenu chez Bazaine, conseil dont les délibérations sont tenues secrètes pour tout le monde. Il lui a dit combien il l'avait admiré d'avoir abandonné des rancunes légitimes pour se rallier à la régence qui, évidemment, a toutes les sympathies de la Prusse. Détail curieux, l'ennemi sait au juste combien de jours nous pouvons encore vivoter et pour combien de temps la ville peut tenir après nous : huit jours tout au plus.

Le prince a manifesté son étonnement que Bazaine tolérât un « républicain » comme Coffinières dans le poste qu'il occupe et qu'il se laissât malmener par la presse sous le régime tout exceptionnel de l'état de siège. Il a ajouté au sujet de nos troupes que depuis quatre jours il accumulait à Ars et dans les environs, des convois énormes de vivres pour nos « pauvres soldats » en vue du jour de la reddition. Il parle toujours de notre armée avec l'admiration la plus courtoise et pousse la galanterie jusqu'à déclarer que nous n'avons succombé que devant le nombre. Enfin, pas un mot, pas une allusion blessante chez ce prince, qui passe pour le moins cultivé de la famille et le plus enragé contre nous. Je te relate tout cela comme curiosité, car la question n'a pas fait un pas depuis hier. Nous ne connaissons rien des conditions. Changarnier, n'ayant pas voulu accepter le mandat de traiter définitivement, ne les a pas demandées; elles peuvent être inacceptables et nous pouvons en être réduits à faire un dernier appel aux armes.

Saint-Julien, 27 octobre.

La situation s'est sensiblement élucidée depuis hier. Les Prussiens nous imposent une capitulation des plus dures dans le fond, assez courtoise dans la forme, et entendent que le sort de la place soit lié au nôtre. Dans le conseil des comman-

dants de corps, hier, on a décidé qu'on n'avait pas d'autre parti à prendre que d'accepter. L'armée du Rhin a eu 42 000 hommes hors de combat; elle est épuisée par le service de tranchée et les privations; nous avons 250 000 hommes retranchés devant nous, il faut passer sous les fourches caudines. C'est aujourd'hui que les deux chefs d'état-major généraux Stiehle pour eux, Jarras pour nous, doivent arrêter les conditions définitives. Canrobert, dans une improvisation heureuse, avait demandé qu'on se privât de nous couvrir de fleurs dans la rédaction de l'acte et avait proposé qu'on se bornât à dire : « L'armée du Rhin affamée se rend. » Ses collègues, Frossard en tête, ont invoqué les précédents et acceptent les fleurs.

Saint-Julien, 28 octobre.

Les négociations doivent être terminées aujourd'hui, Hier déjà, les ordres ont été donnés pour la crémation des drapeaux et des étendards. Nous attendons les instructions de détail pour la remise des armes et la date des départs successifs. On n'en craint pas moins des désordres au moment de l'exécution. Nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Hier, nous avons fait, le Maréchal et moi, des visites d'adieu aux généraux de division de notre corps. Tu ne peux te figurer l'émotion qui se peint sur les visages. Non seulement les larmes viennent constamment aux yeux du patron, mais j'ai vu l'insouciant et voluptueux Bazaine pleurer hier sans contrainte : je venais lui demander de faire en faveur de Changarnier une démarche pour obtenir qu'il pût librement, et sans la formalité du serment, à laquelle il ne veut pas s'astreindre, se retirer à Autun, sa ville natale.

Le temps affreux qui nous poursuit depuis dix ou douze jours simplifiera, j'espère, les difficultés du départ des hommes; ils souffrent tellement dans le service des avant-postes que tout leur semblera délivrance; mais le point délicat est de leur faire accepter sans révolte trop ouverte la perspective d'aller en Prusse, lorsqu'on a eu la sottise de les berner avec la promesse d'un prompt retour chez eux. Déjà hier, en traversant les camps, j'ai remarqué qu'ils ne saluaient plus, et, de là à nous insulter au moment du départ, il n'y a qu'un pas.

Saint-Julien, 29 octobre.

(Première lettre, reçue par la poste à Tours, le 8 novembre.)

Le plus difficile est fait, mais la journée d'hier a été fertile en émotions. On a cru à chaque instant que l'opération du dépôt des armes dans les forts ne fût le signal d'une insurrection militaire et que le désarmement de la Garde Nationale de Metz ne donnât lieu à des troubles graves. En effet ces appréhensions n'étaient pas dénuées de fondement. Nous avons appris dans la journée que, pendant la nuit, un certain nombre de conjurés, ayant à leur tête le général Clinchant, le colonel Saussier et beaucoup d'officiers des armes spéciales, devaient parcourir les camps où l'opération du désarmement ne serait pas terminée, pour tâcher d'entraîner les hommes et se porter ensuite, au nombre de 5 à 6000, à la ferme Bellecroix d'où on serait parti pour les lignes prussiennes. Le maréchal Le Bœuf, avec beaucoup de tact et de fermeté, a obtenu des deux principaux chefs un désistement formel et les aurait fait arrêter dans son cabinet s'il n'avait pu obtenir leur parole.

J'ai parcouru les camps à la nuit tombante, dans un terrain épouvantable, pour prévenir les chefs de corps qu'ils fissent bien comprendre à leurs officiers que l'attentat médité était une violation flagrante du droit des gens, vu que l'armistice résultait de la signature de la capitulation. Je ne suis rentré qu'à huit heures, harassé. J'ai dîné à la hâte pour me coucher, lorsqu'à onze heures, on est venu prévenir le Maréchal qu'une tentative s'organisait entre les Bordes et Bellecroix. J'ai dû remonter à cheval pour m'y porter. J'ai appris qu'effectivement une bande d'une soixantaine d'hommes, conduite par Leperche et par un capitaine d'artillerie, composée d'une quinzaine d'officiers de différentes armes et de sous-officiers avec quelques soldats, avait pris la route qui mène à Bellecroix vers dix heures. Menacée par le général de Potier d'être fusillée par la grand'garde de Bellecroix si elle dépassait nos avant-postes, cette bande s'est dispersée, mais le commandant Leperche, avec une vingtaine d'hommes, a pris à travers champs et s'est perdu dans l'obscurité, se dirigeant vers l'ennemi. Je suis rentré à une heure du matin, après m'être assuré que tout était rentré dans le calme.

Voilà à quoi a abouti l'insurrection militaire que nous craignions, grâce aux sages mesures de précaution honnêtement et loyalement prises par le maréchal Le Bœuf. Dans la ville il y a eu des troubles sans importance, vite réprimés.

Aujourd'hui, le sacrifice est consommé. Les hommes ont été conduits à midi en avant de leurs camps jusqu'aux divers avant-postes prussiens. Il ne reste plus que 6 000 officiers environ, dont le départ sera ultérieurement organisé. Rien ne peut donner une idée de la tristesse qui règne partout. Hier, à la table de Rochebouet, tous les officiers de l'état-major de l'artillerie avaient les yeux rouges d'avoir pleuré. Pendant le déjeuner, chez nous, explosion de sanglots de Coupray et Radiguet. Quant au patron et à Changarnier, la journée entière n'a été qu'un long désespoir, silencieux et morne, avec des larmes dès qu'ils parlaient.

. . . . . .

Je vais à Metz, négocier auprès du gouverneur prussien, qui s'y installe aujourd'hui, la question de notre départ et de notre résidence future.

Saint-Julien, 30 octobre.

(Reçue par la poste, le 9 novembre.)

Ma course d'hier à Metz a été inutile; le nouveau gouverneur et les troupes prussiennes n'y avaient pas encore fait leur entrée. L'état moral du patron ne fait qu'empirer : regrets, récriminations, fureur de ne pas s''être fait tuer : tout cela nous constitue un intérieur des plus tristes. Nous n'osons pas mettre un pied dehors. Metz est envahi depuis hier soir; les forts regorgent de Prussiens et la route qui passe devant notre maison et qui conduit du fort Saint-Julien à Metz est sillonnée de voitures, de chevaux et de militaires isolés, qui vont et viennent du fort à la ville. On ne peut regarder dans la rue du village sans apercevoir des casques prussiens, des chevaux de main dix fois plus beaux que les nôtres, des domestiques parfaitement tenus, en un mot, un luxe qui insulte à notre misère matérielle et morale. Chacun de nous vit chez soi, affaissé sous le poids du désastre qui nous accable. Pour ma part, depuis que je touche davantage du doigt notre malheur, la tristesse m'envahit de plus en plus

et le sentiment du patriotisme est douloureusement atteint.

Je n'ai pu déterminer le Maréchal à faire sa demande de résidence. Tantôt il veut attendre qu'on la lui désigne d'office, tantôt il n'en veut choisir que parmi celles qui seront assignées aux officiers de troupe. Changarnier est allé voir aujourd'hui le prince Frédéric-Charles qui est toujours à Corny. Il veut s'acquitter d'une mission politique toute spéculative, parfaitement vaine et qu'il croit importante. J'en ai profité pour le prier de faire une démarche pour qu'on nous offre pour ainsi dire la résidence de Fribourg et forcer ainsi la main au patron, qui cèdera, du moment qu'il n'a pas trempé dans la combinaison.

. . . . . .

Saint-Julien, 31 octobre.

(Reçue par la poste le 10 novembre.)

J'ai fait un métier impossible pour organiser notre départ pour demain, à sept heures du matin. Un ordre du roi Guillaume nous envoie à Cassel, conformément au désir exprimé par l'empereur Napoléon, dit-il. Quelle manigance politique y a-t-il là-dessous, je l'ignore, mais j'en suis certain.

Je deviens l'être indispensable à cause de l'allemand et ne vais plus avoir une minute à moi. J'ai dû aujourd'hui, outre mille démarches humiliantes auprès des autorités prussiennes, trouver le temps d'accompagner le patron chez Frédéric-Charles à Corny : nous ne l'avons pas trouvé, mais, en revanche, nous avons trouvé des milliers de nos malheureux prisonniers, campés dans les boues de la plaine de Jouy depuis deux jours. C'est navrant.

Les Prussiens se conduisent à Metz comme je m'y attendais. Pauvre pays que le nôtre.

Cassel, 2 novembre.

(Reçue par la poste, le 7 novembre à Tours.)

Nous voici arrivés à Cassel, où nous saurons bientôt notre sort. Je continuerai à tenir mon journal comme par le passé, mais je ne pense pas pouvoir t'écrire librement quant à présent. Nous sommes prisonniers, et bien prisonniers, je t'assure. Il faut appeler toute la philosophie dont on dispose à son aide

pour ne pas bondir par instants. Notre position est humiliante, odieuse et n'échappe à aucune insulte.

. . . . . .

Cassel, 2 novembre.

(Non envoyée, conservée pour faire suite au journal.)

Le 30, dans l'après-midi, le patron a reçu du prince Frédéric-Charles une lettre ainsi conçue : « Le Roi, mon gracieux seigneur, ayant obtempéré au désir exprimé par l'empereur Napoléon de réunir les maréchaux auprès de lui, vous a désigné Cassel comme lieu de séjour; veuillez donc vous munir auprès du général Kummer, gouverneur de Metz, de l'autorisation voulue pour vous y rendre. »

L'ordre était formel; restait à s'y conformer; c'est ce dont j'avais à m'occuper comme interprète juré. Je me suis donc rendu à Metz, malgré la profonde aversion que j'éprouve pour ces milliers de soldats et d'officiers prussiens qui y grouillent et s'y comportent en maîtres absolus. Rien ne peut donner une idée de l'affligeant spectacle de cette ville, où 30 000 Prussiens ont pris d'assaut chaque maison, pour s'y établir par quarante ou cinquante, de ces rues remplies d'officiers français qui attendent avec une impatience bien naturelle l'ordre qui doit les envoyer vers la misère et l'exil. Grâce à ma connaissance de la langue, je suis parvenu assez facilement auprès des autorités compétentes; j'ai trouvé des officiers polis, froids comme l'acier, inflexibles sur la consigne, mais formalistes, lents. Et à six heures du soir seulement, je m'apprêtais à sortir des portes de la ville pour rentrer à Saint-Julien, ma mission accomplie, lorsqu'à la porte de Chambière, je me heurtai à une foule d'officiers français logés hors la ville et empêchés d'en sortir par le poste prussien, dont la consigne défendait la sortie aux militaires de tout grade à partir de cinq heures. Il s'agissait de trouver un député pour aller demander à la Place une autorisation indispensable; je m'offris et repartis au galop pour l'Hôtel de l'Europe, où loge le général Kummer et tout son état-major. Je trouvai un jeune officier, auquel je déclinai mes qualités et le but de ma mission. Il me dit qu'il était le premier aide de camp du général Kummer et donna aussitôt devant moi l'ordre à son ordon-

nance de lui sceller un cheval, me déclarant qu'il m'accompagnerait lui-même, parce que, hors la ville, dans cette nuit noire, je trouverais les rues barrées par de nombreux postes prussiens dont je ne me tirerais pas. Une correspondance qu'il avait à décacheter et à classer avant de partir, travail dans lequel il me pria de l'aider, vu qu'il ne portait que sur le dépouillement de demandes émanant d'officiers français, nous retint plus d'une heure et demie. Nous partîmes enfin par un temps affreux. A la porte de Chambière, nous ne trouvâmes plus les malheureux officiers. De guerre lasse, ils avaient pris le parti de rentrer en ville, chercher un gîte impossible à trouver. Nous continuâmes donc et j'eus lieu de me féliciter de la politesse du jeune aide de camp, le baron de Förster, car, à chaque pas, une ombre se détachait des bords de la route pour nous barrer le chemin. J'arrivai ainsi à Saint-Julien pour dîner, à huit heures du soir. Le baron me demanda de le présenter au maréchal Le Bœuf, auquel il déclara qu'il était chargé par le général Kummer de lui faire ses excuses de ce qu'un de ses aides de camp avait été arrêté aux portes de la ville. J'ai conservé de tout cela la conviction que son insistance à m'accompagner lui-même n'avait d'autre but que de se rendre compte de l'entourage du maréchal Le Bœuf, de son mode d'existence, et de pénétrer les motifs qui retiennent le Maréchal dans un système de retraite absolue, hors de la ville, lorsque tous les gros bonnets s'étaient empressés de rentrer à Metz et avaient été, avec une précipitation peu digne, rendre visite au prince Frédéric-Charles à Corny. Le maréchal Le Bœuf, perceur déterminé et connu, pouvait fort bien être soupçonné de méditer quelque coup de tête.

Le Maréchal voulait partir pour Cassel dès le lendemain 31, mais je réussis à lui persuader qu'il pouvait actuellement, sans manquer de dignité, puisque ayant reçu un ordre il n'avait rien à demander, faire à son tour, après tous les autres commandants de corps d'armée, une visite au prince Frédéric. Il fut donc décidé que nous la ferions le lendemain 31, mais, en même temps, on convint que la séparation avec Changarnier, Munier, de Brem, Auvity, qui devaient nous quitter, se ferait ce jour-là après déjeuner. Je ne puis te dire ce que furent ces adieux : personne ne déjeuna; tout le monde pleurait à chaudes

larmes, et ce bon Changarnier, en m'embrassant, me laissa comme souvenir les paroles les plus sympathiques et les plus émues; son désespoir, rendu plus touchant par ses soixante-dix-huit ans, était déchirant. Ce n'était rien encore auprès de la course que je fis à Corny avec le patron; nous traversâmes pendant quinze kilomètres des colonnes de troupes prussiennes, d'artillerie, d'approvisionnements de toutes sortes, se rendant à Metz, et, afin que rien ne manquât à ce spectacle, nous vîmes des milliers de nos prisonniers, qui avaient campé sous une pluie froide et incessante, entourés de ces brutes à casques, le fusil chargé et armé.

Nous ne trouvâmes pas le prince, qui était absent, et nous rentrâmes pour dîner en comité d'exil, le patron, d'Aubigny, de Coupray et moi. Le départ avait été fixé pour le lendemain 1er novembre, à six heures du matin, et les préparatifs nous prirent une partie de la nuit. A quatre heures, nous étions tous debout; personne n'avait dormi et la nuit, attristée par les rafales du dehors, le fut plus encore par les réflexions du dedans.

Je m'étais enquis la veille des moyens de traverser les postes qui nous séparaient de la gare. Le colonel prussien qui commande à Saint-Julien, où un régiment entier est cantonné dans un village où nous n'aurions pas osé loger une compagnie faute de place, mit à ma disposition un officier monté. C'est avec lui que je pris la tête de la colonne, composée du Maréchal en voiture, des bagages, des chevaux, des ordonnances et de ses deux officiers. Tous les obstacles nombreux que nous trouvâmes sur la route furent levés par notre capitaine d'escorte, avec lequel, bien qu'il ne parlât qu'allemand, j'eus deux heures de la conversation la plus intéressante. Tous ces officiers prussiens qui nous ont serré de si près pendant deux mois et demi, dès qu'ils ont repris confiance et qu'ils osent se livrer un peu, sont insatiables de renseignements sur toutes nos affaires dont aucune n'a été compréhensible pour eux. Cela se conçoit, de reste, puisque nous-mêmes n'y avons rien compris. Qu'était-ce que cette démonstration du 26 août? Comment, le 31 août, avez-vous attaqué si tard que vous nous avez donné le temps d'accumuler toutes nos forces sur les points menacés? Que vouliez-vous faire, le 23 et le 7 octobre?

Est-ce que vous vouliez réellement percer sur Thionville? En somme, ils ne comprennent rien à l'ineptie de Bazaine, mais ils s'accordent à dire que, depuis près de deux mois, toute sortie de notre part eût été insensée.

On connaît très bien la témérité dont le maréchal Le Bœuf a fait preuve, mais, si on l'estime pour cela, on sent également que le rôle qu'il a joué dès l'origine de cette guerre folle le coule dans leur opinion, et même ceux qui l'ont vu le 31 août et le 1er septembre, déclarent qu'il n'était pas à sa place et que, comme général en chef, il s'était comporté de façon à ne rien pouvoir diriger.

Nous sommes donc partis hier de Metz, dans un train spécial, pour Cassel, organisé pour les maréchaux Canrobert et Le Bœuf, ainsi que pour leurs officiers, leurs ordonnances et leurs bagages. Bien nous en a pris de faire partie de cette suite favorisée, car les milliers d'officiers qui sont à Metz ne partent que successivement par convois, avec des trains très lents et dans lesquels ils ne trouvent place qu'après mille démarches, souvent sans leurs chevaux qu'ils sont réduits à vendre cent ou cent cinquante francs au moment du départ.

Notre voyage a été une épreuve d'un bout à l'autre; à peine arrivés à Sarrebrück, nous n'avons cessé d'être l'objet de la curiosité la plus indiscrète et la plus déplaisante qui se puisse voir. Les officiers et les soldats prussiens, dont toutes les gares sont abondamment pourvues, venaient fumer insolemment à nos portières pour voir deux maréchaux de France prisonniers. Les populations, accourues en foule et qu'on laissait librement entrer dans les gares, s'abreuvaient du même spectacle et ne cachaient ni leur joie, ni leurs manifestations ironiques. Nous avons rencontré deux convois de troupes prussiennes, qui nous ont hués de tout leur cœur. Plus nous nous éloignions de la frontière, plus le caractère malveillant des sentiments exprimés se faisait jour. C'est au milieu des émotions causées par ces gracieusetés que nous avons atteint Cassel à cinq heures du soir, hier, 1er novembre. Nous avons trouvé à la gare un colonel prussien, commandant de l'étape, ce qui signifie : commandant de place, qui nous apprit que nos logements étaient retenus à l'Hôtel du Nord, et qui, en même temps, ne perdit pas un instant pour nous faire con-

naître — toujours par mon intermédiaire, car il prétend ne pas savoir le français — que nous serions logés à nos frais, que nous ne pourrions garder qu'une ordonnance pour deux officiers, sauf les maréchaux, qui en auraient une chacun; que nous ne pourrions sortir de la ville, qu'il faudrait nous défaire de nos chevaux, vu que nous ne pourrions les faire soigner, n'ayant presque plus d'ordonnances; que ceux qui nous resteraient coucheraient à la caserne et n'en sortiraient qu'entre l'appel du matin et l'appel du soir; que nous-mêmes nous devrions nous soumettre à un régime analogue pour nos sorties, jusqu'aux maréchaux eux-mêmes. En un mot, mille aménités du même genre nous rappelèrent à la réalité en nous faisant durement sentir que nous étions prisonniers et que les tolérances accordées aux prisonniers de Sedan ne seraient pas étendues jusqu'à nous, vu qu'on avait eu à se plaindre des premiers.

Ces communications, transmises par moi aux maréchaux, produisirent sur chacun d'eux un effet considérable, mais diamétralement opposé : le mien, malgré l'état de surexcitation dans lequel l'avaient mis les incidents de la route, déclara qu'il acceptait tout, qu'il ne demandait aucune faveur, et son désespoir prit un caractère de résignation, comme chez un homme qui se sent presque heureux qu'une expiation méritée l'exonère des fautes qu'il a commises. Chez Canrobert, au contraire, l'exaspération atteignit immédiatement son comble et cet homme, habituellement si pompeux et si vaniteux, mais en même temps si modéré et si mesuré dans son langage, se livra à une colère dont aucun détail n'échappa à notre geôlier, que je soupçonne vivement de savoir le français aussi bien que moi. Sur ces entrefaites, les heures s'écoulaient. Nous nous rendîmes à l'hôtel assigné, où se trouvaient déjà depuis la veille le maréchal Bazaine et sa suite. Une courte entrevue suffit pour nous convaincre que rien dans les déclarations du commandant de place n'était en dehors de la stricte vérité et qu'il ne s'agissait plus que de se conformer à la consigne qui nous était signifiée. Bazaine avait déjà vendu la moitié de ses chevaux et cherchait à vendre l'autre. Ses deux collègues se sont donc mis en mesure d'en faire autant. Quatre heures après, le maréchal Le Bœuf n'avait plus ni un cheval,

ni son unique voiture, et moi j'avais eu la douleur de me défaire pour un morceau de pain (huit cents francs) de mes pauvres chevaux, que je me sentais dans l'impossibilité de nourrir et de faire voyager à mes frais, surtout avec la perspective de ne pouvoir mettre le pied hors la ville partout où je serais. Je regretterai Cantal, dont le souvenir se rattache à celui des projectiles qui nous ont respectés après en avoir atteint tant d'autres et que la brave bête entendait siffler ou gronder sans sourciller. Mais enfin, que faire devant la nécessité absolue de ne gaspiller aucune des faibles ressources qui nous restent et en présence d'un avenir aussi sombre?

Notre premier soin après cette séparation pénible a été de faire venir un tailleur pour nous faire prendre mesures d'habits bourgeois, que nos geôliers veulent bien, paraît-il, nous permettre de porter. Nous ne pouvons mettre le pied dans cette grande, triste et désolée ville de Cassel sans qu'aussitôt deux cents personnes ne nous entourent et ne nous suivent. Quelque philosophie dont on s'arme, le sentiment est le même qu'on éprouverait en se promenant en habits rouges et verts sur le boulevard; il s'y joint, en outre, un sentiment d'humiliation écœurante. Nous allons rester claquemurés à l'hôtel pendant quarante-huit heures, trois jours s'il le faut, afin de nous mettre à même d'échapper à la curiosité et à l'insulte en cachant notre identité. Qu'allons-nous faire du Maréchal pendant ce temps où il ne pourra bouger de sa chambre et où il ne cessera de se livrer aux préoccupations qui l'assiègent? Il se sait attaqué aussi violemment que jamais, mais, depuis la capitulation de Metz, dont la responsabilité ne lui incombe en rien, il se croit mis hors la loi, comme Bazaine, et chargé d'une responsabilité aussi terrible.

. . . . . .

Cassel, 3 novembre.

(*Non envoyée, conservée pour faire suite au journal.*)

Je n'ai pu t'envoyer un mot aujourd'hui. J'avais jusqu'à quatre heures pour remettre ma lettre au commandant de place; je me suis donc présenté chez lui à cette heure-là, avec ma lettre fermée, comme il m'y avait autorisé, lorsqu'il m'a appris que des ordres nouveaux arrivés ce matin nous

prescrivaient de lui remettre désormais nos lettres ouvertes. Celle que je t'adressais, bien que fort innocente, n'était cependant pas de nature à supporter cette formalité, et je dus la supprimer, bien que je n'eusse pas le temps matériel de la remplacer par une autre.

Le Maréchal a été hier à Wilhelmshöhe, où il a vu l'homme de Sedan, qu'il a trouvé très placide, en parfaite santé, et discourant sur nos désastres avec le calme d'un drôle qui y serait étranger. Il a eu le front de dire au patron : « Oui, l'armée a besoin d'être entièrement remaniée. Nous y travaillerons ensemble, si jamais je reviens en France. » — Le Maréchal n'a pu s'empêcher de répondre : « Sire, voilà un jamais qui pourrait être bien éloigné. »

Décidément, Cassel est assigné comme résidence, par ordre du roi, aux maréchaux, et aux maréchaux seulement, à l'exclusion de tous les autres officiers. Je vois dans cette mesure un but tout politique. On veut d'abord empêcher nos grands chefs, dans le cas où quelques-uns d'entre eux auraient eu de l'influence sur leurs officiers (ce qui n'est pas), d'agir sur eux. D'autre part, on les coule complètement en les condamnant à une fidélité apparente, mais forcée, à la fortune du gâteux qui nous a perdus. Enfin, tant qu'on les tient à une heure de Wilhelmshöhe, aucun maréchal, quelque envie qu'il en ait, ne peut envoyer son adhésion au gouvernement révolutionnaire, ce que tous feraient volontiers, sauf le patron naturellement.

Je commence à connaître la situation et à voir les efforts que font Canrobert et Bazaine pour sortir d'ici.

COMMANDANT MOJON

A partir du 3 novembre, tout en adressant en France — où elles parvinrent presque toutes en deux ou trois jours — des lettres ouvertes et, par suite, sans intérêt, mon père continua à tenir un journal, où il consigna, chaque soir, ses remarques et ses impressions. En voici le résumé.

Les maréchaux Canrobert et Bazaine demandèrent à être envoyés, l'un à Stuttgart, l'autre à Aix-la-Chapelle. Le maréchal Le Bœuf, manifestant toujours une versatilité nerveuse, désireux tantôt de ne

pas abandonner l'Empereur, tantôt de s'en éloigner, ne fit tout d'abord aucune démarche. Mon père estimait qu'il était de la dignité du Maréchal de ne point demander de faveur et de rester là où il avait reçu l'ordre de se rendre, quelle que fût l'interprétation politique dont pût être l'objet son séjour à Cassel, que l'on ne savait pas être fixé.

Mais le 7 novembre, le général Castelnau, aide de camp de confiance de l'Empereur, vint le trouver et lui fit sentir (ce que mon père avait prévu) le « très mince désir » qu'éprouvait l'Empereur de voir le maréchal Le Bœuf rester dans son voisinage et le compromettre par son impopularité. Le Maréchal se décida alors à formuler une demande de changement et choisit, sur le conseil de mon père, la résidence de Bonn[1]. Le pauvre homme donnait presque des signes de folie, à mesure qu'il se sentait plus seul et plus abandonné en présence de ses lourdes responsabilités. Lâché par ses collègues qui l'évitaient, par l'Empereur qui le chargeait dans une brochure publiée à Londres, il était dans un état d'exaltation indicible.

Mon père était le seul qui lui restât fidèle dans sa mauvaise fortune, sans se préoccuper des conséquences que pourrait avoir dans l'avenir son attitude à l'égard de ce chef si décrié, « coupable, du reste, écrit mon père, bien plus d'incapacité et de servilité que d'intention, car il ne sera jamais possible de suspecter sa bonne foi ». Aussi bien, je m'empresse d'ajouter que le fait d'avoir servi jusqu'au bout le maréchal Le Bœuf n'a jamais attiré sur mon père que l'estime de ses collègues et des chefs qu'il eut par la suite. Quant au maréchal Le Bœuf, il garda jusqu'à sa mort, survenue en 1888, une profonde affection et une reconnaissance attendrie pour mon père, qui l'empêcha par ses conseils — donnés toujours sous une forme franche et parfois un peu rude — de sortir de la retraite très sévère et très digne où il se confina pendant dix-huit ans.

GÉNÉRAL MOJON

1. Le départ pour Bonn eut lieu le 12 novembre. Les familles ayant été autorisées à rejoindre les officiers prisonniers, nous retrouvâmes mon père le 20 novembre et restâmes à Bonn jusqu'au 17 mars.

LA RÉFORME DE L'ÉTAT

On se saura jamais quel préjudice, en notre pays, la Réforme — avec un grand R — aura causé aux réformes menues et courantes, modestes et peu ambitieuses, dont l'accomplissement au jour le jour eût amélioré progressivement les conditions de notre vie politique et sociale.

Quiconque, groupe ou individu, dans quelque ordre que ce soit, se met en instance auprès des pouvoirs publics dans l'espoir d'obtenir le facile redressement d'un abus, d'une déviation, d'une erreur dont il a plus spécialement à souffrir, se voit toujours opposer une fin de non-recevoir fondée sur un immense redressement d'ensemble en préparation dont on parle beaucoup sans y penser jamais. Les années passent. Les ministères aussi. Les législatures succèdent aux législatures. Et la réforme d'ensemble, aux proportions grandioses, le puissant redressement capable de soulever la société tout entière restent à l'état de projets, sinon de rêves. Les abus s'invétèrent, les déviations s'accentuent, les erreurs s'aggravent. Les uns et les autres prolifèrent. Si bien qu'on finit par se trouver en présence de situations impossibles et de problèmes inextricables. Et c'est ainsi qu'insensiblement s'ouvrent sur l'avenir des perspectives révolutionnaires.

Le radicalisme logique et la métaphysique continuent à nous opprimer. Ni la politique expérimentale, ni le pragmatisme, ou, si l'on préfère, le réalisme, ne réussissent à prendre pied chez nous.

A quiconque, par exemple, se plaint des inconséquences

et des iniquités du fisc, constatées dans tel ou tel impôt, en particulier, on répond : « Prenez patience, une revision totale de tout notre système fiscal est en préparation! »

A l'industriel qui gémit sur la fermeture des débouchés extérieurs, à l'agriculteur qui signale la baisse injustifiable de son produit, on répond : « Laissez-nous seulement le temps de fédérer l'Europe et vous verrez comment votre fortune prendra une face nouvelle. »

A l'assujetti, à l'administré, que le syndicalisme ne laisse pas de léser et d'opprimer, on répond : « Les choses iront mieux quand nous aurons rebâti l'État de fond en comble. Nous y songeons et nous avons des théoriciens qui s'en occupent. La félicité que vous êtes autorisé à vous en promettre doit mettre un baume exquis sur les petits inconvénients du présent. »

Et ainsi du reste.

***

Notre suffrage admiratif ne s'est pas refusé au magistral discours qui, prononcé le dimanche 1er juin par M. André Tardieu, président du Conseil, se radio-diffusa, de Dijon sur toute la France attentive. Mais le plaisir que nous avons pris aux remarquables généralités énoncées sur le problème de l'État moderne par l'éminent orateur ne pouvait être que d'ordre littéraire.

Si parfaite justice que nous désirons rendre au chef du gouvernement, si robuste que sa volonté de puissance nous apparaisse, il nous faut bien constater que, fidèle aux précédents, il a ajourné les plaignants et les remontrants à une vaste refonte de nos institutions dont l'époque et l'essence sont demeurées dans le vague.

Ce sont, pour peu qu'on y réfléchisse, de très graves paroles qui se sont trouvées sur les lèvres du président du Conseil, si graves qu'elles auraient en d'autres circonstances éveillé dans tout le pays un étonnement plein d'inquiétudes et de soucis. Personne d'entre nos personnages consulaires n'avait encore osé tenir pareil langage. Personne ne s'était risqué à un tel aveu. Et le fait même que cette confession solennelle de son impuissance et de sa carence, à laquelle l'État français

vient de procéder par l'organe de son représentant le plus qualifié, n'ait pas suscité une émotion confinant à la panique est tout à l'honneur de M. Tardieu, car il prouve que la nation lui a ouvert les plus larges crédits de confiance. Ajoutons aussi que l'inertie du public s'explique par les abus de l'opium dominical qu'on lui administre si libéralement.

« L'État français cherche à tâtons dans l'ombre la définition de son rôle.

» ... Sur tous les terrains, une contradiction croissante oppose le volume de l'État à son autorité.

» ... Plus augmente la fonction légale de l'État, plus son autorité diminue.

» On exige de l'État de plus en plus et on lui obéit de moins en moins. Plus on se sert de lui et moins on le sert.

» Il s'est créé en face de l'État un réseau d'oligarchies d'origines diverses qui, à tout instant, pèsent sur lui pour le détourner de son but propre au profit d'un conglomérat d'intérêts particuliers. Contre cette pression continue nos lois et nos mœurs laissent également désarmés le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif.

» Le pouvoir législatif assailli dans chacun de ses membres de vœux étroitement personnels et corporativement groupés, manque à sa mission première qui est de contrôler les dépenses. Il les augmente, d'année en année, en encombrant à regret les lois de finances d'onéreux amendements, et finit par n'avoir plus de temps pour légiférer et réformer.

» Le pouvoir exécutif subit les mêmes actions directes auxquelles s'ajoutent celles que répercute sur lui le Parlement. Il devient une sorte d'État-providence, de guichet ouvert aux sollicitations et aux menaces de toutes les clientèles. Il n'est trop souvent ni maître de ses choix, ni maître de ses actes. Il perd son caractère et sa raison d'être.

» Il y a conflit entre les diverses catégories d'agents de l'État et l'État lui-même!... »

Ces formules lapidaires, une fois isolées du contexte qui en estompe le sens et en ouate la sévérité, acquièrent un saisissant relief.

Nous sera-t-il permis d'écrire qu'elles dépassent à la fois tout ce que le doctrinaire, d'une part, et le pamphlétaire,

d'autre part, ont pu écrire de plus vif contre le régime actuel?

A le bien prendre, d'après le discours de Dijon, sous des apparences de régularité superficielle, il ne se passe plus grand chose de légal et de constitutionnel.

Considérons notre constitution politique, telle que nous l'avons reçue en héritage de l'Assemblée nationale.

Les rouages en sont faussés et dérangés, puisque les Chambres ont abdiqué, aux mains d'oligarchies irresponsables, leur prérogative fondamentale et qu'elles ont cessé de gouverner la dépense du pays; puisque le pouvoir exécutif — il en convient — n'a plus la maîtrise de ses choix, ni de ses actes.

Considérons ensuite notre vieille constitution administrative, celle de l'an VIII, qui a institué, ou plutôt coordonné, perfectionné, cette centralisation bureaucratique, que l'Europe nous enviait autrefois. Centralisation qui a été longtemps notre vraie souveraine, qui nous a sauvés dans les révolutions et dans les guerres, qui a gardé la Troisième République pendant plus d'un demi-siècle contre les suites fâcheuses de l'intermittence et de la discontinuité.

Or, le syndicalisme, condamné en paroles, en décisions de justice, jamais suivies d'effet, toléré d'abord puis accepté en fait, a désagrégé ce mécanisme admirable.

L'administration est divisée contre elle-même et armée contre l'État. Elle a perdu cette discipline qui était tout le secret de sa force et de son efficacité.

Ce que nous étions seul à écrire, il y a six ans, voici que, dans les circonstances les plus officielles du monde, le chef du gouvernement ne fait aucune difficulté de le proclamer à voix sonore.

Aurons-nous une Révolution?[1] Tel est le point d'interrogation que nous suspendions, dès l'année 1923, sur la tête de nos contemporains.

Moins de deux ans après, nous avons essayé de rendre concrète et sensible aux Français la *Révolution en marche*[2], se réalisant selon deux processus, rigoureusement synchroniques et corrélatifs, aussi bien sous le Bloc National que sous le Cartel des Gauches :

1. *Aurons-nous une Révolution?* 1 vol. chez Payot.
2. *La Révolution en marche*, 1 vol chez Fayard et Cie.

1° Dans un transfert d'autorité qui dépossède les organes normaux et constitutionnels au profit d'organes latéraux et inconstitutionnels;

2° Dans un transfert de richesses qui fait passer petit à petit la richesse privée dans la Caisse publique.

Processus qui tend au collectivisme marxiste avec la complicité de l'École dirigeante soutenue par les votes de la majorité gouvernementale.

Aujourd'hui, le discours de Dijon nous oblige à constater, de nouveau, que la Révolution est en marche, puisque les pouvoirs légaux reconnaissent dans les termes les moins équivoques qu'ils ont le dessous.

***

C'est, du moins, la seule moralité que nous puissions tirer des assertions présidentielles.

Mais, à ce pessimisme, s'oppose directement le ton d'optimisme allègre et communicatif qui règne, d'un bout à l'autre, dans ce remarquable morceau d'éloquence politique.

Que pourrions-nous redouter? Suivant l'invariable coutume à laquelle nous faisions allusion plus haut, nous sommes renvoyés à une réforme générale de l'État, à laquelle il ne manque que les voies et moyens, mais dont nous sommes assurés qu'elle arrangera tout..., pourvu seulement qu'elle s'opère.

D'où viennent ces défaillances et ces faiblesses de l'État?

En premier lieu, de ce que l'État, du chef de la guerre et de ses suites, du fait aussi des changements formidables survenus dans l'ordre économique, s'est cru et se croit encore obligé d'étendre démesurément le champ de ses fonctions.

En second lieu, de ce que, pendant de longues générations, l'État ne s'est occupé de régler que des rapports d'homme à homme et qu'il n'est outillé que pour cela. Or, les exigences du monde moderne veulent que, dans une société tranformée, il règle aussi les rapports d'homme à groupe, les rapports de groupes à groupes, et les rapports de groupes à État.

C'est l'absence de communications légales entre la compé-

tence économique et la compétence politique de l'État qui a causé le mal.

Dès lors que faut-il faire?

Procéder à l'intégration des forces neuves.

Définir avec précision le droit de l'État à l'égard des groupements, quels qu'ils soient, les définir eux-mêmes dans leurs attributions et dans leur compétence après les avoir légalement intégrés à la vie de la nation, sous le contrôle des disciplines d'intérêt général que l'État représente et qu'il doit pouvoir imposer.

Définir? Oui, certes. Une grande vertu d'ordre et d'efficacité s'attache toujours aux bonnes définitions. Et, pour cette définition, les docteurs ne nous feront jamais défaut. Il y a d'ailleurs environ trente ans qu'ils s'y essaient, et que M. Paul Boncour a publié la première édition de son *Fédéralisme économique*, anticipation d'ailleurs assez vague de ce que pourrait être l'État politico-économique de l'avenir.

Mais quelle action succéderait à la définition? Nous eussions désiré que sur ce point capital le discours de Dijon nous apportât quelques clartés supplémentaires.

Nous ne nions point qu'en se surchargeant d'attributions industrielles et commerciales l'État a terriblement compliqué sa tâche. Ce n'est pas davantage le lieu de se demander si en assumant ces obligations nouvelles l'État n'a pas moins obéi à des nécessités véritables que cédé à la poussée socialiste. Ce serait déplacer la question qui nous occupe aujourd'hui.

Dans notre opinion, le fond de celle-ci n'a pas varié depuis les temps anciens et ne variera jamais.

La distinction qu'on établit à cet égard entre l'État politique et l'État économique ne nous semble pas concevable.

L'État politique doit posséder une suprématie sans partage. Eût-on réussi à organiser ce qu'on appelle un État économique, nous n'en serions pas plus avancés. Il resterait à rendre à l'État politique la prépondérance qu'il confesse avoir perdue. Ne l'oublions pas : ce ne sont pas seulement les fonctionnaires dits de gestion qui se sont syndiqués. Ils ont été imités par les fonctionnaires d'autorité, par qui l'État exerce directement ses prises sur la nation.

Dès qu'il y a eu un État de droit sur cette terre, il lui a

fallu trouver en lui-même la force de maintenir en paix non seulement les individus, les familles, les tribus, les comtés, les provinces, les corporations et une foule de groupes humains qui ne diffèrent pas psychologiquement de ceux d'à présent, malgré les progrès du machinisme.

Pour traiter, pour se concilier, pour se combiner, il faut être deux présents et consentants.

Les oligarchies diverses, courageusement visées par M. le Président du Conseil, sont-elles d'humeur à s'intégrer dans l'État politique, sur un pied de paix et d'amitié? C'est la question préjudicielle qu'il serait difficile d'éluder. Nous craignons fort, hélas, que la réponse ne soit négative. Elle l'est, en tout cas, et très nettement, de la part de M. Jouhaux, le personnage le plus représentatif du syndicalisme cégétiste. Le distingué écrivain qui publie dans le *Temps* d'intéressantes opinions de province, ayant insisté sur ce passage du discours de Dijon, s'est attiré une très verte réplique de la part du secrétaire général de la C. G. T. Celui-ci n'admet, à aucun prix, que les syndicats s'adaptent au milieu social actuel, puisqu'ils ont pour but de le ruiner : « La cage même dorée est encore une cage. Nous serons peut-être des loups maigres et criards, jamais des chiens repus à la chaîne. »

Les autres oligarchies ont gardé le silence. Mais nous pouvons légitimement procéder à leur égard par induction. Puisque, d'ores et déjà, elles se sont subordonné le pouvoir politique, il faudrait vraiment qu'elles fussent de bonne composition pour renoncer bénévolement à une situation aussi enviable.

Non, l'État politique fondé sur nos deux constitutions ne peut consentir à un partage de pouvoir avec les groupes économiques et sociaux. Ce partage n'est pas plus légitime en droit qu'il n'est possible en fait. Que l'État politique accorde voix consultative aux groupes, c'est son devoir. Qu'il leur laisse voix délibérative, c'est souscrire à sa déchéance. Et il y a alors révolution, c'est-à-dire mise sens dessus dessous de l'ordre établi. Les révolutions silencieuses et inaperçues ne sont pas les moins dangereuses, ni les moins profondes. Pourrait-on espérer qu'elles nous préservent de la Révolution tout court?

Cette [illegible]alternisation de l'État politique, débordé par les groupements économistes et syndicalistes, serait-elle donc sans remède? Selon nous, et ainsi que tous nos travaux antérieurs ont tendu à le démontrer, c'est le vouloir de notre école dirigeante qui est inférieur à son pouvoir. Les choses rentreraient dans l'ordre à peu de frais, si les étonnantes réserves de conservation que recèle encore la France étaient mises en œuvre. La défaite de l'État ne saurait passer encore pour définitive. Et les points d'appui pour la résistance sont loin de avoir tous disparus. Nous en avons indiqué un : le Centrisme.

Mais il faut se hâter.

Pour remettre nos deux constitutions en vigueur, pour [illegible]nir en respect les oligarchies dont les compétences nous [illegible]nent au soviétisme, ni les théories juridiques, ni les textes [illegible] lois ne serviront jamais de rien. Demain, nous dit-on, on [illegible]formera l'État, suivant des conceptions inédites.

Nous savons trop qu'on n'en fera rien, si l'on se trouve aujourd'hui à l'impuissance de réformer ce qui peut et doit l'être par un simple retour à la légalité. Une fois encore, on nous offre, en remplacement de la certitude qu'un seul jour d'énergie bien employée nous donnerait, un billet à ordre sur l'avenir d'une réforme nébuleuse et indéterminée.

FELS

PARMI LES LIVRES

Poursuivant son enquête sur le génie de l'Univers, M. Maeterlinck a écrit *la Vie des Fourmis*[1]. La fourmi, le termite et l'abeille sont les trois insectes sociaux. Par des chemins qui sont inconnus, en évoluant séparément, ils ont atteint un état dont certaines manifestations ressemblent à celles de l'intelligence humaine. Entendez bien qu'il s'agit purement de convergence, et non pas d'une analogie suivie. Mais cette convergence est extrêmement émouvante. Penser que des êtres issus des points les plus divers du monde de la vie, incompatibles et incommunicables l'un à l'autre, après des milliers de générations ont inventé tous deux le même geste, c'est une merveille autrement dramatique que toutes les ressemblances sentimentales. L'anthropomorphisme a été fort à la mode chez les disciples de Darwin. Le livre de Romanes sur l'*Intelligence des animaux* en reste un curieux monument. Je ne jurerais pas que M. Maeterlinck, il y a trente ans, n'ait pas quelque peu subi l'influence de l'école. Lui seul pourrait le dire. Aujourd'hui, dégagé de cette tendance à tailler la nature sur le patron humain, s'il lui reste une crainte, c'est d'en être trop dégagé. Après avoir raconté l'étonnante histoire de la *Wheeleriella*, aventurière qui s'introduit dans le nid d'une autre espèce, débauche les ouvrières, devient reine et, substituant sa race incapable à celle de ses hôtes, mène la cité à sa perte, — M. Maeterlink ne peut s'empêcher

1. Fasquelle.

à la fois et de comparer cette destinée à celle des États fondés par les hommes et de se faire scrupule de cette comparaison. « Mais l'interprétation de tout ce qui précède n'est-elle pas trop humaine? » dit-il. Et il ajoute : « Ne poussons pas trop loin la crainte de l'anthropomorphisme, tout deviendrait purement mécanique ou chimique, il n'y aurait plus place pour la vie proprement dite; et la vie donne toujours des démentis inattendus au déterminisme le mieux établi. »

Dans le même moment cependant, M. Maeterlinck lui-même nous donne l'exemple d'une large synthèse purement déterministe. Il remarque que les trois insectes dont l'état social l'emporte de beaucoup sur tous les autres, la fourmi, le termite et l'abeille, ont tous les trois un organe destiné à la collectivité, et par lequel se fait la regurgitation, sur quoi toute leur civilisation est fondée. Une classification, qui aurait pour base de degré de différenciation de cet organe et son adaptation à des fins purement altruistes, mettrait au dernier rang l'abeille qui regurgite par l'estomac, et au premier la fourmi, chez qui le phénomène se passe dans un organe particulier. Les termites, chez qui l'organe social est tantôt l'estomac et tantôt le ventre, occuperaient une place intermédiaire. C'est à la même conclusion que vient M. Maeterlinck. « S'il fallait les comparer entre elles, dit-il, je mettrais au premier rang la fourmi, ensuite le termite et enfin, au dernier, malgré le prestige de sa vie éclatante, le miracle de ses constructions, de sa cire et de son miel, notre abeille domestique. »

Qu'est-ce donc que cet organe social, qui « explique toute la psychologie, toute la morale et la plupart des destinées de l'insecte »? C'est une poche située à l'entrée de l'abdomen, et qui n'est pas un estomac, car elle ne contient aucune glande digestive, mais simplement une outre, aux parois prodigieusement élastiques et extensibles, où la fourmi conserve pour la communauté la rosée sucrée qui sert de nourriture. Une fourmi américaine, le Myrmécocystus Hortus-Deorum, est capable d'emmagasiner ainsi huit ou dix fois la capacité normale de son ventre. « Ces fourmis-bonbonnes n'ont d'autre fonction que d'être les réservoirs vivants de la cité. Par les pattes de devant, prisonnières volontaires qui ne revoient plus le jour elles s'agrippent en rangs serrés au

plafond de la fourmilière et lui donnent l'aspect d'un cellier bien ordonné où l'on dégorge la miellée récoltée au dehors et où l'on vient solliciter la regurgitation. »

Ce mot de regurgitation est affreux et M. Maeterlinck s'excuse de l'employer. Mais de l'acte lui-même, de cette communion bouche à bouche par quoi une fourmi nourrit l'autre, il fait une description pleine de grâce. Ayant teinté de bleu quelques gouttes de miel, il les offre à une de ces petites fourmis jaunes dont le corps est presque transparent. « On voit bientôt le ventre s'arrondir, se tendre et prendre une teinte azurée. Alourdie, elle regagne son nid. Une demi-douzaine de quémandeuses, alléchées par l'odeur, la caressent fiévreusement des antennes. Elle les satisfait à l'instant et tous les ventres qui l'environnent deviennent bleus. A peine ont-elles pris part au festin qu'elles sont sollicitées par d'autres compagnes, attirées du fond des souterrains, qui à leur tour partageront la goutte révélatrice et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement total. Après quoi la première bienfaitrice qui a donné tout ce qu'elle possédait, allégée, s'éloigne en trottinant et visiblement plus heureuse que si elle venait de faire trois ou quatre repas plantureux. » — Il semble que, pour cette travailleuse ascétique, vierge et neutre, ce don à la communauté de tout ce qu'elle amasse au péril de sa vie soit le suprême plaisir. « La regurgitation, dit encore M. Maeterlinck, doit être pour elle un acte aussi plein de délices que l'est pour nous la dégustation des mets et des vins les plus rares. Il semble évident que la nature y a incorporé des voluptés analogues à celles de l'amour qui lui est interdit. La fourmi qui regurgite, comme le fait remarquer Auguste Forel, les antennes rejetées en arrière, prend un air extasié et visiblement éprouve plus de plaisir que celle qui se gorge de miel. » — Oserai-je avouer à M. Maeterlinck que ses amis les myrmécologues m'épouvantent?

C'est une chose admirable que d'entendre un grand écrivain décrire dans un style simple les secrets de la nature. C'est là le grand œuvre, le travail pieux par excellence. M. Maeterlinck se promène au milieu de ces univers plus surprenants les uns que les autres avec une curiosité émerveillée. Son dernier étonnement est celui que lui donnent les fourmis

qui sont arrivées au stade pastoral, et qui, comme les humains, pratiquent l'élevage. Le hasard a mis un jour en présence une fourmi qui rôdait à la recherche de miel et une tribu de pucerons, qui sécrètent des gouttes miellées. La découverte fut d'abord exploitée telle quelle. Le miracle, c'est que, de cette utilisation machinale, les fourmis aient passé à un véritable élevage : « Elles ont appris à rassembler, à parquer, à soigner leurs pucerons, à les traire régulièrement, ou plutôt à solliciter par caresses et à multiplier leurs évacuations sucrées... Elles ont sélectionné leur cheptel et elles sont parvenues à obtenir du même animalcule vingt à quarante gouttes sucrées par heure... Elles accablent leurs ouailles de méticuleuses prévenances. Les moins civilisées se contentent de monter la garde autour d'elles, en menaçant de leurs cisailles les maraudeurs en quête de miellée... D'autres, plus pratiques, notre *Lasius Niger*, par exemple, ont eu l'idée de leur couper les ailes afin de prévenir toute évasion et de faciliter la traite, ou bien les entourent de clôtures, leur construisent des chemins couverts, leur préparent des abris où se refugier en cas de pluie. » — La *Cremogaster pilosa* leur fabrique des cages de carton. Le *Lasius flavus nutratus* a trouvé des pucerons qui vivent sur des racines, et il les élève dans des vacheries souterraines, au fond de son propre nid.

Cette civilisation, si curieusement semblable à celle des hommes, est beaucoup plus ancienne. On a trouvé des fourmis avec leurs pucerons dans de l'ambre de l'ère tertiaire. Naturellement tout ce progrès s'est fait peu à peu, et les différents états de la civilisation des fourmis, comme ceux de la civilisation humaine, coexistent sous nos yeux. Les ancêtres sont les Ponerinæ, qui subsistent encore aujourd'hui. En revanche, et au rebours de ce qui se passe chez les abeilles, il ne reste plus dans le monde de fourmis solitaires, comme elles étaient dans leur premier état. Elles vivent toutes en société. Il semble qu'après avoir été d'abord carnassières, elles aient passé à l'état pastoral. Tels sont les *Lasius* qu'on vient de décrire et qui élèvent les pucerons. Mais l'évolution ne s'est pas arrêtée là. Certaines fourmis ont passé, comme l'homme lui-même, de l'élevage à l'agriculture. L'*Atta* de l'Argentine cultive des champignonnières. Le *Pogonomyrmex*, au Texas

et au Mexique, cultive une graminée, l'*Arista oligantha*, en sarclant les autres plantes autour d'elle. Mais les plus étonnantes fourmis, et qui devancent toute la série animale, sont les *Œcophyllas* et les *Tolyrachis*, qui ont appris à coudre. Elles saisissent solidement et juxtaposent deux longues feuilles. Quand les bords se touchent, les couturières commencent leur travail. Elles tiennent dans leurs mandibules une larve qui se préparait égoïstement à tisser son cocon, et qu'elles réquisitionnent pour les besoins de la communauté. « Au moyen du fil encore visqueux que sécrète son outil, la tisseuse, passant et repassant sa vivante navette, relie et fixe les deux bords. Les autres filandières, leurs larves entre les dents, en font autant sur toute la longueur de la feuille.

Ainsi voilà l'outil inventé. L'insecte, par une route que nous ne connaissons pas, a cheminé jusque dans des régions que nous pensions réservées à l'intelligence humaine. On ne peut guère douter au surplus qu'il y ait entre les fourmis une espèce de langage; on entrevoit des délibérations, des efforts pour persuader. Mais il va de soi que ces moyens de communiquer sont bien insuffisants pour expliquer le gouvernement et l'économie de la cité. Faut-il donc imaginer une personne collective, comme est la personne humaine, avec ses millions de cellules? On est ici en pleine hypothèse. Mais comment s'interdire de rêver devant tous ces mystères? Le livre de M. Mæterlinck, avec sa documentation précise, que nul de nous sans doute ne serait allé chercher dans les bibliothèques, avec un sens égal du détail et de l'ensemble, du fait et de la philosophie, est une contribution de plus à cette immense rêverie guidée par la science, et qui est tout ce que nous savons de l'univers et de la vie. On serait curieux de connaître, puisqu'il s'agit de rêverie, le sentiment personnel de l'écrivain en présence de ces mondes nouveaux. Je crois savoir qu'il y entre de l'horreur, et peut-être de l'inquiétude. L'effroyable communisme des insectes sociaux a été acquis avec le temps. Ils ont commencé par être individualistes, comme nous le sommes encore. C'est seulement dans une phase suivante de leur évolution que l'individu a été sacrifié à sa fonction. Il y a des fourmis-portiers dont la tête monstrueuse obture le nid et sert de porte. Il y a des fourmis-bonbonnes, suspendues

au plafond, qui sont les réservoirs vivants de la cité. Cette sorte de progrès, dont les insectes nous donnent l'exemple, est simplement horrible. Cependant la fourmi, si on ramène ses actes sur le plan humain, inspire une espèce de sympathie et même d'admiration dont M. Mæterlinck ne se défend pas. On l'a dite avare, et elle est le type même de l'abnégation. Elle ne vit que pour les autres. Elle donne à tous, et jusqu'aux étrangers. On dupe aisément sa générosité. Elle est la proie des aigrefins qui la grugent. Infatigable, oublieuse d'elle-même, elle se sacrifie, avec un courage émouvant, aux larves qui représentent l'avenir de la cité. Les pattes de derrière arrachées, l'abdomen coupé, elle se traînera encore pour mettre à l'abri le précieux fardeau qu'elle porte. Ces êtres sans sexe ont fondé la république des mères.

***

Par un don singulier, dès les premiers mots, M. Mauriac rend ses personnages si présents et si vifs qu'on croit les reconnaître. Hervé de Benauge et sa femme Irène rentrent en voiture, après une soirée. Ils sont mariés depuis six ans. Ils ne disent que les paroles les plus simples et les plus familières. Et pourtant au bout d'une minute nous les connaissons : elle, malade, intoxiquée, révoltée par les mensonges de son mari, humiliée par sa perfide méchanceté, — une silhouette spectrale, une figure blanche, un cou d'oiseau avec une corde en saillie; lui, joli, bien élevé, les traits fripés, des yeux d'enfant qui jouent l'innocence. Ce que nous sentons aussitôt, c'est cet état de malaise et de déséquilibre, cette sorte d'inégalité qui produit le drame, comme dirait un physicien, en vertu du principe de Carnot. M. Mauriac excelle à nous faire comprendre ces différences de masse, qui vont mettre toute l'action en mouvement.

Irène une fois rentrée, Hervé s'en va voir son ami Marcel Revaux. Faut-il dire son ami? Ils étaient fort liés. Mais Marcel, las de ce dangereux compagnon, a cessé de le voir. Il ne lui a annoncé son mariage que par un coup de téléphone injurieux et ironique : « A propos, j'oubliais de te dire que je me marie aujourd'hui. » Hervé se venge en disant pis que pendre de

Marcel, qui est au surplus un personnage équivoque. De très modeste naissance, Marcel avait une sorte de génie littéraire; vers 1918, tous les jeunes gens se reconnaissaient en lui; pauvre (il était le fils d'un chef de rayon aux *Galeries*), il était entretenu par une certaine Marie Chavès, occupée maintenant à se démorphiniser dans une maison de santé; c'est avec cent mille francs, prêtés par Marie Chavès, qu'il avait commencé sa fortune, en spéculant sur des valeurs américaines. Il a depuis lors abandonné les lettres et il ne s'occupe que de bourse. Au mois d'août dernier, il a rencontré dans un hôtel de Cauterets une jeune fille, Tota Forcas, dont il s'est épris. Elle était accompagnée de son frère Alain. Avec ce bonheur qu'il a pour dévoiler d'un coup toute une existence, M. Mauriac nous montre en quelques lignes cette propriété de la Gironde, dans l'Entre-deux-Mers, où Tota et Alain ont grandi. « Jamais leur père n'avait consenti à la dépense d'une saison à Cauterets, bien que l'état de leur gorge l'exigeât. Il avait fallu, pour le faire céder, que la paralysie le rendît tributaire de sa femme. Cette attaque bienheureuse permit en outre aux deux enfants de faire à l'Université de Bordeaux leur philosophie; jusque-là l'instituteur du village avait suffi à tout : c'était, par bonheur, un garçon fort instruit, mais relégué dans ce trou à cause de ses incartades communistes. Depuis l'attaque de paralysie, leur mère, jusque-là ilote, a repris du poil de la bête... »

Marcel a épousé Tota dans les circonstances les plus extraordinaires, avec le consentement de la mère, mais seulement le consentement secret. Ce soir même Tota est allée à la gare chercher son frère Alain, et c'est pourquoi Hervé trouve Marcel seul. Nous connaissons maintenant les cinq ou six personnages entre lesquels la tragédie va se jouer. Hervé de Benauge en sera l'agent actif et le premier moteur; menteur presque sans le savoir, avide du secret des autres, et poussé par un goût affreux de la catastrophe. C'est un sentiment assez commun, au moins à l'état larvé; mais chez Hervé, c'est vraiment le ressort principal, et M. Mauriac l'a décrit avec soin. « Désir tapi au plus secret de son être, dissimulé jusqu'à ce qu'une circonstance, comme ce soir, soudain le décelât. Lui-même, qui se croyait bon, qui se connaissait un

cœur facile à s'attendrir, et ce don des larmes jamais perdu depuis l'enfance, tâchait de se dissimuler ce goût dévorant pour le malheur des autres. Il n'y voulait pas croire, et s'obstinait à n'y voir que l'excès d'une sollicitude amicale. » En apprenant que Tota est sortie à cette heure tardive, il flaire un drame, il étouffe de joie, et aussi de l'anxiété de s'être trompé, et que rien ne soit arrivé. Il questionne Marcel, il cherche la piste. Voyez-le dans ce travail de limier : « Son sourire semblait ne s'adresser à personne, comme celui d'un enfant ensommeillé qui sourit aux anges. Peut-être était-ce son aspect enfin qui rendait repoussant ce quadragénaire. Sa bouche remuait, se gonflait comme sous la pression des paroles qu'il retenait et qu'il n'osait lâcher. Ses yeux brillaient, il ne réussirait pas longtemps à se taire, — chien qu'une fois sur la piste, aucune force au monde n'empêcherait de donner de la voix. » — Enfin, pour achever de peindre Hervé, M. Mauriac l'a livré à de sales débauches, sur lesquelles l'auteur ne s'explique pas, mais qui sont des fugues de plusieurs jours. Peut-être cette corruption supplémentaire n'a-t-elle été infligée à Benauge que pour provoquer le suicide de sa malheureuse femme. Et ce suicide, dans la nuit, et le retour du mari le lendemain, non rasé, le col fripé, sera un des épisodes dramatiques du livre.

Avec un agent d'exécution comme Hervé, avec un lot de victimes vulnérables comme Irène, Marcel, Tota, M. Mauriac peut déclencher la tragédie qu'il veut. Pensez que Tota a épousé Marcel sans amour, parce qu'elle était épouvantée de la vie qu'il lui faudrait mener dans la Gironde. Pensez qu'elle est près de céder à un certain William, alcoolique et intoxiqué. Pensez que Marcel n'est pas libre d'oublier Marie Chavès, son ancienne maîtresse, et qu'à la fin du livre il partira en voyage avec elle. Lâcher sur ce peuple de dégénérés les démons du meurtre et de la folie, quoi de plus facile? Et voilà justement, — je le dis malgré toute l'admiration que j'ai pour le talent de M. Mauriac, — le point faible du livre. L'auteur a assemblé les éléments d'une explosion. Et, au moment de tout faire sauter, on dirait qu'il hésite. Le feu prend mal. La mine éclate çà et là, et ailleurs fait fougasse. L'incendie gagne de proche en proche, par des cheminements arrangés

et compliqués. Mais ce sont toujours de petits foyers qui s'allument. On dirait que l'auteur a eu peur. Je n'ose pas aller plus loin dans ces hypothèses, qui sont pleines de risques. Mais enfin le livre n'est pas franc.

Et pourtant, l'auteur a vu, effleuré, indiqué un admirable sujet. Il a suffi que Tota aille chercher son frère à la gare pour qu'Hervé, à l'affût de toutes les infamies, ait inventé un roman infâme en effet : l'inceste du frère et de la sœur. Quelques paroles imprudentes de Marcel donnent corps à cette « chose horrible ». Il n'y a absolument aucune vérité dans cette calomnie, mais seulement la calomnie elle même, avec sa terrible efficacité. Il suffit que Marcel la lise dans les yeux d'Hervé, pour que lui-même en soit frappé. Il y a tant d'obscure inconscience dans cette intimité de deux êtres isolés. Il est si facile d'imaginer entre Alain et Tota la tendresse suspecte de Lucile et de René. Du Chateaubriand, non du Byron. Il y a, au surplus, une image effacée de Combourg dans le tableau de la maison de la Hume. Marcel, hanté par le soupçon, ne peut s'empêcher d'en parler à Tota. Elle s'indigne le plus sincèrement du monde. Mais quoi? Nous ne sommes jamais entièrement purs d'un crime, dès que nous y avons pensé. Elle est certaine de l'innocence de ses pensées et de ses actes. Mais est-ce là tout? « Au delà des actions et des pensées, ce sentiment confus, qu'elle ne s'était jamais défini, ne venait-il pas d'être appelé par son nom, ce soir, pour la première fois? Il n'existerait que parce qu'il avait été nommé. Si elle était morte hier, — ce sentiment n'aurait pas eu de réalité. Mais deux syllabes qu'elle se répète sans remuer les lèvres suffisent à dresser d'un coup, devant Tota, cette passion qui fait peur aux hommes, cette honte, cet amour. »

Il est évident qu'à ce point, et si nous n'étions pas à moins de cinquante pages de la fin, le roman pourrait bifurquer. Ou bien l'abominable création du mot par l'idée se poursuivrait et Tota, infectée par un impur soupçon ne pourrait être exorcisée : qu'arriverait-il alors, je l'ignore, et ce serait l'affaire du romancier d'oser le dire; — ou bien Tota secouerait cette accusation, comme M. Mauriac a voulu qu'elle le fît : « La puissance des ténèbres, dont c'est la joie de souiller et d'emprisonner toutes les sources dans notre cœur, allait trop loin,

cette fois, et dépassait le but, avançant les mains dans un geste de protection : quelle folie, s'écrie-t-elle. Bien sûr que ce n'est pas vrai! »

Voilà Tota sauvée. Mais il faut trouver un dénouement. M. Mauriac a imaginé qu'épouvantée par l'accusation d'inceste et pour se prouver à elle-même son innocence, elle se jetait dans les bras de William. A peine l'y avait-il précipitée que le romancier a voulu l'en retirer. Il a donc, par un nouveau stratagème, tué le père de Tota et fait surgir Alain, qui vient chercher sa sœur et qui l'emmène dans leur maison de la Gironde. Quoi, Alain? Voilà donc le péril qui se reforme? Non, car, sur ces entrefaites, Alain a senti la vocation religieuse. Tout cela est très ingénieux, et peut-être trop.

***

J'aurais voulu vous parler longuement, et mieux qu'en fin d'article, du roman de M. Chardonne, *Eva ou le journal interrompu*[1]. C'est un livre exquis, qui, sous la forme de notes éparses, raconte la vie d'un homme. Naturellement, ce qu'il nous faut d'abord chercher pour retracer la courbe de cette vie, c'est son commencement et sa fin. Au début, celui qui écrit est un homme heureux; c'est pourquoi, doué pour les lettres, il est demeuré si longtemps sans écrire. « Je possède le seul bonheur qui soit au monde. J'aime la femme avec qui je vis et qui est ma femme. » A la dernière page, nous retrouvons le même homme abandonné et pauvre, et il écrit : « On pourrait voir, dans ce récit, l'histoire amère et bouffonne d'une femme qui a accaparé et amoindri un homme qu'elle n'aimait pas, lequel croyait l'aimer. » C'est en effet la trame de l'histoire, telle que nous la reconnaissons à mesure que nous tournons les pages du livre.

Dès le début, nous voyons l'homme qui écrit ce journal vivre uniquement occupé de cette femme. « Il n'y a pas une impression, une obscure susceptibilité d'Eva que je n'aie perçue, pas un mot dont je ne sache exactement la répercussion sur elle, pas une contrariété dont je n'aie prévu les effets et que je n'aie su détourner. » Le voilà donc attentif aux

1. Grasset.

moindres nuances, scrupuleux à ne pas le faire attendre une minute, obéissant à ses caprices. Eh bien, dites-vous, elle est heureuse, et il a raison de se dire heureux.

Pas du tout. Avant la vingtième page, nous avons reconnu, sans que l'auteur nous le dise, et peut-être sans qu'il le sache, que nous avions affaire à deux malades. Pour Eva, point de de doute. Il est vrai que son mari lui épargne tout. Mais elle est incapable de rien supporter. « Je sais que toute réception est une fatigue pour Eva, un ennui; que l'idée d'aller chez une amie la tourmente par avance, qu'elle n'ira pas et le regrettera ensuite; je sais la faiblesse nerveuse, les raisons compliquées qui lui rendent difficile toute vie sociale. » Elle exige qu'ils aillent vivre à la campagne. Elle lui fait renoncer à toute carrière. De degré en degré elle lui fait descendre tous les échelons sociaux. Enfin elle rencontre un autre homme qu'elle aime, qu'elle a peut-être toujours aimé. Voilà l'apparence du roman.

La réalité est toute différente. Sans doute, il n'est question que de cette femme. Et pourtant, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. Le vrai sujet, c'est l'histoire de cet homme effacé, qui prend des notes où il ne parle pour ainsi dire jamais de lui. De sorte qu'il faut que nous écrivions nous-même le livre, sur les indications de M. Chardonne sans doute, mais sous la condition de les interpréter. Et quelquefois cette interprétation est un travail très délicat. L'homme qui a écrit le journal qui nous est soumis ne se lasse pas de noter des phrases comme celles-ci : « Tous les nuages sont beaux! qu'il est doux de goûter ce jour! Que j'aime cette femme! que je suis heureux! » Or ces phrases sont proprement des antiphrases. Loin qu'elles soient l'effusion d'un cœur facile, elles décèlent une anxiété profonde. Elles sont des formules magiques destinées à combattre cette anxiété. L'homme qui fait, à la première page, profession d'être parfaitement content est en réalité un inquiet.

Son inquiétude se combine avec celle de sa femme. Sous les apparences de la sollicitude, elle aggrave le trouble de cette nerveuse. Chose étonnante! Cet homme si perspicace à démêler les plus légers symptômes chez cette anxieuse ne comprend absolument rien à sa propre vie. Il nous faudrait

reprendre ces notes qu'il écrit chaque semaine, les analyser une à une, en démêler le sens profond et faire le diagnostic de ce malheureux. Il prend des observations d'une précision admirable, mais c'est à nous de les interpréter. Quand ils ont quitté Paris pour se retirer à la campagne, il écrit : « A Paris, elle admettait les exigences de mon métier, à condition que je rentre à l'instant où elle commençait à m'attendre. Ici, je lui dois ma présence tout le jour; le temps que je passe à lire ou à me promener lui paraît injustement soustrait par des futilités. En réalité elle prend peu d'intérêt à ce qui m'occupe. Pour tout dire, rien ne l'intéresse; mais elle m'écoute volontiers. Elle m'écoute d'un air détaché, comme si l'essentiel de notre conversation ne tenait pas dans mes propos, mais au fait de ma présence ».

Le tableau est saisissant, mais le personnage qui le trace n'en comprend pas le sens. Il est évident que cette femme ne l'aime pas, qu'il l'assomme, et qu'en même temps elle se cramponne à lui et elle a besoin de lui. Mais il ne le sait pas. Tout le livre est l'histoire transparente de contresens qu'il nous faut rétablir. M. Chardonne ne nous a pas donné à proprement parler un roman à lire, mais un roman à deviner. Ces livres écrits sur deux plans sont ce que l'art du romancier peut nous offrir de plus subtil et de plus rare. Ils demandent du lecteur une collaboration que la foule est peu disposée à donner, et dont elle serait d'ailleurs incapable; cette collaboration, cette interprétation, cette rêverie sur le texte, ce dépassement de l'auteur par le lecteur, sont pourtant les plus grands plaisirs que la lecture puisse nous donner. Et le livre qui nous les offre est du petit nombre de ceux qui sont assurés de durer.

HENRY BIDOU

LES LIVRES D'HISTOIRE

Talleyrand et Napoléon. — Un homme d'État espagnol.
La vie de ménage du dernier tsar.

Le second volume du *Talleyrand* de M. Lacour-Gayet (Payot) retrace la période capitale du grand caméléon, la période du Consulat et de l'Empire (1799-1815). Talleyrand y est moins pittoresque que dans sa période de jeunesse : son personnage a désormais pris son caractère, il ne cherche plus sa voie, il est installé dans son scepticisme, sa fortune mal acquise, sa maîtrise diplomatique reconnue de toute l'Europe. Il reste boiteux au moral comme au physique, il ne l'est pas au point de vue intellectuel. Napoléon l'a bien jugé à Sainte-Hélène : « Un homme d'intrigues, d'une grande immoralité, mais de beaucoup d'esprit, le plus capable des ministres que j'ai eus. »

De ces quinze années, Talleyrand a passé la moitié au ministère des Affaires étrangères, au premier plan de l'activité et de la faveur. Après Tilsitt, il reste en vue, il n'est plus ni en activité ni en faveur. L'Empereur le méprise, le lui a dit, se défie de lui et ne se décide pourtant pas à l'éloigner, ni même à le tenir complètement à l'écart des affaires. C'est ce qui permettra à Talleyrand son prodigieux rétablissement de 1814, où il devient l'arbitre de la situation, le chef du gouvernement provisoire, l'agent nullement providentiel, au contraire très réaliste, de la Restauration des Bourbons.

Talleyrand aux « Relations extérieures », comme on disait alors, renouvelle la tradition des ministres grands seigneurs,

qui ne se perdent pas dans le détail, ne mettent pas volontiers la main à la plume, mais savent faire travailler ceux dont ils s'entourent et savent du reste bien s'entourer. Talleyrand n'a de mauvaises fréquentations que hors de ses bureaux. Ils sont d'ailleurs restreints et faciles à connaître, les bureaux d'alors. Le ministère des Relations extérieures ne compte au début de l'Empire que quarante-quatre fonctionnaires. Talleyrand dirige, indique la marche à suivre, suggère les arguments à invoquer et ne se mêle pas des détails d'exécution. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, son apparente nonchalance n'a rien de la négligence. Il revoit de près le travail, le fait remettre sur le métier autant de fois qu'il le faudra, ne se déclare satisfait qu'à bon escient. En voici un exemple mémorable. A son entrée à Paris, le 12 avril 1814, le comte d'Artois, harangué par Talleyrand à la barrière de Bondy, avait répondu quelques mots vagues et vaguement entendus. De cet événement, il faut mettre au *Moniteur* une relation bien tournée. Beugnot en est chargé. Il s'informe. Qu'a dit le Prince? Que lui faire dire? De ce qui a été dit ou non, Talleyrand s'inquiète peu. Qu'on le fasse parler comme il convenait à sa personne et à la situation. « Au bout de deux jours, il croira l'avoir fait, et l'aura fait. » Un premier essai de Beugnot est trop littéraire, ce n'est pas cela. « Monsieur ne fait pas d'antithèse et pas la plus petite fleur de rhétorique. » Il serait bien aussi qu'un mot vînt rassurer, « mais avec délicatesse », ceux qui craignent une réaction. Il y a là quelque chose à trouver. C'est seulement au troisième coup que Beugnot trouva. C'est le mot fameux, devenu historique. Il n'y a rien de changé en France sauf qu'il y a « un Français de plus ». C'est le triomphe du genre et c'est bien le genre du travail de chaque jour sous Talleyrand.

Comment cet homme si avisé, si habile à calculer l'avenir, si habitué à ne pas se presser, à ne pas créer d'irréparable, a-t-il pu contracter un mariage qui, a-t-on dit, « eût ridiculisé tout autre que lui »? On comprend que madame Grand ait tenu à cette régularisation qui lui assurait un rang dans le monde. Plusieurs femmes de ministres et d'ambassadeurs avaient décliné l'honneur de lui être présentées tant qu'elle serait à l'hôtel des Relations extérieures, alors rue du Bac, à

titre de simple occupante. Même au lendemain du Directoire, il y avait un minimum de correction à respecter. C'est madame Grand qui mobilisa Joséphine et obtint l'intervention du Premier Consul. Talleyrand fut mis en demeure de congédier sa compagne ou de l'épouser. Le 10 septembre 1802 le mariage civil eut lieu. Madame Grand n'était pas veuve, mais un divorce du 7 avril 1798 l'avait débarrassée de son premier mari qui, pour plus de tranquillité, sera expédié par la République batave, alliée de la France, au Cap de Bonne-Espérance, avec le titre de Conseiller privé extraordinaire.

Une question se pose. Y eut-il un mariage religieux? Rœderer, un des témoins du mariage civil, rapporte qu'un mariage religieux fut célébré le lendemain à Épinay-sur-Seine où résidait officiellement madame Grand. Les agents de Louis XVIII dans leurs « Relations secrètes » l'indiquent également. Madame de Rémusat aussi. M. Lacour-Gayet n'y croit pas. La sécularisation de Talleyrand par le pape Pie VII (29 juin 1802) entraînait simplement sa rentrée dans la communion des laïques, le droit de porter des habits séculiers et d'exercer des fonctions publiques. Quand le bref du pape fut enregistré au Conseil d'État (19 août), Portalis en donna la lecture en latin malgré les observations d'un conseiller qui s'excusait de l'avoir un peu oublié. Un arrêté du Premier Consul constate le lendemain cet enregistrement en vertu duquel « le bref du pape Pie VII, donné à Saint-Pierre de Rome le 29 juin 1802, par lequel le citoyen Maurice Talleyrand, ministre des Relations extérieures, est rendu à la vie séculière et laïque, aura son plein effet ». M. Lacour-Gayet estime qu'aucun prêtre n'aurait, dans ces conditions, donné la bénédiction nuptiale à Talleyrand, ancien évêque. Cet argument moral n'est pas absolument péremptoire. Au lendemain du Concordat, beaucoup d'anciens assermentés figuraient dans le clergé et n'étaient peut-être pas si intransigeants à l'égard d'un grand personnage déclaré sécularisé par un arrêté officiel. M. Lacour-Gayet ne croit pas d'autre part que Talleyrand aurait accepté de se confesser. Mais, là aussi, il peut y avoir eu des accommodements, le billet de confession est une formalité dont Talleyrand n'était pas homme à s'exagérer l'importance. Un troisième argument paraît plus grave, à

première vue. Le pape Pie VII, lors de son voyage en France, refusa que l'ex-madame Grand lui fût présentée. Donc, elle n'était pas mariée religieusement, conclut M. Lacour-Gayet. Mais on peut dire aussi que le mariage religieux, au cas où il aurait eu lieu, était considéré par le pape comme frauduleux et non valable, ce qui n'implique pas que des contemporains aussi bien placés, pour savoir les choses, que Rœderer et madame de Rémusat se soient trompés. La question reste ouverte. Qui était alors curé d'Épinay? A-t-on bien fouillé les registres et archives de l'église?[1]

M. Lacour-Gayet n'esquive aucune des obscurités. La responsabilité de Talleyrand dans l'affaire du duc d'Enghien lui paraît démontrée. Il est certain, en tous cas, qu'il ne s'est pas opposé à l'enlèvement, comme le fit Cambacérès, qu'il s'y est même prêté en tant que ministre des Relations extérieures. Quant à l'exécution, elle ne dépendait pas de lui; on peut dire qu'il s'en est lavé les mains, sans émotion. Il n'était pas sentimental. On l'était du reste peu à cette époque, on trouvait simple de se débarrasser des gens gênants. Cadoudal ne songeait qu'à débarrasser les Bourbons de Bonaparte et ceux-ci ne songeaient pas à s'en scandaliser.

Pourquoi Talleyrand a-t-il été disgracié? Il y a des raisons politiques et ce sont les plus honorables. Talleyrand estime que l'Empereur va trop loin, que son ambition le perdra, que les conditions de paix qu'il impose rendent la paix durable impossible. « Il fallait, écrit-il dans ses Mémoires, ménager l'Europe pour faire pardonner à la France son bonheur et sa gloire. » Napoléon écoute de moins en moins les avis : dans ses ministres, il veut des commis, non des conseillers. Mais il y a autre chose. La vénalité de Talleyrand est intolérable et incurable. Même maintenant qu'il a une fortune immense, il accepte et exige de toutes mains. Napoléon l'a dit à Sainte-Hélène : « On ne peut rien faire avec lui qu'en le payant. Les rois de Bavière et de Wurtemberg m'ont fait tant de plaintes sur sa rapacité que je lui retirai son portefeuille. » La disgrâce est d'ailleurs dorée. Il reste grand chambellan,

1. Un obstacle au mariage réligieux résultait aussi du fait que madame Grand était non pas veuve, mais divorcée. A-t-on complaisamment considéré comme disparu ce mari ignoré, lointain, qui va être expédié dans l'autre hémisphère?

duc de Bénévent et est nommé vice-grand-électeur, ce qui en fait le troisième des grands dignitaires et lui confère le titre d'altesse sérénissime. Le grand-électeur était Joseph devenu roi de Naples. Le grand-électeur n'avait rien à faire, le vice-grand-électeur tout autant. Il pouvait cependant en certains cas présider le Sénat. De cette faculté honorifique, Talleyrand tirera un parti très pratique en 1814 pour faire proclamer la déchéance de Napoléon. A propos de cette nomination, un mot courut, qu'on attribua à Fouché : « Il ne lui manquait que ce vice-là ».

L'Empereur continue à le consulter, sinon à l'écouter. Il l'emmène à Erfurt, ce qui permet à Talleyrand de contre-carrer, par son travail souterrain avec le tsar Alexandre, tous les plans de Napoléon. Il agit en « bon Européen », comme on dirait aujourd'hui, mais tout ce trafic, outre qu'il n'est pas désintéressé, est une véritable trahison de la part d'un personnage investi d'une mission officielle. Il est désormais l'informateur en chef du tsar, une sorte d'agent secret extraordinaire comme il est sans exemple qu'un souverain étranger ait pu en avoir un à son service. La scène du 28 janvier 1809 où Napoloén couvre d'injures ordurières son grand dignitaire, sans lui ôter du reste autre chose que sa clé de grand chambellan, est typique. L'Empereur le blesse à fond sans amoindrir son influence, il s'en fait un ennemi en le gardant à ses côtés. Talleyrand ne se départ pas de son flegme implacable, « enveloppe dure et polie, dit Pasquier, sur laquelle l'injure et le mépris glissent sans pénétrer ». Il ne répond rien sauf quand Napoléon lui reproche de ne pas l'avoir informé que le duc de San Carlos était l'amant de sa femme. « En effet, Sire. Je n'avais pas pensé que ce rapport pût intéresser la gloire de Votre Majesté et la mienne. »

La publication des Mémoires de Caulaincourt rend doublement intéressante toute la partie concernant le rôle de Talleyrand au moment de la première Restauration. Il commence par un tour de Scapin. Comme grand dignitaire et membre du Conseil de régence, il aurait dû suivre l'Impératrice à son départ pour Blois. Il assista à ce départ mais ne partit pas. Il lui restait quelques préparatifs à faire. Le lendemain, 30 mars, Marmont et Mortier livraient bataille pour l'honneur et, dès

midi, il était visible qu'elle était perdue. Talleyrand doit partir, c'est son devoir officiel, mais, s'il part, il perd une occasion unique de mener les événements. Madame de Rémusat et le préfet de police cherchent une combinaison. Talleyrand demandait au préfet de police, Pasquier, d'aposter à la barrière quelques hommes sûrs qui obligeraient Talleyrand à rebrousser chemin. Pasquier trouva mieux. M. de Rémusat était capitaine de la garde nationale et gardait une des sorties, la barrière des Bonshommes (à l'angle de la rue Beethoven et de l'avenue de Tokio). Quand la voiture de Talleyrand s'y présenta, Rémusat lui refusa le passage. « Rue Saint-Florentin », dit Talleyrand à son cocher, et il revint chez lui, après avoir protesté contre la violence dont il était l'objet. C'est bien le même metteur en scène, qui, quelques jours plus tard, présentant le Sénat au tsar, y introduira des figurants pour remplacer les abstentionnistes et « faire riche ».

***

M. Charles Benoist n'écrit pas pour le plaisir de raconter, il écrit pour conclure. C'est ce qui donne à ses études historiques une réputation tendancieuse. Il ne fait pas de l'histoire désintéressée. Il apporte à ses études une conscience professionnelle, une indépendance de jugement, une pénétration psychologique et politique que personne ne conteste, mais qui ne désarment pas la suspicion des professionnels. Son talent d'écrivain achève de les mettre en défiance. Il ne faut pas avoir trop d'esprit si l'on veut être pris au sérieux. Les augures d'aujourd'hui se regardent sans rire.

Le dernier volume de M. Charles Benoist est-il plus proprement que certains autres un livre d'histoire? C'est une monographie de *Canovas del Castillo* (Plon). Mais le sous-titre indique tout de suite une préoccupation : « La Restauration rénovatrice ». Canovas est ici étudié à titre de restaurateur de la royauté à la suite de l'anarchie qui, sous le nom de république, avait désolé l'Espagne après l'abdication du roi Amédée et l'essai d'une monarchie sans racines nationales. Dans ce volume de quatre cents pages, une centaine seulement sont spécifiquement historiques. Les « considérations » remplissent

le reste. Cette façon de procéder a d'illustres précédents. On peut se consoler d'être un historien à la manière de Montesquieu.

Elle a ici un inconvénient. L'histoire moderne de l'Espagne nous est moins familière que ne l'était pour les hommes du XVIIIe siècle celle de Rome. C'est un tort sans doute, mais il faut bien avouer que la série de prononciamentos, de guerres civiles, de querelles de palais, qui caractérisent l'histoire de l'Espagne depuis le rétablissement des Bourbons après Napoléon, décourage le lecteur moyen. Ce sont là « choses d'Espagne », qu'on trouve plus simple de déclarer incompréhensibles que de débrouiller. M. Charles Benoist y est comme chez lui, trop peut-être car il nous fait l'honneur de nous croire plus éclairés que nous ne sommes. On va crier au paradoxe, mais il est probable que son livre aurait plus d'attrait pour le grand public s'il était moins intéressant, c'est-à-dire s'il était moins riche d'idées ou si, tout au moins, les idées ne venaient qu'à la suite d'un exposé prosaïque des faits.

Soyons béotien jusqu'au bout. Il est possible que Canovas ait été un grand esprit et un beau caractère, mais il n'est pas bien sûr qu'il ait été un homme d'État de l'envergure que lui prête l'affection de M. Charles Benoist, qui l'a beaucoup connu. Les gens réalistes, qui ont le tort de s'attacher aux résultats matériels, sont un peu étonnés de le voir mis en parallèle avec Bismarck et Cavour. Ils ont l'impression que la restauration de la monarchie espagnole, le 29 décembre 1874, si opportune qu'elle pût être dans l'état de décomposition où était couché ce qu'on ose à peine appeler le gouvernement espagnol, n'a pas ouvert une période nouvelle de l'histoire de l'Espagne. Le régime constitutionnel a été surtout une apparence. On connaît le mot plus profond qu'il n'en a l'air : « La République était belle sous l'Empire ». De même, la royauté est plus facilement belle sous la République que sous la monarchie.

Canovas entendait reconstruire. Il se piquait de n'être pas un théoricien abstrait. Il a répété sous toutes les formes que la politique est l'art de combiner les principes avec les possibilités. « Tout ce qui n'est pas possible, a-t-il dit, est faux en politique. » Nul n'a jamais condamné plus fermement les

doctrinaires de l'intransigeance. Il a proclamé la relativité de ce qu'on appelle, suivant les circonstances, le droit divin ou le droit des peuples : « La politique n'est que l'appropriation à une nation, en chaque instant de son histoire, de la part d'idéal qu'elle est en état de recevoir. » Rien de plus sage, mais Canovas fut assassiné en 1897 et nous ne saurons jamais s'il aurait réussi à acclimater en Espagne le régime de ses rêves.

Puisque nous nous laissons entraîner par M. Charles Benoist sur un terrain qui n'est pas celui de la critique historique au sens étroit du mot, ne nous en défendons pas trop. Le grand argument en faveur de la monarchie héréditaire, aux yeux des royalistes modernistes qui se piquent d'être des esprits pratiques et de mettre la raison au-dessus du sentiment, c'est que l'hérédité a une force en soi, qu'elle subordonne l'individu au principe dont il est le représentant viager, que sa valeur propre importe moins que la tradition qui le soutient et même le domine. « Ce qui compte, dit M. Charles Benoist lui-même, c'est beaucoup moins le prince que sa famille; ce n'est pas le roi, mais la lignée des rois ». On pourrait dire que l'individu royal n'est qu'un numéro dans une série.

Ce raisonnement n'est pas nouveau. On s'en est servi auprès de Talleyrand en 1814 pour le rallier aux Bourbons. Le marquis de Boisgelin le fit exposer par une jolie bouche au vice-grand-électeur, fort accessible à ce genre oratoire. Cette charmante intermédiaire, c'est « la jeune captive » de Chénier, Aimée de Coigny, plusieurs fois divorcée dans le meilleur monde, et pour l'heure aussi liée que possible avec Boisgelin. Empruntons à un auteur non suspect d'irrévérence à l'égard de la royauté le texte des déclarations de Boisgelin : « Je demande que la représentation française se compose de deux chambres et du trône, et que sur ce trône, au lieu d'un soldat turbulent ou d'un homme de mérite aux pieds duquel notre nation idolâtre des qualités personnelles se prosternerait, je demande, dis-je, qu'on y place le gros Monsieur, puis monsieur le comte d'Artois, ensuite ses enfants et tous ceux de sa race par ordre de primogéniture, attendu que je ne connais rien qui prête moins à l'enthousiasme et qui ressemble plus à l'ordre numérique que l'ordre de naissance. » Ce piquant

extrait est tiré de la *Restauration* du marquis de Roux, qui vient de paraître dans la collection : « Les grandes études historiques ».

***

Il ne s'agit pas cette fois du drame de la famille impériale. Les mémoires du général Alexandre Spiridovitch, chef de la sûreté personnelle de Nicolas II, nous fait connaître la vie intime de la famille des souverains au cours des années qui ont précédé la guerre. Ils s'arrêtent à la déclaration de guerre. Le titre : *Les dernières années de la cour de Tzarskoie-Selo* (Payot) donne bien l'idée de ces deux volumes. C'est un tableau au jour le jour de l'existence intime d'un ménage tendrement uni, où l'Empreur se montre constamment un père de famille nombreuse très bourgeois et très simple. L'Impératrice n'est pas moins familiale, mais son état de santé physique et morale complique les moindres choses. L'Empereur est populaire, l'Impératrice ne l'est pas. La cour, qu'elle tient à l'écart, le lui rend, et le peuple ne voit d'elle que son air distant ou absent.

Le général Spiridovitch n'est pas un simple Dangeau. Les devoirs de sa charge l'obligent non seulement à savoir, mais à chercher à savoir ce qui se trame dans l'ombre très agitée des partis révolutionnaires. Il est responsable de la vie des deux souverains. Tous les renseignements recueillis par le département de la police doivent lui être communiqués. Sans entrer dans des détails techniques fastidieux, il apparaît que les divers organismes appelés à collaborer à la même œuvre ne s'entendent pas toujours pour le mieux, qu'il y a, surtout en voyage, des flottements, des froissements parfois, et que certains attentats ont dû leur succès à des fautes de coordination parfaitement évitables : l'assassinat de Stolypine, par exemple. Il est vrai que Stolypine était en état de disgrâce larvée et que l'enquête sur son assassinat ne fut pas mieux conduite que n'avaient été prises les précautions pour l'empêcher.

L'ouvrage du général Spiridovitch est illustré de photographies inédites prises par le général, parfois par les souverains

eux-mêmes, qui ont vraiment un grand intérêt. Les croisières annuelles de la famille impériale sur les côtes de la Finlande nous la montrent dans le déshabillé intime du tennis, du bain, de la promenade dans les rochers. Le général Spiridovitch, avec beaucoup de raison, ne fait pas de littérature. Il se garde de la rhétorique, des portraits prétentieux où le balancement des périodes dissimule l'absence de précision. Mais à chaque instant, au hasard des rencontres, quelques traits circonstanciés nous peignent l'entourage. Ainsi, il n'y a pas de chapitre spécial sur Raspoutine; nous n'en voyons que mieux l'ascension du personnage, son cheminement par les femmes, le mélange de foi et de rouerie qui explique les jugements contradictoires portés sur lui, non seulement par des témoins différents, mais par les mêmes personnes à des dates différentes. La Virobouva, en dépit des tentatives faites depuis pour la défendre, est assurément une de ses âmes damnées, une des pires influences qu'ait subies l'Impératrice. Elle n'est pas la seule. Tout ce milieu est rongé à la fois de superstition, de sensualité, de curiosité pervertie. « Les dames de la société se donnaient à Raspoutine par curiosité, par provocation, par vice. Raspoutine était à la mode à cause de sa réputation de mâle. Cela ne dura pas longtemps. Bientôt les femmes commencèrent à se donner à lui en échange de services, pour obtenir son intervention en faveur de leurs maris. Elles le récompensaient à l'avance et en nature. » C'est ainsi que d'un paysan madré, mais au début assez simple et probablement convaincu, l'adulation, le pot-de-vin firent peu à peu un être effrontément vicieux, infatué de son importance, de l'infaillibilité qu'on attribuait à ses interventions et qui a fait un mal énorme au cerveau déséquilibré de l'Impératrice.

Sur les misères physiologiques de cette infortunée victime d'une lourde hérédité, le général Spiridovitch donne (1er volume p. 348-349) une consultation en règle d'un des plus célèbres professeurs russes parfaitement au courant du sujet. Les cliniciens y trouveront tous les détails sur l' « hystéro-neurasthénie » qui, jointe à l'angoisse perpétuelle pour un fils unique constamment sous la menace d'un accident mortel, devait exaspérer « à l'approche de l'âge critique » sa tendance à la suggestion, à l'exaltation mystique, à la croyance au charla-

tanisme des guérisseurs. Raspoutine avait eu des précurseurs, mais avec cette différence capitale qu'aucun n'avait joué de rôle politique. Le général Spiridovitch en cite plusieurs, dont un de chez nous et qui eut son heure, Philippe.

Ce Philippe est diversement jugé. La police française, consultée par la police russe, fait de lui un vulgaire charlatan, un aventurier sans foi ni loi. Il venait de Lyon où il opérait des guérisons miraculeuses qui avaient ému le corps médical et convaincu de sa sainteté d'abord un Russe de distinction, et, à sa suite, les deux grandes-duchesses Militza Nicolaiewna et sa sœur Anastasie. En 1901 et 1902, il vient à Pétersbourg et est présenté aux souverains. Le fameux père Jean de Cronstadt, grande autorité dans ce monde d'illuminés, le reconnaît pour un des siens. L'Impératrice est très frappée de ses dons surnaturels. M. Paléologue est très sévère pour cet envoyé de Dieu. M. Spiridovitch, qui est rarement de l'avis de notre ancien ambassadeur, ne cache pas qu'il lui garde plus de sympathie. Au cours de son voyage à Compiègne, en septembre 1901, l'Impératrice demanda pour lui le titre de docteur et fut fort étonnée de ne pouvoir le lui faire obtenir. La faveur du thaumaturge fut au comble lorsque l'Impératrice, qui souhaitait ardemment un fils, se crut enceinte par l'effet de ses incantations, mais il s'agissait d'une grossesse nerveuse. C'est à la suite de cette déconvenue que Philippe quitta la Russie. En partant, il prédit la date de sa propre mort qui eut lieu au jour dit en 1905. Il reconquit alors son crédit, mais un peu tard.

A. ALBERT-PETIT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Du Général en Chef au Gouvernement,
par le **Colonel Herbillon** (*Tallandier*).

Le colonel Herbillon a rempli pendant toute la guerre les fonctions d'officier de liaison entre le général en chef et les membres du gouvernement. En dehors du service courant, sa tâche principale a été de jouer le rôle d'un État tampon entre ces puissances qui s'affrontaient parfois violemment. D'un État tampon qui ne pouvait user que de diplomatie. En principe, il était surtout l'avocat du général en chef auprès du gouvernement. Mais il lui arrivait, à l'occasion, et vis-à-vis de certains ministres, de se transformer en ministère public : il ne justifiait plus le général en chef, il accusait en son nom. Parfois aussi, il présentait la défense du gouvernement au général en chef, qui ne comprenait pas certaines résistances et simplifiait trop les choses.

Cet essai de traduction résumée dans les mots de la fonction du colonel Herbillon suffit, croyons-nous, à démontrer, avec l'utilité du rôle qu'ont joué les officiers de liaison, l'absurdité du système qui les rendait nécessaires. En lisant le livre du colonel Herbillon, qui est conforme aux souvenirs de tous les témoins, on a l'impression que, bon gré, mal gré, faute d'une organisation précise de leurs rapports, gouvernement et commandement français se considéraient mutuellement avec méfiance, presque avec inquiétude. Au lieu que les efforts de tous fussent réunis en un ensemble harmonieux et hiérarchisé, les membres du gouvernement et le général en chef travaillaient avec une bonne volonté indéniable, mais sans pouvoir remplir exactement leur fonction propre. Le gouvernement s'était condamné à ne voir les questions militaires que par les yeux du général en chef. L'organisation de la France en guerre forçait celui-ci à s'occuper d'une foule de questions qui n'étaient pas de son domaine. Il fallut attendre près de trois ans de guerre, jusqu'en avril-mai 1917, pour arriver à une organisation rationnelle. Le livre du colonel Herbillon, témoignage d'une sincérité parfaite, montre les graves inconvénients de l'état de choses antérieur. Riche d'anecdoctes, il plaît autant par le pittoresque que par les enseignements qu'on en retire.

Les Blessés de la Paix, par Paul Sylvère (*Calmann-Lévy*).

Le livre de M. Paul Sylvère pose un problème redoutable : quelles peuvent être les conditions de vie morale pour l'armée d'après-guerre? Et plus spécialement pour les jeunes officiers à qui leur âge a permis de prendre part à la Grande Guerre, puis de continuer à se battre sur les T. O. E., avant de revenir dans une garnison de France « faire de l'instruction ». Le héros de M. Sylvère n'arrive pas à s'adapter, et, pour avoir clamé ses doutes et ses rancœurs dans un roman qui connut le succès, il se trouve amené à quitter l'armée. Mais — et c'est le trait, à notre sens décisif, bien qu'il ne le soit peut-être pas dans la pensée de l'auteur — la vie civile ne lui donne pas non plus ce qu'il cherche. Et quand le canon d'alarme résonne dans le Riff, notre héros se fait réintégrer immédiatement et trouve la mort du soldat dans un poste encerclé.

Nous serions tenté d'élargir la question et de voir dans les « blessés de la paix » tous les hommes qui, partis en campagne avant d'avoir trouvé leur voie définitive, ont éprouvé, dans la vie civile comme dans l'armée, les dégoûts du personnage de M. Sylvère. Que le sort de ceux qui sont restés dans l'armée soit plus pénible, il est possible : mais ce n'est qu'une question de degré. En tout cas le livre de M. Sylvère est une preuve de plus de la nécessité, sans cesse signalée par nous ailleurs, de refaire une âme à l'armée française : son idéal s'est singulièrement rétréci, car elle a rempli la mission qui était la sienne depuis 1871. Est-il vraiment impossible de lui en trouver une autre ailleurs qu'aux colonies? C'est aux grands chefs à répondre, et à répondre par des actes.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1930

		Pages.
CHARLES MAURRAS	Confession politique	5
COMMANDANT MOJON	Metz 1870. — I	43
MAURICE LIBER	Où en est le Judaïsme	71
MADELEINE ZILLHARDT	Souvenirs et Portraits	95
ARMAND LUNEL	Noire et Grise. — II	116
JEAN DE PIERREFEU	Le désastre de mai 1918 au Chemin des Dames.	141
MARTIN BIRNBAUM	Oscar Wilde	155
L. HOULLEVIGUE	Les Transmutations physiques	172
ITALO SVEVO	Sénilité. — IV	182
HENRY BIBOU	Parmi les Livres	210
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	221

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1930

WLADIMIR D'ORMESSON	La Crise des Partis en Allemagne	241
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Quelques jours en Grèce. — I	268
ALBERT AFTALION	La Crise mondiale	291
COMMANDANT MOJON	Metz 1870. — II	309
RENÉ BERTHELOT	Poèmes d'Extrême-Orient	327
ARMAND LUNEL	Noire et Grise. — III	338
M. DE PRADEL DE LAMASE	Le Ministère de la Marine sous la Commune	358
ITALO SVEVO	Sénilité (*fin*)	394
GÉRARD BAUËR	Le Mouvement dramatique	437
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	447
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	461

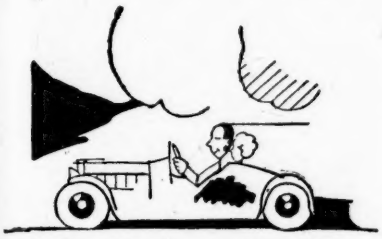
LIVRAISON DU 1er AOUT 1930

		Pages.
JEAN GIRAUDOUX	The Kid. — I	481
WINSTON CHURCHILL	L'Amiral de Robeck aux Dardanelles	504
HENRY TORRÈS	Liberté individuelle et détention préalable	518
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Quelques jours en Grèce (*fin*)	539
COMTE SERGE FLEURY	Un Représentant français près de l'Ordre de Malte	564
WLADIMIR D'ORMESSON	Le Problème de l'Est	587
ARMAND LUNEL	Noire et Grise. — IV	617
J.-M. BOURGET	Le Désarmement et la Paix	651
COMMANDANT MOJON	Metz 1870. — III	665
IGNOTUS	Vacances parlementaires	699

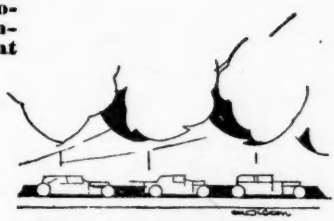
LIVRAISON DU 15 AOUT 1930

COMTE SFORZA	Italie et France	721
ANDRÉ MALRAUX	La Voie royale. — I	737
Gal COMTE DE PALIXAO	La Reddition d'Abd-el-Kader	768
JEAN GIRAUDOUX	The Kid (*fin*)	787
WLADIMIR POZNER	Quelques aspects de la Littérature russe	816
ARMAND LUNEL	Noire et Grise. — V	840
P. ALPHANDÉRY	Le Satan du « Livre de Job »	875
COMMANDANT MOJON	Metz 1870 (*fin*)	898
COMTE DE FELS	La Réforme de l'État	926
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	934
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	946

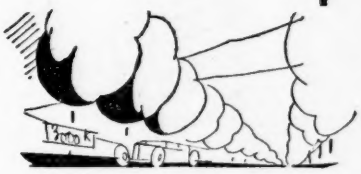
Sécurité



Ce que les automobilistes apprécient le plus dans la Spido, c'est le sentiment d'absolue sécurité qu'elle donne. Quand on l'emploie on sait qu'on n'aura pas d'ennuis, pas de soucis, et que le moteur protégé par elle fonctionnera merveilleusement et sans à-coup.



C'est donc non seulement l'huile idéale pour les randonnées touristiques des vacances, mais aussi celle qui s'impose à tous ceux qui utilisent " commercialement " leur voiture : négociants, industriels, voyageurs de commerce, etc....



De plus, la Spido est le lubrifiant qui, grâce à sa haute qualité, est capable de " tenir " pendant 3.000 kms, alors que la plupart des autres marques sont dans l'obligation de conseiller la vidange tous les 1.500 kms, — ce qui se traduit par 50 % d'économie.

Sté Ame A. ANDRÉ Fils
8, Rue de la Tour-des-Dames, Paris

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE AÉRONAUTIQUE

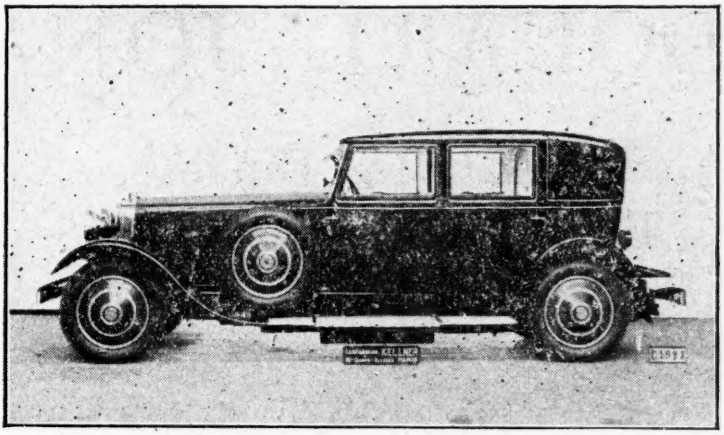
CAMS
HANRIOT
LATHAM
LORRAINE
NIEUPORT
SECM
STÉ AÉR. S.A. BORDELAISE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE AÉRONAUTIQUE
11, RUE DE TILSITT PARIS

C.A.F. 7, R. de FIGUIER PARIS

Carrosserie KELLNER

KELLNER FRÈRES -:- GEORGES KELLNER ET FILS, Succrs



CABRIOLET demi-conduite intérieure "KELLNER"

Salon d'Exposition : 127, Avenue des Champs-Elysées. PARIS
Usine : 185, Avenue Edouard-Vaillant, BILLANCOURT

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

ÉTÉ 1930

Route thermale d'Auvergne

Visite par les services d'autocars des compagnies d'Orléans et de P.-L.-M. des réputées stations thermales d'Auvergne et les superbes sites qui les environnent.

Les lundis, jeudis et samedis, du 16 Juin au 6 Septembre, de la Bourboule à Vichy et vice-versa, avec aller et retour dans la même journée par le Mont-Dore, Randanne, Royat, Clermont, Riom et Aigueperse.

Aller. — Départ de la Bourboule 8 h., au Mont-Dore 8 h. 15; arrivée à Vichy 12 h.

Retour. — Départ de Vichy 15 h. 15 ; arrivée au Mont-Dore 18 h. 55, à la Bourboule 19 h. 10.

Prix du transport par place : de la Bourboule ou du Mont-Dore à Vichy et retour : **95** francs.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 400 Millions de Francs
entièrement versés
Réserves : 426 Millions de Francs

Siège Paris : 14, Rue Bergère, PARIS.
Succursale : 2, Place de l'Opéra, PARIS.

790
Agences et Bureaux
en
France, Tunisie, Madagascar
Angleterre, Belgique, Égypte
Indes-Anglaises, Australie.

Représentants
dans toutes les parties du monde

Toutes opérations de Bourse

ÉDOUARD JONAS

OBJETS D'ART
TABLEAUX ANCIENS

3, Place Vendôme

Imprimerie Paul Brodard et Joseph Taupin, Coulommiers.

Pour les Lecteurs de *la Revue de Paris*

L'Éditeur Henri CYRAL vient de publier un Catalogue artistique de la " Collection Française " et de ses autres volumes de luxe.

Tiré à *un petit nombre d'exemplaires* sur beau papier, illustré de reproductions photographiques, ce catalogue intéresse tous les bibliophiles.

Il sera envoyé aux lecteurs de *la Revue de Paris* qui voudront bien le demander à M. Henri CYRAL, 118, boulevard Raspail, Paris VIe, contre 2 fr. 50 pour la France et 5 francs pour l'étranger.

SAISON D'ÉTÉ 1930

AUTO-CARS DE LA COMPAGNIE DU MIDI

(DE JUIN A OCTOBRE)

I. — LA ROUTE DES PYRÉNÉES { Biarritz - Cerbère et inversement. Biarritz - Carcassonne et inversement.

II. — RÉGIONS DU MASSIF CENTRAL, DES CAUSSES, DES GORGES DU TARN ET DES CÉVENNES

FONT-ROMEU
(Pyrénées-Orientales)
LE GRAND HOTEL ET DU GOLF
(*Ouvert toute l'année*)

SUPERBAG NÈRES-LUCHON
(Haute-Garonne)
L'HOTEL DE SUPERBAGNÈRES
Relié à Luchon par un chemin de fer électrique à crémaillère
(*Ouvert de Juin à Octobre*)

Sur la côte Basque : HENDAYE-PLAGE (HOTEL ESKUALDUNA)

Renseignements pour les Services d'Auto-cars :
Agence de la Compagnie du Midi, 16, Boulevard des Capucines, Paris (9e).
Maison du Tourisme, 101, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8e)
Toutes les Grandes Agences de voyages.

L'ARGUS de la PRESSE
"VOIT TOUT"
Fondé en 1879
LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX
37, Rue Bergère, PARIS (IXe)
Lit et dépouille par jour
20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*
Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE
Edite : **L'Argus de l'Officiel**
contenant tous les votes des Hommes politiques
L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

Je désire acheter les œuvres suivantes :

I. **Bloch M. E. Ichthyologie** ou **Histoire naturelle générale et particulière des poissons.** — 12 volumes. — Berlin 1785-97 avec 432 illustrations colorées des poissons. J'offre 1 000 fr. français.

II. **Cuvier G. L. y Valenciennes A. Histoire naturelle des poissons,** 657 illustrations colorées. — Paris 1828-49. — 22 volumes. J'offre 1 400 fr. français.

N. B. — Sans illustrations colorées au prix moitié.

III. Tussac " **Flore des Antilles** " avec illustrations colorées. J'offre 2 000 fr. français.

Adresser les offres à Mme CALVO, n° 14, rue Cantonale, **Lugano**, jusqu'au 9 août ; depuis le 9 jusqu'au 19 août à Hôtel Vénetia, Montparnasse 159, Paris ; à partir du 19 août, à Mme CALVO, Cerro 534, Avana-Cuba.

ÉDITIONS FERNAND ROCHES
150, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI°)
LES TEXTES FRANÇAIS

Le type de

« *l'Honnête Homme* »

produit de la civilisation la plus haute et la plus élégante, a été défini par un écrivain du Grand Siècle qui fut l'ami de Pascal et le familier de Madame de Lesdiguières.

Le Chevalier de Méré

Les gens du monde, soucieux de distinction dans le langage, la pensée, les manières, se doivent de connaître les œuvres de ce subtil essayiste qui est en même temps un *modèle*, et qui sait charmer alors même qu'il instruit.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MÉRÉ :

3 volumes de la Collection « Les Textes Français », se vendant séparément.

Les Conversations. . 27 fr. »
Les Discours . . . . 24 fr. »
Œuvres posthumes. 25 fr. 50

Ces trois volumes méritent de devenir le bréviaire de l'homme du monde.

Demandez le prospectus de la Collection "Les Textes Français" *à votre librairie attitrée, ou à l'éditeur de la collection.*

CHEMINS DE FER DE L'EST

Services Quotidiens entre

PARIS, BERNE, L'OBERLAND BERNOIS LE LOTSCHBERG, MILAN

(Via BELFORT-DELLE)

Service temporaire de jour — PARIS-MILAN et PARIS-INTERLAKEN

Jusqu'au 5 Octobre, voitures directes 1re et 2e cl. Paris-Milan

Départ de **Paris** 7 h. 30. — Arrivée à **Berne** 16 h. 12 — à **Interlaken** 19 h. 18 (17 h. 38 du 1er Juillet au 10 Septembre) — à **Milan** 22 h. 40.

Départ de **Milan** 23 h. 50 — de **Berne** 6 h. 55. — Arrivée à **Paris** 16 h. 40.

Service temporaire de jour — PARIS-INTERLAKEN

Par le train de Luxe " Oberland-Pullman-Express "

Du 1er Juillet au 10 Septembre — Salons Pullman 1re et 2e classes.

Départ de **Paris** 8 h. 00. — Arrivée à **Berne** 16 h. 12 — à **Interlaken** 17 h. 38.

Départ d'**Interlaken** 12 h. 08 — de **Berne** 14 h. 16. — Arrivée à **Paris** 22 h. 40.

Service temporaire de jour — PARIS-INTERLAKEN

Du 1er Juillet au 10 Septembre — Voitures directes 1re et 2e classes.

Départ de **Paris** 10 h. 05. — Arrivée à **Berne** 19 h. 20 — à **Interlaken** 21 h. 06.

Départ d'**Interlaken** 9 h. 49. — de **Berne** 11 h. 35. — Arrivée à **Paris** 20 h. 32.

Service permanent de jour 1re, 2e et 3e classes

PARIS-BERNE-LÖTSCHBERG-MILAN

Départ de **Paris** 14 h. 00. — Arrivée à **Berne** 23 h. 05 — à **Milan** 6 h. 00.

Départ de **Milan** 7 h. 05 — d'**Interlaken** 12 h. 08 — de **Berne** 14 h. 16. — Arrivée à **Paris** 22 h. 55.

Service permanent de nuit 1re, 2e et 3e classes

PARIS-BERNE-LÖTSCHBERG-MILAN

Couchettes PARIS-BERNE et retour — Wagons-Lits PARIS-BRIGUE et retour.

Départ de **Paris** 21 h. 15. — Arrivée à **Berne** 8 h. 26 — à **Interlaken** 10 h. 05 à **Milan** 13 h. 50.

Départ de **Milan** 15 h. 45 — d'**Interlaken** 20 h. 50 — de **Berne** 22 h. 23. — Arrivée à **Paris** 9 h. 25.

En outre un *Service de luxe tri-hebdomadaire* fonctionnera du 28 Juin au 14 Septembre entre **LONDRES, CALAIS, PARIS** et **BERNE-INTERLAKEN.**

Départ de **Londres** 14 h. 00 — de **Paris** 19 h. 55, les lundi, mercredi et vendredi. — Arrivée à **Berne** 8 h. 26 — à **Interlaken** 10 h. 05.

Départ d'**Interlaken** 21 h. 10 — de **Berne** 22 h. 49 les lundi, mercredi et vendredi. — Arrivée le lendemain à **Paris** 9 h. 58 — à **Londres** 17 h. 15.

EDITION PRIVÉE - L'HISTOIRE NATIONALE

8, Rue Garancière, **PARIS (VIe)**

VIENT DE PARAITRE

LETTRES DE PROSPER MÉRIMÉE

A LA

COMTESSE DE MONTIJO

Mère de l'Impératrice Eugénie (1839-1870)

OUVRAGE PUBLIÉ PAR LES SOINS DU DUC D'ALBE

PRÉFACE DE GABRIEL HANOTAUX
de l'Académie Française

Ouvrage illustré en hors-texte de nombreuses gravures en noir et de dessins, croquis et reproductions **en couleurs d'aquarelles inédites** de Prosper Mérimée.

L'ouvrage forme 2 magnifiques volumes in-8°.

Tirage : 500 exemplaires sur pur fil Lafuma dont 200 hors commerce.

En vente : 300 Exemplaires sur pur fil Lafuma numérotés de 200 à 500 **au prix de 500 francs** les 2 volumes.

Ouvrage entièrement inédit

Adresser les commandes à la **Société de l'Histoire Nationale** en joignant un chèque sur Paris ou mandat poste

DE MULHOUSE A NICE DANS LES AUTOCARS P.-L.-M. DE LA ROUTE DES ALPES ET DU JURA

De juillet à septembre, les autocars P.-L.-M. de la Route des Alpes et du Jura parcourent, de Mulhouse à Nice ou de Nice à Mulhouse, par Evian, douze cents kilomètres de route à travers les paysages si différents d'aspect du Jura, du Dauphiné, du Briançonnais et du Queyras.

Entre Chamonix et le col du Lautaret, l'artère centrale passe par Annecy, Aix-les-Bains, Chambéry et Grenoble, alors qu'une variante plus courte traverse Albertville, Saint-Jean-de-Maurienne et le col du Galibier. Par ailleurs, entre Grenoble et Nice, les touristes peuvent choisir l'un des trois itinéraires suivants : Grenoble-Briançon-Barcelonnette-Beauvezer-Annot-Nice ; Grenoble-Briançon-Barcelonnette-col de la Cayolle-Entrevaux-Nice ; Grenoble-col de Lus-la-Croix-Haute-Digne-Annot-Nice.

Ainsi l'excursion comporte, au choix des voyageurs, suivant le temps dont ils disposent et les régions qu'ils désirent visiter, 8, 7, 6, voire même 5 étapes.

La route des Alpes et du Jura constitue un véritable « train de tourisme ». Elle en a la régularité, les itinéraires et les horaires fixés à l'avance. Le touriste peut s'engager du Nord au Sud ou du Sud au Nord, pour ses huit étapes ou seulement pour une partie d'entre elles ; il lui est possible de les faire d'affilée ou de les espacer à son gré, en s'arrêtant, aussi longtemps qu'il le désire, dans un gîte d'étape d'où il visite les alentours.

Les services de la Route des Alpes sont quotidiens dans les deux sens ; ceux de la Route du Jura n'ont lieu que 3 fois par semaine.

Des billets à prix réduit, délivrés en toutes classes, permettent de faire des excursions, partie en chemin de fer et partie dans les autocars de la Route des Alpes ou dans ceux de la Route du Jura. Pour plus de renseignements, s'adresser aux gares et agences P.-L.-M. qui délivrent ces billets sur demande faite à l'avance.

POUR VISITER L'AVALLONNAIS ET LE MORVAN

Le grand centre d'excursions de la région est Avallon, ville aimable, à 4 heures de Paris par chemin de fer. En été, de nombreux services d'autocars P.-L.-M. y ont leur point d'attache, 44, rue de Paris (Téléphone (0-55).

Ils effectuent 7 circuits : 1° celui du Morvan, par Carré-les-Tombes, le lac des Settons, Château-Chinon ; 2° celui de l'Avallonnais, par la Pierre-qui-Vire, Saint-Père, Vézelay, Arcy-sur-Cure ; 3° celui d'Avallonnais-Morvan qui réunit les deux itinéraires précédents ; 4° celui du Chablis, par l'Isle-sur-Serein à l'aller et par Mailly-le-Château au retour ; 5° celui de Semur, par Savigny et Rouvray ; 6° celui de Vézelay par Pontaubert et Givry ; 7° celui de la Pierre-qui-Vire, par Beauvilliers et Marrault.

Ces circuits fonctionnent de juillet à septembre, sauf celui de l'Avallonnais-Morvan qui n'a lieu qu'en Juin. Les deux premiers services sont, en outre, mis en marche pendant les fêtes de Pâques et de la Pentecôte.

CHEZ PLON

GEORGES CLEMENCEAU

FIGURES DE VENDÉE

In-16. . . . . **12** fr.

TH. DOSTOÏEWSKY

LE JOURNAL INTIME DE RASKOLNIKOV

suivi de PRÉCOCES

Adaptation et introduction par R. Halpérine-Kaminsky

In-16. . . . . **12** fr.

ROGER COURTEVILLE

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DE L'AMÉRIQUE DU SUD EN AUTOMOBILE

De Rio-de-Janeiro à la Paz et Lima

In-8° écu avec 49 gravures hors texte et une carte, ... **20** fr.

"FEUX CROISÉS"

Ames et Terres étrangères

ALDOUS HUXLEY

CONTREPOINT

Roman traduit de l'anglais par Jules Castier, avec une introduction d'André Maurois.

Deux volumes in-16. . . . . **30** fr.

Dernier paru dans cette collection :

JAKOB WASSERMANN. *L'AFFAIRE MAURIZIUS*

Roman traduit de l'allemand par Jean-Gabriel Guidau. Introduction de Maurice Muret

Deux volumes in-16. . . . . **30** fr.

"LA PALATINE"

Collection d'édition originales

11

COMTE DE COMMINGES

DANS SON BEAU JARDIN

In-8° écu sur alfa tiré à 2.200 exemplaires numérotés . . . . . **25** fr.

Edition ordinaire. In-16.. . . . . **12** fr.

"LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES"

33

J.-N. FAURE-BIGUET

GOBINEAU

In-16 sur alfa. . . . . **16** fr.

Rappel :

Comte DE GOBINEAU. — **LA RENAISSANCE**, Scènes historiques : Savonarole. César Borgia. Jules II. Léon X. Michel-Ange. 13e mille; In-8°.. . . . . **20** fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Bordin)

Tocqueville et Gobineau. Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau (1843-1859), publiée par SCHEEMANN. In-8° écu. . . . . **15** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Nouvelle Collection Historique
publiée sous la direction de MARCEL THIÉBAUT

PRINCE SIXTE de BOURBON

LA REINE D'ÉTRURIE
Un volume : **12** fr.

LA DERNIÈRE CONQUÊTE DU ROI, Alger 1830
Deux volumes, chaque volume : **12** fr.

COMTESSE des GARETS

Souvenirs d'une demoiselle d'honneur
AUPRÈS DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE
L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE EN EXIL
PUBLIÉS PAR MADEMOISELLE MARIE-LOUYSE DES GARETS
Deux volumes, chaque volume : **12** fr.

COMTE de SAINT-PRIEST

MÉMOIRES
RÈGNE DE LOUIS XV ET LOUIS XVI, LA RÉVOLUTION ET L'EMIGRATION
PUBLIÉS PAR LE BARON DE BARANTE
Deux volumes chaque volume : **12** fr.

François de LA ROCHEFOUCAULD

SOUVENIRS du 10 août 1792
et de L'ARMÉE de BOURBON
PUBLIÉS PAR M. JEAN MARCHAND — PRÉFACE DU DUC DE LA ROCHEFOUCAULD
Un volume : **12** fr.

ARTHUR-LÉVY

Un GRAND PROFITEUR de GUERRE, sous la Révolution, l'Empire et la Restauration. C.-J. OUVRARD
Un volume : **12** fr.

MARQUIS de VALOUS

AVEC LES "ROUGES" AUX ILES DU VENT
Souvenirs du Chevalier de Valous
Un volume : **15** fr.

GEORGES GIRARD

LA VIE ET LES SOUVENIRS DU GÉNERAL CASTELNAU
Un volume : **15** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

DERNIER VOLUME PARU

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES
D'ANATOLE FRANCE

TOME XVIII

L'ILE DES PINGOUINS

LA COMÉDIE DE CELUI QUI ÉPOUSA UNE FEMME MUETTE

PIÈCE EN DEUX ACTES

Illustrations d'Edy Legrand

Un volume in-8, sur papier vélin du Marais .. .. **45** fr.

Les tomes se vendent séparément

Il a été tiré 1.500 ex. numérotés au tome Ier, sur papier Van Gelder à la forme, format in-4 écu, filigrané de la signature d'Anatole France, avec une suite des gravures sur chine.

Souscription à l'œuvre complète — Chaque tome **225** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.